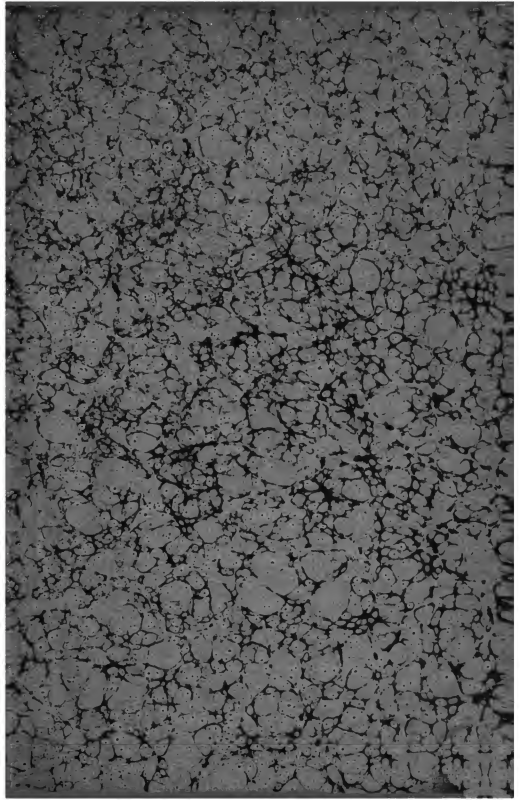




GALLIÆ
HELENÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
AN DM
EX LIBRIS
MCMV



Wilenne

Steine 1871.

POÉSIES

ET

NOUVELLES

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

POÉSIES

ET

NOUVELLES

DE

MADAME D'ARBOUVILLE

— I —

Se vend au profit de deux Œuvres de Charité



PARIS
LIBRAIRIE D'AMYOT, EDITEUR
8, rue de la Paix

M DCCC LV





Les poésies et les récits réunis dans ce recueil n'étaient point destinés à la publicité. Mme d'ARBOUVILLE, sans être insensible au succès, ne voulait pas en courir les risques; elle écrivait pour elle-même, pour exprimer ses pensées, ses sentiments, ses rêveries; à peine cherchait-elle les suffrages de ses amis.

Quelques poésies furent toutefois imprimées à un très-petit nombre d'exemplaires et distribuées presque exclusivement dans sa famille. Plus tard, pour concourir à une œuvre charitable et à la demande de la pieuse reine qui y

présidait, elle consentit à laisser imprimer plusieurs Nouvelles qu'elle avait lues à peu de personnes et dont on avait beaucoup parlé dans le monde où elle vivait. Ce volume fut vendu dans ces boutiques de charité, dont le comptoir était occupé par d'élégantes marchandes qui se plaisaient à surfaire pour le compte des pauvres.

Sans en avoir le droit, sans demander une permission qui leur eût été refusée, les journaux réimprimèrent des Nouvelles extraites de ce volume. Mme d'Arbouville s'en plaignit; mais, bon gré, mal gré, il lui fallut accepter ce succès, et parfois elle disait que si on voulait faire servir à de bonnes œuvres les écrits qui avaient occupé ses loisirs, elle y consentirait volontiers.

Depuis que sa famille et ses amis ont eu le malheur de la perdre, plusieurs éditeurs ayant témoigné le désir de réimprimer les Nouvelles, M. d'Arbouville, assuré de se conformer aux

intentions de celle qui lui fut si chère et trouvant une consolation dans les éloges qui s'attacheront à sa mémoire, s'est déterminé, d'après les conseils de quelques amis, à joindre les écrits qui n'avaient pas été publiés à ceux qui étaient déjà connus.

C'est ainsi que le public connaîtra une personne qui ne s'était pas occupée de lui, qui avait redouté de lui livrer son nom et de s'exposer aux chances de la vie littéraire. Mais pour mieux apprécier ce qu'elle a écrit, pour mieux en sentir le charme, ne faut-il pas aussi savoir quel était son caractère et son esprit, quels sentiments l'ont inspirée, quelle fut sa vie?

Nous n'avons point d'événements à raconter. Son existence fut douce, calme, remplie par les affections et les devoirs; rien d'étrange, nulle agitation, nulle hésitation à suivre la route qui s'ouvrait naturellement devant elle. Ce n'est pas une histoire que nous avons à retracer,

c'est un portrait dont la ressemblance doit être dans la physionomie et l'expression.

Sophie de Bazancourt naquit le 29 octobre 1810. Sa mère, Élisa de Houdetot, avait épousé l'année précédente le général baron de Bazancourt. Avant son mariage, elle avait vécu dix ans auprès de sa grand'mère la comtesse de Houdetot qui l'avait comme adoptée ; c'était sous ses yeux que sa petite-fille avait été élevée ; ce fut près de cette aimable personne, qui avait encore plus de charme dans le caractère que de grâce dans l'esprit, que Mlle de Houdetot passa les dernières années de l'enfance et les premières années de la jeunesse. A cet âge où les impressions deviennent des pensées, où les sentiments prennent leur direction, elle se trouvait placée dans une société dont la conversation était le principal plaisir, dont, malgré le fracas des événements, les lettres étaient encore le plus grand intérêt. Là régnait le culte de l'esprit en même temps que les habitudes et le ton d'une société distinguée. Mlle de Houdetot fut

formée, nous ne dirons pas à cette école, le mot serait trop pédantesque, mais dans cette atmosphère, et elle en reçut toutes les influences.

Sa fille, qui tenait de sa grand'mère le nom de Sophie, fut élevée dans les souvenirs et la tradition du salon de Mme de Houdetot. Ce n'était pas seulement sa mère qui lui inspirait le désir de développer ses heureuses facultés et qui donnait du mouvement à cet esprit à la fois naturel et cultivé; elle était aussi l'enfant de la maison chez Mme de La Briche et Mme Molé; elle y vivait au milieu d'une société qui conservait les goûts et les manières du grand monde d'autrefois, en même temps qu'elle réunissait les hommes distingués d'une génération nouvelle dont l'esprit et les idées s'étaient formés par le spectacle et les épreuves de la Révolution qui avait détruit l'ancien ordre social.

Le moment où Mlle de Bazancourt commençait à voir le monde contribuait efficacement à

lui donner de l'émulation et du ressort : c'était une époque d'activité intellectuelle. Pendant les heureux loisirs de la Restauration, les lettres avaient pris un nouvel essor; elles semblaient affranchies de l'imitation et des règles formelles ; elles étaient en communication avec les littératures étrangères. Elles s'inspiraient surtout des impressions personnelles et cherchaient à leur donner de l'effet en appelant l'imagination comme auxiliaire du sentiment. Cette nouvelle école poétique exerçait une vive séduction sur l'esprit de la jeunesse; elle adoptait avec empressement une manière et un langage qui lui semblaient plus libres et plus intimes.

Mlle de Bazancourt ressentit le charme de cette poésie rêveuse et lyrique, dont les Méditations de M. de Lamartine étaient le plus parfait modèle. Son caractère n'avait rien de triste; sa conversation était animée, ses impressions vives ; elle aimait à les communiquer. Toutefois, lorsqu'elle se retirait en elle-même, son imagi-

nation se portait vers le côté sombre de la vie; elle voyait les misères de l'âme humaine, le néant des illusions, l'inconsistance des sentiments; dans les affections elle cherchait les chagrins et, rendant aux passions le sens primitif du mot, elle les peignait comme une souffrance. Ainsi que la littérature contemporaine, elle trouvait la douleur plus poétique que le bonheur.

Encore enfant, elle se prédisait un avenir dénué de contentement et de plaisir. Les vers qu'elle écrivait à quinze ans témoignent de cette disposition :

J'ai donc quinze ans!
Age charmant où tout est jouissance,
Où l'avenir est tout en espérance
Et ne promet que bonheur et plaisir,
Où le passé n'est qu'un gai souvenir,
Où de l'enfant l'innocente folie
Ignore encor les chaînes de la vie.
Serait-il vrai que nos plus beaux moments
Sont à quinze ans?

Cette inspiration de tristesse n'avait rien

d'affecté; ce n'était point par imitation des modèles nouveaux que M[lle] de Bazancourt donnait à sa jeune poésie un accent mélancolique. A quelque âge qu'on soit, quelque heureuse que soit une situation, quiconque se livre à la réflexion ne reconnaît-il pas en lui-même de semblables pensées? Elles se présentent à tout esprit qui écarte les distractions du dehors et s'examine intérieurement. N'avons-nous pas tous conscience de sentiments contradictoires qui dominent tour à tour, chacun à son moment?

Dans la vie la plus favorisée de la Providence, il est des peines réelles et inévitables. En 1830 M[lle] de Bazancourt perdit son père, dont l'affection et la bonté répandaient, dans l'intimité de la famille, un calme et une douceur invariables. Deux ans après, sa mère, qui était pour elle le guide le plus sûr, l'amie la plus aimable, lui fut enlevée lorsqu'elle était encore dans la force de la vie et dans la jeunesse du cœur.

Mais avant de quitter sa fille elle avait eu la satisfaction d'assurer son avenir; elle l'avait mariée au commencement de 1832 à M. d'Arbouville, l'ami intime d'un de ses frères; son caractère, ses sentiments, ce mariage où le goût et la sympathie avaient plus de part que les calculs intéressés, tout garantissait à la mère le bonheur de sa fille.

Son espérance ne fut point trompée; pendant dix-huit années pas un nuage ne troubla leur union; ils ne cessèrent ni de se convenir, ni de s'aimer. Pendant les premiers temps, M[me] d'Arbouville suivit son mari dans les garnisons où il était conduit par son devoir militaire. Elle quittait sans regret l'entourage de sa famille et d'une société où elle était aimée et appréciée. Les déplacements, le séjour dans les villes de province, ou même dans quelque forteresse isolée sur la frontière des Pyrénées, avaient pour elle l'intérêt des voyages; elle se plaisait aux aspects d'une nature sauvage ou d'une riante et fertile contrée; elle

observait le caractère et les mœurs des habitants. Son penchant à la rêverie trouvait satisfaction plus que dans la vie parisienne; elle se livrait à ses inspirations poétiques; elle écrivait, en les colorant de son imagination, en les animant de ses sentiments, les événements de la vie privée qui lui étaient racontés et qui excitaient son intérêt. Son esprit croissait en activité; le concours de l'observation et de la réflexion rendait son jugement plus fin et plus sûr.

M. d'Arbouville, en arrivant à un grade supérieur, fut destiné à l'armée d'Afrique. Sa femme ne pouvait l'y suivre; sa santé commençait à s'altérer; le climat lui aurait été funeste; le repos et les soins lui étaient devenus indispensables. Ce lui fut un sensible chagrin. Elle espérait toujours que le moment viendrait où elle pourrait rejoindre son mari; l'Algérie parlait même à son imagination. Ce voyage ne lui fut jamais permis. Elle dut se résigner et trouver une consolation dans le juste avance-

ment et l'honorable réputation qui récompensaient le caractère, le mérite et le courage de M. d'Arbouville.

Revenue à Paris, Mme d'Arbouville s'y retrouva au milieu d'une famille nombreuse et d'une société qui ne l'avait jamais perdue de vue; car ses voyages et ses absences étaient entremêlés de séjours dans ce centre de ses habitudes. Elle était entourée de la même bienveillance, accueillie avec empressement, encouragée par le succès. Ce n'est pas qu'elle recherchât des applaudissements pour ses poésies et ses Nouvelles; au contraire elle les communiquait peu et n'en parlait jamais. Elle aimait à plaire par le charme de sa conversation, par la douceur de son caractère, par sa bienveillance sympathique. Prendre la position d'auteur et de femme de lettres lui aurait semblé un dérangement des habitudes de famille, une infidélité à la vie intime. Elle obtenait autant qu'elle le désirait le genre de succès qui lui convenait. Sa présence était

souhaitée ; on se plaisait à la voir entrer dans un salon, non pas de ceux où se presse une foule ennuyée et bruyante, mais où se réunissent quelques personnes qui conservent le goût de l'esprit et se plaisent à écouter une conversation animée, même sans y prendre part.

Elle avait acquis la situation que, dès les premiers temps de sa jeunesse, elle avait rêvée et espérée; elle vivait au milieu d'une société distinguée; elle réunissait autour d'elle des hommes spirituels, lettrés, importants par leur réputation ou leur situation; des femmes aimables sans être frivoles.

Telle était sa vie, lorsque après plusieurs années M. d'Arbouville quitta l'Afrique, où il était devenu lieutenant général, où il avait commandé des provinces, où sa position était considérable. Maintenant la guerre d'Afrique était finie, et il revenait chercher un honorable repos et le bonheur intérieur.

Mais la santé de Mme d'Arbouville avait successivement décliné; elle était menacée de souffrir longtemps et la guérison était douteuse. Sans refuser l'espoir qu'on cherchait à lui donner, elle fut pendant deux cruelles années, courageuse, résignée, soutenue par des sentiments de piété qui ne s'étaient jamais affaiblis en elle. Sans doute elle se rappelait souvent les paroles qu'elle avait adressées à une jeune personne qui, au moment de la première communion, regrettait dans sa ferveur le temps glorieux des martyrs.

« Vous avancez dans la vie, confiante et tranquille ; éloignant de vous toute idée de malheur, vous dites : Dieu est là pour nous sauver. — Non, mon enfant, vous verrez souffrir, vous verrez mourir; et cependant Dieu sera là, non pour détourner le malheur que sa providence a mis dans l'ordre des choses; il y sera pour offrir une espérance à celui qui souffre. Ce ne sera pas, comme vous le croyez, la religion avec tous ses miracles, mais la religion avec toutes ses consolations! »

Lorsque son mari, après la révolution de 1848, alla dans de graves circonstances commander à Lyon, elle y fut transportée. Pendant qu'elle souffrait sur son lit de douleur, elle eut l'anxiété de le savoir aux prises avec les fureurs de la sédition; elle entendait le canon et la fusillade; puis, rassurée et heureuse, elle le vit honoré par la reconnaissance de cette grande ville, que par sa fermeté et son courage il avait contribué à sauver du désordre qui la menaçait.

Ce fut son dernier bonheur. Peu de semaines après, elle fut ramenée à Paris. Le mal et les souffrances avaient fait de rapides progrès; ce martyre dura encore plusieurs mois sans diminuer son courage, sa douceur, sa reconnaissance pour les soins dont l'entourait sa famille; elle s'intéressait à tout ce qui avait rapport à ceux qu'elle aimait et semblait plus occupée d'eux que d'elle-même. Plus elle approchait du terme, plus les pensées religieuses remplissaient son âme. Elle fut assistée et en-

couragée dans ses derniers moments par les paroles consolantes et les saintes prières du père de Ravignan. Le 22 mars 1850 fut son dernier jour.

De Barante.

LE MANUSCRIT

DE

MA GRAND'TANTE.

En 1840, Mme d'Arbouville consentit à l'impression de quelques poésies qu'elle avait lues à ses amis et dans sa famille. Ce recueil ne fut pas destiné à la publicité, et un petit nombre d'exemplaires fut distribué dans sa société intime. Elle voulut même rester sous le voile de l'anonyme, et, par un jeu de son imagination, elle attribua ses premiers essais poétiques à un auteur dont elle racontait l'histoire. Mais en inventant le personnage de « la grand'tante, » elle lui donna, peut-être involontairement, une sorte de ressemblance avec elle-même. Elle la représenta dans une situation calme, dans une vie douce et sans malheur, et se complaisant toutefois à une rêverie mélancolique, à une contemplation des agitations d'un monde où elle ne se mêlait pas, à la peinture des passions et des chagrins qu'elle n'éprouvait point et dont elle faisait un thème poétique.



LE MANUSCRIT

DE

MA GRAND'TANTE.

C'était l'hiver; Paris commençait sa saison de plaisirs, d'intimes réunions et de fêtes brillantes. J'avais vingt ans, cette vie animée avait pour moi le plus incontestable de ses mérites, la nouveauté: cependant je montais en voiture, et bientôt quatre chevaux, excités par les coups de fouet réitérés d'un vieux postillon, m'entraînaient rapidement loin de Paris et de mes amis.

C'est que la veille, au moment de partir pour le bal, j'avais reçu la lettre suivante:

« Monsieur le comte,

« Mme la marquise d'Ebersac, votre grand'tante, étant morte il y a peu de jours dans le château dont elle portait le nom, vous entrez, à défaut d'héritiers plus directs, en possession de toute la fortune de votre grand-oncle, dont la marquise d'Ebersac a voulu rendre la propriété à la famille de son mari. Votre présence ici est nécessaire pour les affaires de cette succession; veuillez donc, monsieur le comte, vous rendre à Ebersac dans le plus bref délai possible, et recevez l'assurance du profond respect de votre très-humble serviteur.

« Philippe,

« Régisseur du château d'Ebersac. »

C'était à peine si je me rappelais que le nom

d'Ebersac fût porté par une personne de ma famille. En interrogeant ma mémoire, j'en arrivai à me souvenir vaguement d'un de mes grands-parents, qui avait toujours habité le midi, et qui était mort depuis plusieurs années.

J'avais toujours cru qu'il avait deux fils, et quant à la marquise, j'avais entendu dire qu'elle avait précédé son vieil époux dans la tombe. Quoi qu'il en fût, j'appris, non sans plaisir, que par des événements que j'avais ignorés j'héritais subitement d'une assez grande fortune. Je partis donc pour le Languedoc, et chemin faisant, je rêvais à ce vieux manoir qui m'attendait, à ce doux climat du midi qui fait fleurir l'olivier et l'aloès; je me représentais le moment où, sur le seuil de mon château, je viendrais recevoir mes jeunes et joyeux amis; j'entendais déjà les fanfares de nos chasses à courre; enfin, tandis que j'avançais rapidement vers Nîmes, je regrettais aussi peu que possible la pauvre marquise d'Ebersac.

Je touchais au terme de mon voyage; j'avais pour la dernière fois changé de chevaux, et la tête

à la portière, je regardais avec une avide curiosité l'aspect du pays que je traversais. Mais plus je m'absorbais dans cette contemplation, et plus mes pensées, de souriantes qu'elles étaient, devenaient sombres et graves.

Rien n'était plus triste que l'horizon qui frappait ma vue : la voiture roulait sur un sol rougeâtre, rempli de crevasses; la route était taillée en corniche sur le flanc d'une aride montagne qui se dessinait en contours secs et roides sur le bleu foncé du ciel; pas un arbre, pas un arbuste ne brisait les lignes droites de l'horizon; tout était désert et triste. Ce pays me faisait comprendre que l'homme ne suffit pas pour donner à un coin de terre le mouvement et la vie des lieux habités : il faut encore, quelque insignifiants qu'ils nous paraissent d'abord, le brin d'herbe et la fourmi. Sur ce sol aride, je trouvais bien des hommes; mais le brin d'herbe manquait, et je me sentais atteint d'une indicible tristesse.

Je fus tiré de ma rêverie par la voix du postillon. Tandis que nous gravissions au pas une côte plus

roide encore que celles qui l'avaient précédée, il me cria :

« Monsieur ! voici le château d'Ebersac. »

Je regardai à gauche : c'était le flanc aride de la montagne. Je regardai à droite : c'était, à trente pieds au-dessous de la route que je suivais, une plaine sablonneuse où l'on voyait à peine, de distance en distance, de misérables chaumières. Je regardai en face de moi : c'était un horizon d'une désolante monotonie ; le ciel s'y abaissait vers la terre en ligne droite sans qu'aucun accident de terrain attirât les yeux sur un point plutôt que sur un autre.

« Où donc voyez-vous un château ? » demandai-je à mon conducteur.

Le postillon leva son fouet au-dessus de sa tête, et sembla me désigner une des crêtes de la montagne que je ne pouvais voir de l'intérieur de la voiture.

Je baissai la glace, et sortant presque la moitié de mon corps par la portière, j'aperçus, sur le sommet le plus élevé d'une masse de rochers, un triste et morne château placé dans les airs comme un nid d'aigle.

Tous mes joyeux rêves s'évanouirent avec la rapidité de l'éclair, au premier regard que je jetai sur mes nouveaux domaines.

Quatre murs d'un ton grisâtre, formant un carré régulier, servaient d'enceinte au château et lui donnaient l'aspect d'une prison. Aux quatre angles de ces murs s'élevaient de petites tourelles minces, pointues, aiguës, qui se dressaient comme des flèches immobiles sur l'horizon. Dans l'intérieur de la cour on voyait le château, que le temps avait noirci, puis ébranlé, puis oublié — laissant à terre les pierres qui y étaient tombées, laissant debout celles qui s'étaient soutenues dans leur destination première. Les années et la solitude, en passant sur ce vieux manoir, n'avaient pas mis quelques fleurs dans les crevasses de ses murs, pas même un peu de mousse entre les dalles de ses

pierres : il était vraiment mort comme ceux qui l'avaient habité, et rien n'interrompait la teinte d'un gris foncé dont il était enveloppé comme d'un linceul. Rien dans ces lieux ne soulageait les yeux et le cœur, si ce n'est pourtant la vue d'une vieille croix de fer, restée debout à l'angle d'un bâtiment que ses fenêtres en ogive indiquaient comme ayant été la chapelle du château.

Cette croix faisait du bien : en présence de cette morne nature, elle disait de penser au ciel. Ceux qui avaient vécu dans cette lugubre demeure en étaient maintenant bien loin, et je me consolais de leur vie devant cette croix qui me parlait de leur mort.

Je tirai une chaîne de fer qui pendait à l'une des grilles du mur d'enceinte, et le tintement de la cloche résonna longtemps dans ces bâtiments déserts, tandis que quelques oiseaux effrayés s'enfuyaient de leur asile.

Bientôt ma voiture roula sur les pavés inégaux de la cour, et je vis paraître sur le perron les seuls

habitants du château. C'était une pauvre servante et le vieux régisseur.

A ma vue, la paysanne s'éloigna de quelques pas pour me cacher qu'elle essuyait ses yeux avec le coin de son tablier. Le vieil intendant s'avança, son chapeau à la main, et me laissa voir une vénérable tête de vieillard que ne protégeaient même plus des cheveux blancs; s'il ne pleurait pas comme la servante, il était pourtant aussi triste qu'elle, et sa voix trembla quand il essaya de me dire :

« Soyez le bienvenu, monsieur le comte.

— Bonjour, monsieur Philippe; bonjour, mes amis, » m'empressai-je de répondre à ces braves gens. « Vous regrettez vos maîtres, c'est bien fait; ne les oubliez pas, vous avez bien raison.

— Ah! monsieur le comte, » s'écria la servante, « nous vous aimerons bien aussi, et quand vous serez tout à fait établi dans le château, vous verrez quel zèle nous mettrons à vous servir.

— Établi dans ce château! » m'écriai-je involontairement, en oubliant les vieux domestiques qui m'écoutaient; « Dieu m'en préserve! Je ferai au plus vite abattre ces misérables masures. »

Une douloureuse exclamation s'échappa à moitié des lèvres de l'intendant; puis il se tut par respect, et il m'ouvrit les portes du château, marchant devant moi pour me montrer le chemin. Seulement la figure du vieillard était encore plus triste que lorsqu'il était venu me saluer.

Je traversai rapidement plusieurs grandes salles dépourvues de tout meuble et de tout ce qui aurait attesté une récente habitation. Elles me paraissaient ressembler prodigieusement à la cour du château, si ce n'est qu'à la place des pavés il y avait des dalles, et qu'un sombre et humide plafond interceptait la vue du ciel. Cependant Philippe ouvrit une dernière porte et m'introduisit dans ce qu'il appelait le salon. Un feu de fagot brillait dans une immense cheminée, mais la pièce était si vaste, si vide, il s'y trouvait tant de fenêtres à peine encadrées d'une légère mousseline blanche, que,

sans les pâles et tièdes rayons d'un soleil d'hiver, nous eussions souffert du froid à quelques pas du foyer. Un grand fauteuil de maroquin, dont on ne pouvait plus reconnaître la couleur, était placé près de la cheminée : je m'y assis, et tandis que Philippe se tenait respectueusement debout devant moi, je regardai avec désolation la pièce où je me trouvais.

« C'est ici que se tenait Mme la marquise, » me dit l'intendant après quelques instants de silence.

« Pauvre tante ! » murmurai-je à voix basse ; « elle a dû mourir autant d'ennui que de vieillesse.

— Monsieur le comte peut voir encore contre cette fenêtre le métier de Madame et le dernier ouvrage qu'elle n'a pu achever, » ajouta Philippe, tandis qu'une larme brillait dans ses yeux ; « voilà aussi, sur cette petite table, les livres qu'elle lisait. »

En effet, j'avais près de moi, sur un vieux guéridon, une Bible et un livre d'heures. Ces livres étaient usés, la même main les avait souvent ouverts à la

même place ; les passages qui avaient gardé les traces d'une lecture réitérée parlaient tous de la bonté de Dieu.

Il était évident que ma grand'tante dans cet affreux séjour, bien loin de murmurer, avait encore trouvé à remercier.

« Est-ce que la marquise d'Ebersac était toujours seule ici ? » demandai-je au régisseur, qui me semblait désireux de parler de sa maîtresse.

« Toujours seule, monsieur le comte, depuis la mort de monsieur le marquis, c'est-à-dire depuis cinq ans.

— Et elle ne sortait jamais ?

— Pardon, monsieur le comte, elle se promenait beaucoup ; appuyée sur mon bras, elle descendait la montagne, et nous allions porter des secours aux pauvres.

— Elle faisait donc beaucoup de bien dans ce pays ?

— Ah ! monsieur, les malheurenx la pleurent à plus de dix lieues à la ronde.

— A-t-elle été enterrée près d'ici ?

— Ici même, monsieur le comte, dans la chapelle du château. C'était là que ma pauvre maîtresse entendait la messe le dimanche et quelquefois dans la semaine, et c'est là maintenant qu'elle est pour toujours, ainsi que monsieur le marquis.

— A-t-elle beaucoup souffert dans sa dernière maladie ?

— Non, monsieur, elle s'est éteinte, tandis que le curé du village priait auprès de son lit ; elle est morte, calme et douce comme elle l'avait été pendant sa vie entière. »

J'ouvris une des fenêtres du salon et je regardai les lieux qui m'entouraient, non plus avec une insouciante curiosité, mais avec intérêt et recueillement. Le calme mélancolique de ce château désert me pénétrait à mon insu d'un sentiment de respect.

Je regardai la chapelle, cette dernière demeure de ce vieux couple qui avait vécu oublié et content loin du monde, loin des agitations que les hommes apportent partout où ils sont en masse. Ce tombeau, construit à l'angle de la terrasse, dominait de toute la hauteur de la montagne l'immense plaine qui se déroulait à ses pieds. S'il était bien loin du ciel, il était aussi un peu loin de la terre, et les derniers rayons du soleil couchant semblaient en ce moment l'entourer d'une auréole.

Je fus tiré de ma rêverie par le régisseur qui me disait :

« Monsieur veut-il voir la chambre de madame la marquise ? »

Il me sembla que la voix de Philippe s'était adoucie. Sans doute le vieillard avait par instinct deviné mes nouvelles impressions, et me voyant près de partager ses regrets, il me montrait un respect affectueux qu'il avait été bien loin de me témoigner jusqu'alors.

J'entrai dans la chambre de ma grand'tante. Le soleil qui venait de se coucher ne me permit pas d'en distinguer tous les détails au premier coup d'œil; cependant elle me parut, comme les autres salles du château, vaste et privée de tout ce qui l'eût rendue confortable. Un grand lit à baldaquin occupait un des coins de la chambre, et dans l'intérieur des rideaux on voyait un crucifix grossièrement sculpté en bois : l'image de Dieu était simple, presque pauvre, comme tout ce qui l'entourait, mais adoré ainsi, devant cette croix de bois, Dieu était bien grand !

Il y avait sur la fenêtre quelques pots de fleurs alors desséchées et sans feuilles, mais qui avaient dû être cultivées avec soin peu de temps auparavant. Sur la cheminée, il y avait une grande horloge, arrêtée ce soir-là, mais qui avait pendant bien des années sonné des heures que nul n'avait ni désirées ni redoutées dans ce silencieux asile. Le foyer était encore rempli de cendres, et un morceau de bois à moitié consumé s'appuyait sur les chenets.

« Voici le portrait de M. le marquis, » me dit Phi-

lippe, en me désignant un grand tableau qui occupait tout un panneau de boiserie.

Le marquis était représenté avec je ne sais quel uniforme qui contrastait bizarrement avec l'âge avancé de celui qui le portait. Une perruque à ailes de pigeon entourait une figure à laquelle le temps n'avait pas épargné les traces de son passage. On voyait que le vieux soldat, en revêtant pour la dernière fois son uniforme, avait essayé de se redresser, pour donner à ce portrait qui devait lui survivre l'air martial des beaux jours de sa jeunesse. Mais, quelque peine qu'il eût prise, le peintre inflexible lui avait laissé ses soixante-quinze ans; et c'est ainsi que le vit pour la première fois son arrière-petit-neveu.

« Voici, derrière vous, le portrait de madame la marquise; » reprit Philippe en se reculant pour me laisser voir un second tableau placé en face du premier.

Je me retournai.... et je restai immobile de sur-

prise en présence de la gracieuse image d'une jeune femme de vingt ans.

« Il y a sûrement plus de soixante ans que ce portrait a été fait? » dis-je aussitôt à l'intendant.

« Non, monsieur le comte, » me répondit Philippe; « il fut fait l'année dernière, au moment où madame commençait à devenir plus malade....

— Comment! » m'écriai-je vivement, « la marquise d'Ebersac....

— Est morte à vingt-quatre ans! » répondit le régisseur en portant sa main à ses yeux où venait briller une nouvelle larme.

Il y eut quelques instants de silence; je regardai la chambre où je me trouvais, comme si je ne l'avais pas vue jusqu'alors. Philippe comprit ma pensée et il reprit la parole :

« Elle était la seconde femme de M. le marquis, »

me dit-il; « et voici tout ce que j'ai su sur ce second mariage qui nous a autant étonnés qu'il vous étonne en ce moment. M. le marquis était veuf depuis longtemps et il avait perdu ses deux fils; aussi sa vieillesse était-elle bien triste et bien isolée. On ne riait pas souvent dans ce château quand il ne s'y trouvait que M. le marquis, la vieille Gothon et moi. J'aurais bien souhaité que mon maître attirât près de lui quelques-uns de ses parents, mais ni lui ni moi, nous ne savions guère où ils étaient. M. le marquis, dans le temps, s'était brouillé avec monsieur votre grand-père : ils avaient rompu pour toujours toute relation de famille, et mon maître me disait souvent qu'il aimait mieux vivre et mourir seul que d'appeler à lui un des membres de la branche cadette de sa maison.

Nous vivions donc dans notre solitude, sans tracas, mais sans plaisir. Un jour, après l'arrivée du courrier, M. le marquis me fit appeler, m'ordonna de faire atteler des chevaux à son carrosse qui, depuis je ne sais combien d'années, se reposait sous la remise, et de me préparer à le suivre dans un voyage qu'il allait faire. Nous partîmes en effet le lende-

main matin par une journée d'hiver qui ressemblait fort à celle-ci.

Mon vieux maître et moi, nous ne pouvions voyager ni vite ni longtemps de suite; aussi nous fûmes quatre jours à nous rendre à Carcassonne. Là, mon maître descendit dans une maison d'assez pauvre apparence; il fut immédiatement introduit dans une chambre où il y avait un vieillard qui était bien malade, et une jeune fille qui pleurait auprès de lui. M. le marquis appela le malade *son ami, son cher et bon ami;* il lui parla avec affection, et lui répéta plusieurs fois qu'il veillerait sur sa fille, qu'il ne l'abandonnerait pas,

Deux jours après, le pauvre homme rendit le dernier soupir dans les bras de M. le marquis qu'il remerciait, qu'il bénissait; et nous, nous reprîmes le chemin d'Ebersac avec l'orpheline qui pleurait à faire pitié.

Gothon, avec ses soixante ans, n'était pas bien alerte, M. le marquis et moi nous étions encore plus infirmes; mais enfin les trois vieux habitants du

château firent tout ce qu'ils purent pour soigner et consoler cette jeune fille, qui était douce comme un ange, et qui s'était mise tout de suite à nous aimer.

Par sa présence, ce château reprit de la vie et presque du bonheur. Elle n'était pas gaie, mais son âme avait de la sérénité, et rien qu'en la regardant, nous étions tous contents. M. le marquis craignait dans les premiers temps qu'elle ne vînt à s'ennuyer l'hiver dans ce vieux château, parce qu'elle avait été autrefois dans le monde avec son père, et qu'elle avait habité de grandes villes; mais Mlle Marie lui baisait les mains et lui disait, avec son joli sourire, qu'elle ne regrettait rien de sa vie passée, rien que la présence de ceux que Dieu avait appelés à lui.

Quand le deuil de la jeune fille fut fini, un jour M. le marquis envoya chercher le maire et le curé du village; puis il fit entrer Gothon et moi, et là, en notre présence, il déclara qu'il allait épouser Mlle Marie, qu'elle serait dorénavant la maîtresse de la maison, et que, lorsqu'il ne serait plus, toutes ses terres appartiendraient à la nouvelle marquise d'Ebersac.

Un an s'écoula dans le bonheur le plus paisible qu'il puisse y avoir sur cette terre. Mon maître ne sentait pas qu'il souffrait, tant il était heureux des soins de sa femme. Mais il était bien vieux, bien brisé par l'âge ; son heure sonna, et il nous quitta en nous recommandant notre jeune maîtresse. — Je crus alors que Mme la marquise quitterait le château d'Ebersac pour aller retrouver quelques personnes de sa famille, et je me préparais chaque jour à recevoir l'ordre de notre départ; mais les jours succédèrent aux jours, et Madame ne changea rien à sa vie solitaire et silencieuse. Seulement je ne tardai pas à remarquer qu'elle devenait plus pâle, plus frêle qu'autrefois; souvent je l'entendais tousser, et je fus saisi de l'inquiétude qu'elle ne fût malade sans nous le dire

Je ne pus me taire longtemps avec cette crainte dans le cœur, et, un matin, je me décidai à l'interroger sur sa santé.

« Oui, mon bon Philippe, je suis malade, » me répondit-elle; « c'est mon tour ! »

Et comme elle voyait bien que je ne la comprenais pas, elle ajouta : « Mes deux sœurs aînées sont mortes de la poitrine à mon âge, et je suis atteinte du même mal. »

Je la suppliai de quitter le château, d'aller dans une ville chercher du secours, d'appeler à elle sa famille ou ses amis; elle posa presque sa petite main sur ma bouche :

« Je n'ai plus de famille, » me dit-elle doucement; « des amis, j'étais trop jeune pour en avoir; et quant à rentrer dans le monde, maintenant que je suis riche et libre.... Oh! non, Philippe, je ne le veux pas. Il me faudra bientôt mourir, je le sens; là-bas, dans ce monde que j'ai fui, on me ferait, ou trop regretter l'existence, ou peut-être la quitter avec trop de bonheur. Ici, mon âme trouve le calme qui lui convient; ici, je donne à la vie que je vais perdre les regrets qu'il est doux de laisser à tout ami dont on se sépare, et cependant elle ne m'est pas assez précieuse pour rendre bien pénible le moment où je la quitterai. Non, Philippe! je resterai. »

J'insistai longtemps ; mais quand le médecin que j'avais appelé m'eut souvent répété qu'il n'y avait rien à faire, je me résignai, et je soignai Mme la marquise de mon mieux sans jamais lui parler de quitter ce château qu'elle aimait. Elle y continua sa vie paisible sans beaucoup souffrir et surtout sans se plaindre. Elle écrivait une partie de la journée....

— A qui ? » demandai-je vivement.

« A personne, » répondit Philippe; « c'était, disait-elle, pour s'amuser — et cependant elle pleurait en écrivant.

— Mais ces papiers, où sont-ils ?

— Je ne les ai pas retrouvés, monsieur le comte; madame les a sûrement brûlés.

— Hé bien! après, Philippe ?

— Après, monsieur le comte? il n'y a plus rien.... elle mourut. L'homme d'affaires de M. le marquis sut bientôt quel était celui de ses parents qui devait

hériter de cette terre; vous êtes venu, et je vous remets les clefs de ce château. »

En effet, le vieux régisseur me tendit plusieurs clefs. Je les pris, mais je retins longtemps, après les avoir prises, la main de Philippe entre les miennes.

« Mon bon Philippe ! » lui dis-je.... je m'arrêtai ; ces mots, habituellement prononcés par la jeune femme qui venait de mourir, émurent le régisseur et me troublèrent moi-même. Bientôt, pourtant, je les répétai de nouveau ; mon cœur était digne de les redire, et je sentais que je ne les profanais pas en les prononçant. — « Mon bon Philippe, donnez-moi de la lumière ; c'est dans cette chambre que je veux passer la soirée. »

Quelques instants après, j'étais seul dans la chambre de la marquise d'Ebersac. Les fenêtres et les portes étaient soigneusement fermées, et deux bougies étaient placées devant moi sur une petite table. Aussitôt que j'eus cessé d'entendre les pas de Philippe qui s'éloignait, je posai la lumière de façon à ce qu'elle pût éclairer le portrait de la marquise

d'Ebersac, et je me mis à le considérer avec attention.

Il était impossible de le voir sans émotion, lorsqu'on venait d'entendre le récit du régisseur. Cette jeune femme avait ce genre de beauté qui tient bien plus à l'âme qu'à la régularité des traits, et toute sa figure était empreinte de cette indéfinissable expression que la maladie seule peut donner à la jeunesse. Elle était pâle et les bandeaux de ses cheveux blonds se mêlaient harmonieusement à la blancheur inanimée de son teint; ses grands yeux d'un bleu foncé ne regardaient rien, ils pensaient. Sa bouche commençait à sourire, mais d'un triste sourire qui semblait regretter de se trouver là. Sa robe était blanche, et ses deux mains, qu'elle appuyait sur ses genoux, tenaient une rose presque flétrie qui s'inclinait pour mourir comme la jeune femme qui l'avait cueillie.

Je contemplai longtemps cette ravissante image qui semblait alors revivre pour moi. J'aurais voulu pénétrer dans les replis secrets de cette âme qui n'avait rien révélé de ses intimes pensées ; je lui disais tout bas : « As-tu pleuré, as-tu souffert, ou bien as-tu

ignoré la vie? As-tu béni ta solitude ou as-tu murmuré contre ton sort? Jeune fille, ou jeune ange, as-tu emporté ton secret pour toujours avec toi? ne saurons-nous jamais rien de ces quelques heures que tu as passées parmi nous? »

Et le portrait était toujours devant moi avec ce vague regard qui semblait se fixer au loin, et son paisible sourire qui n'était pas pour la terre. Je parcourus des yeux la chambre où je me trouvais; j'interrogeai chaque meuble, chaque objet que j'y voyais; je soulevai les livres de prières, je les ouvris, je reculai la pendule, mes mains cherchèrent dans les vases de cristal posés sur la cheminée, j'ouvris les tables, rien!... toujours rien!... Un vieux bahut de bois noir occupait un angle de la chambre: j'en avais inutilement fouillé tous les tiroirs; je regardai de nouveau le portrait avec tristesse et découragement.

« C'en est fait, je ne saurai jamais rien de toi! » m'écriai-je en soupirant.

Il était tard; je me préparais à quitter la

chambre de ma grand'tante, quand, en refermant le bahut, ma main heurta un bouton de cuivre placé à l'écart; je le poussai avec force, et, tournant sur un ressort, une des planches du bahut se recula, me laissant voir un rouleau de papier sur lequel je distinguai l'écriture d'une femme. Je saisis le manuscrit avec émotion, je l'approchai de la lumière :

« Maintenant, tu vas me répondre !... » dis-je à demi-voix ;

Et mes yeux s'arrêtèrent sur les premières lignes des pages que je tenais.

« Je fus heureuse.... » Tels furent les premiers mots qui frappèrent mes regards. Je me tournai involontairement vers le portrait qui semblait m'écouter. « Heureuse !... » repris-je lentement ; et je retrouvai le même sourire, la même expression de calme et de sérénité. Cette fois je les compris.... et je les crus.

Je m'assis près d'une table, j'approchai la lumière et je lus ce qui suit :

« Je fus heureuse! ma vie fut courte. Je n'ai rien usé, rien brisé, rien approfondi jusqu'à la lie ; de toutes les choses qui passent, je passe la première. Mon père m'a aimée pendant vingt ans; en mourant, il m'a laissée à un autre père, en qui j'ai retrouvé le même amour, les mêmes soins, la même protection. Rien d'amer n'est venu jusqu'à moi, rien d'agité n'a troublé mon repos ; je vais mourir et je souffre à peine: dans sa bonté, Dieu adoucit pour moi-même les angoisses de la mort. J'ai joui de beaucoup de choses, j'en ai ignoré beaucoup d'autres ; si j'ai été dépouillée de quelques-uns des bonheurs de la terre, j'ai passé à côté de beaucoup de ses souffrances; j'ai regardé de loin le monde que j'ai quitté, souvent je l'ai plaint, rarement je l'ai regretté. J'ai aimé ma solitude, j'en ai compris le silence, j'ai pénétré mon âme de son calme, de son recueillement. Dans ce vieux château, mes journées se sont écoulées sans que les heures pesassent sur moi; j'ai travaillé, j'ai rêvé, j'ai prié. La tête appuyée sur ma main, j'aimais à revenir sur le passé, à me souvenir; puis, toutes les rapides impressions qui traversaient mon esprit, je les confiais au papier comme à un ami : j'écrivais.... j'écrivais avec bon-

heur, sans désirer d'être lue, mais heureuse de me relire.

« Pour charmer mes loisirs, je laissais au loin errer mon imagination. Ma vie a été si exempte d'événements qu'il m'a fallu le plus souvent chercher dans la vie des autres le sujet de mes rêveries. Je leur ai emprunté leurs larmes et leurs agitations; j'ai glané dans leur existence, à défaut de pouvoir moissonner dans la mienne. Je me suis fait l'écho de leur voix, l'interprète de leurs joies ou de leurs peines; j'ai peuplé ma solitude de rêves, de souvenirs, d'espoirs qui n'ont pas même effleuré mon cœur, mais que j'ai entrevus à côté de moi. Le repos était en moi, et j'allais chercher au loin les troubles sans nombre dont tant d'autres existences sont remplies. Du fond de ma retraite, j'ai deviné les larmes que l'on cache, les mécomptes, les regrets que l'on étouffe, les illusions qui se brisent. J'ai assez vécu dans le monde autrefois pour avoir sondé quelques-uns de ses abîmes, et, du port que je n'ai pas quitté, je raconte des naufrages.

« Quelques amis parfois m'écrivent encore; ils

me parlent de leurs craintes ou de leurs espérances : c'est du miel qu'ils apportent à ma ruche solitaire! Émue par ce qu'ils sentent, j'écris pour eux. Je reçois aussi quelques livres, alors je cause avec eux, je leur réponds quand mon âme ne les a pas compris, je les remercie quand ils l'ont fait rêver.

« Ainsi s'est écoulée ma jeunesse, ma jeunesse qui doit être toute ma vie; elle a eu ses regrets, mais aussi ses jouissances : Dieu parle si bien quand tout fait silence autour de nous !

« Au moment de voir se terminer ma courte existence, j'ai voulu rassembler ces pages, écrites à différentes époques de ma vie. Je les réunissais pour les brûler.... mais je ne sais pourquoi ma main hésite à les jeter dans le feu; il me semble que c'est mourir deux fois que de les anéantir à ma dernière heure. Non, je ne les brûlerai pas, et cependant personne ne les lira; elles resteront à jamais ignorées à l'ombre de ce vieux château.

Pourtant, si par hasard le nouveau possesseur de cette paisible retraite venait à découvrir ce mysté-

rieux dépôt ; si son âme était douce, calme, recueillie, et parfois rêveuse et triste comme la mienne, je me plais à penser qu'il devinerait mes secrets, qu'il tirerait ces pages de leur obscurité, les lirait avec émotion et y laisserait tomber une larme. »

L'ANGE DE POÉSIE

ET

LA JEUNE FEMME.

L'ANGE DE POÉSIE.

Éveille-toi, ma sœur, je passe près de toi!
De mon sceptre divin tu vas subir la loi;
Sur toi, du feu sacré tombent les étincelles,
Je caresse ton front de l'azur de mes ailes.
A tes doigts incertains, j'offre ma lyre d'or,
Que ton âme s'éveille et prenne son essor!...

Le printemps n'a qu'un jour, tout passe ou tout s'altère;
Hâte-toi de cueillir les roses de la terre,
Et chantant les parfums dont s'enivrent tes sens,
Offre tes vers au ciel comme on offre l'encens!
Chante, ma jeune sœur, chante ta belle aurore,
Et révèle ton nom au monde qui l'ignore.

LA JEUNE FEMME.

Grâce!.. éloigne de moi ton souffle inspirateur!
Ne presse pas ainsi ta lyre sur mon cœur!
Dans mon humble foyer, laisse-moi le silence;
La femme qui rougit a besoin d'ignorance.
Le laurier du poëte exige trop d'effort....
J'aime le voile épais dont s'obscurcit mon sort.
Mes jours doivent glisser sur l'océan du monde,
Sans que leur cours léger laisse un sillon sur l'onde;
Ma voix ne doit chanter que dans le sein des bois,
Sans que l'écho répète un seul son de ma voix.

L'ANGE DE POÉSIE.

Je t'appelle, ma sœur, la résistance est vaine.
Des fleurs de ma couronne, avec art je t'enchaîne:
Tu te débats en vain sous leurs flexibles nœuds.
D'un souffle dévorant j'agite tes cheveux,
Je caresse ton front de ma brûlante haleine!
Mon cœur bat sur ton cœur, ma main saisit la tienne;
Je t'ouvre le saint temple où chantent les élus....
Le pacte est consommé, je ne te quitte plus!
Dans les vallons lointains suivant ta rêverie,
Je prêterai ma voix aux fleurs de la prairie;
Elles murmureront: « Chante, chante la fleur
« Qui ne vit qu'un seul jour pour vivre sans douleur. »
Tu m'entendras encor dans la brise incertaine
Qui dirige la barque en sa course lointaine;
Son souffle redira: « Chante le ciel serein;
« Qu'il garde son azur, le salut du marin! »
J'animerai l'oiseau caché sous le feuillage,

Et le flot écumant qui se brise au rivage;
L'encens remplira l'air que tu respireras....
Et soumise à mes lois, ma sœur, tu chanteras!

LA JEUNE FEMME.

J'écouterai ta voix, ta divine harmonie,
Et tes rêves d'amour, de gloire et de génie;
Mon âme frémira comme à l'aspect des cieux....
Des larmes de bonheur brilleront dans mes yeux.
Mais de ce saint délire, ignoré de la terre,
Laisse-moi dans mon cœur conserver le mystère;
Sous tes longs voiles blancs, cache mon jeune front;
C'est à toi seul, ami, que mon âme répond!
Et si, dans mon transport, m'échappe une parole,
Ne la redis qu'au Dieu qui comprend et console.
Le talent se soumet au monde, à ses décrets,
Mais un cœur attristé lui cache ses secrets;
Qu'aurait-il à donner à la foule légère,
Qui veut qu'avec esprit on souffre pour lui plaire?

Ma faible lyre a peur de l'éclat et du bruit,
Et comme Philomèle, elle chante la nuit.
Adieu donc! laisse-moi ma douce rêverie,
Reprends ton vol léger vers ta belle patrie!

L'ange reste près d'elle, il sourit à ses pleurs,
Et resserre les nœuds de ses chaînes de fleurs;
Arrachant une plume à son aile azurée,
Il la met dans la main qui s'était retirée.
En vain elle résiste, il triomphe.... il sourit....
Laissant couler ses pleurs, la jeune femme écrit.

LE POËTE

ODE

COURONNÉE AUX JEUX FLORAUX.

Des longs ennuis du jour quand le soir me délivre,
Poëte aux chants divins, j'ouvre en rêvant ton livre,
Je me recueille en toi, dans l'ombre et loin du bruit;
De ton monde idéal, j'ose aborder la rive:
Tes chants que je répète, à mon âme attentive
Semblent plus purs la nuit!

Mais qu'il reste caché, ce trouble de mon âme,
De moi rien ne t'émeut, ni louange, ni blâme.
Quelques hivers à peine ont passé sur mon frônt....
Et qu'importe à ta muse, en tous lieux adorée,
Qu'au sein de ses foyers une femme ignorée
S'attendrisse à ton nom!

Qui te dira qu'aux sons de ta lyre sublime,
A ses accords divins, ma jeune âme s'anime,
Laissant couler ensemble et ses vers et ses pleurs?
Quand près de moi ta muse un instant s'est posée,
Je chante.... ainsi le ciel, en versant sa rosée,
Entr'ouvre quelques fleurs.

Poëtes! votre sort est bien digne d'envie.
Le Dieu qui nous créa vous fit une autre vie,
L'horizon ne sert point de limite à vos yeux,
D'un univers plus grand vous sondez le mystère,

Et quand, pauvres mortels, nous vivons sur la terre,
Vous vivez dans les cieux!

Et si, vous éloignant des voûtes éternelles,
Vous descendez vers nous pour reposer vos ailes,
Notre monde à vos yeux se dévoile plus pur;
L'hiver garde des fleurs, les bois un vert feuillage,
La rose son parfum, les oiseaux leur ramage,
Et le ciel son azur.

Si Dieu, vous révélant les maux de l'existence,
Au milieu de vos chants fait naître la souffrance,
Votre âme, en sa douleur poursuivant son essor,
Comme au temps des beaux jours vibre dans ses alarmes;
Le monde s'aperçoit, quand vous montrez vos larmes,
Que vous chantez encor!

Le malheur se soumet aux formes du génie,

En passant par votre âme, il devient harmonie.
Votre plainte s'exhale en sons mélodieux.
L'ouragan qui, la nuit, rugit et se déchaîne,
S'il rencontre en son cours la harpe éolienne,
Devient harmonieux.

Moi, sur mes jeunes ans j'ai vu gronder l'orage,
Le printemps fut sans fleurs, et l'été, sans ombrage;
Aucun ange du ciel n'a regardé mes pleurs.
Que ne puis-je, changeant l'absinthe en ambroisie,
Comme vous, aux accords d'un chant de poésie
Endormir mes douleurs!

A notre âme, ici-bas, il n'est rien qui réponde;
Poëtes inspirés, montrez-nous votre monde!
A ce vaste désert, venez nous arracher.
Pour le divin banquet votre table se dresse....
Oh! laissez, de la coupe où vous puisez l'ivresse,
Mes lèvres s'approcher!

Oui, penchez jusqu'à moi votre main que j'implore;
Votre coupe est trop loin, baissez, baissez encore!...
Répandez dans mes vers l'encens inspirateur.
Pour monter jusqu'à vous, mon pied tremble et chancelle...
Poëtes! descendez, et portez sur votre aile
Une timide sœur!

L'HIRONDELLE.



O petite hirondelle
    Qui bats de l'aile,
Et viens contre mon mur,
    Comme abri sûr,
Bâtir d'un bec agile
    Un nid fragile,

Dis-moi, pour vivre ainsi
Sans nul souci,
Comment fait l'hirondelle
Qui bat de l'aile?

Moi, sous le même toit, je trouve tour à tour
Trop prompt, trop long, le temps que peut durer un jour.
J'ai l'heure des regrets et l'heure du sourire,
J'ai des rêves divers que je ne puis redire;
Et, roseau qui se courbe aux caprices du vent,
L'esprit calme ou troublé, je marche en hésitant.
Mais, du chemin je prends moins la fleur que l'épine,
Mon front se lève moins, hélas! qu'il ne s'incline;
Mon cœur, pesant la vie à des poids différents,
Souffre plus des hivers qu'il ne rit des printemps.

O petite hirondelle
Qui bats de l'aile,

Et viens contre mon mur,
Comme abri sûr,
Bâtir d'un bec agile
Un nid fragile,
Dis-moi pour vivre ainsi
Sans nul souci,
Comment fait l'hirondelle
Qui bat de l'aile?

J'évoque du passé le lointain souvenir;
Aux jours qui ne sont plus je voudrais revenir.
De mes bonheurs enfuis, il me semble au jeune âge
N'avoir pas à loisir savouré le passage,
Car la jeunesse croit qu'elle est un long trésor,
Et, si l'on a reçu, l'on attend plus encor.
L'avenir nous paraît l'espérance éternelle,
Promettant, et restant aux promesses fidèle;
On gaspille des biens que l'on rêve sans fin....
Mais, qu'on voudrait, le soir, revenir au matin!

O petite hirondelle
Qui bats de l'aile,
Et viens contre mon mur,
Comme abri sûr,
Bâtir d'un bec agile
Un nid fragile,
Dis-moi, pour vivre ainsi
Sans nul souci,
Comment fait l'hirondelle
Qui bat de l'aile ?

De mes jours les plus doux je crains le lendemain,
Je pose sur mes yeux une tremblante main.
L'avenir est pour nous un mensonge, un mystère;
N'y jetons pas trop tôt un regard téméraire.
Quand le soleil est pur, sur les épis fauchés
Dormons, et reposons longtemps nos fronts penchés;
Et ne demandons pas si les moissons futures
Auront des champs féconds, des gerbes aussi mûres.

Bornons notre horizon.... Mais l'esprit insoumis
Repousse et rompt le frein que lui-même avait mis.

O petite hirondelle
Qui bats de l'aile,
Et viens contre mon mur,
Comme abri sûr,
Bâtir d'un bec agile
Un nid fragile,
Dis-moi, pour vivre ainsi
Sans nul souci,
Comment fait l'hirondelle
Qui bat de l'aile?

Souvent de mes amis j'imagine l'oubli:
C'est le soir, au printemps, quand le jour affaibli
Jette l'ombre en mon cœur ainsi que sur la terre,
Emportant avec lui l'espoir et la lumière.
Rêveuse, je me dis: « Pourquoi m'aimeraient-ils?
De nos affections les invisibles fils

Se brisent chaque jour au moindre vent qui passe,
Comme on voit que la brise enlève au loin et casse
Ces fils blancs de la Vierge, errants au sein des cieux;
Tout amour sur la terre est incertain comme eux! »

O petite hirondelle
Qui bats de l'aile,
Et viens contre mon mur,
Comme abri sûr,
Bâtir d'un bec agile
Un nid fragile,
Dis-moi, pour vivre ainsi
Sans nul souci,
Comment fait l'hirondelle
Qui bat de l'aile?

C'est que, petit oiseau, tu voles loin de nous;
L'air qu'on respire au ciel est plus pur et plus doux.
Ce n'est qu'avec regret que ton aile légère,
Lorsque les cieux sont noirs, vient effleurer la terre.

Ah ! que ne pouvons-nous, te suivant dans ton vol,
Oubliant que nos pieds sont attachés au sol,
Élever notre cœur vers la voûte éternelle,
Y chercher le printemps comme fait l'hirondelle,
Détourner nos regards d'un monde malheureux,
Et, vivant ici-bas, donner notre âme aux cieux !

O petite hirondelle
Qui bats de l'aile,
Et viens contre mon mur,
Comme abri sûr,
Bâtir d'un bec agile
Un nid fragile,
Dis-moi, pour vivre ainsi
Sans nul souci,
Comment fait l'hirondelle
Qui bat de l'aile.

LA GITANA.

ÉLÉGIE.



J'ai mendié seize ans le pain de chaque jour,
Ce pain noir, accordé, refusé tour à tour;
Je bois l'eau du torrent, je couche sur la terre;
Sur le bord d'un chemin j'ai vu mourir ma mère!
Et seule désormais, au loin portant mes pas,
Je souris à la foule et je pleure tout bas.

Je poursuis en tous lieux ma course vagabonde,
Avançant au hasard, je traverse le monde.
—C'est que, dans l'univers, nul pays n'est le mien;
C'est que j'erre ici-bas, sans amis, sans lien.
Dieu me déshérita dans le commun partage
Des biens qu'il donne à tous pour les jours du voyage;
Je n'ai reçu du ciel, depuis mes jeunes ans,
Que ma place au soleil, comme la fleur des champs!
Pour nous deux au printemps s'arrêtera la vie,
L'hiver est loin encore.... et je tombe flétrie!

Dans ma peuplade errante on citait ma beauté,
Mais pour moi, parmi vous, nul cœur n'a palpité;
Aux yeux des hommes blancs, je ne puis être belle:
Je ressemble à la nuit, je suis sombre comme elle.
Mon âme est à jamais vouée à la douleur,
Et je n'ai des heureux pas même la couleur!...
Si j'ose quelquefois approcher de leur fête,
C'est qu'aux pieds des passants je viens courber ma tête,

Je viens tendre vers eux une tremblante main;
Je demande le soir le pain du lendemain,
Et quand, sur les pavés, une légère aumône
Retentit en glissant de la main qui la donne,
Je pars — sûre du moins d'un jour pour avenir!
Puis, lorsqu'à l'horizon la lune va venir,
Comme l'oiseau courbant sa tête sous son aile,
J'attends auprès de lui l'heure où son chant m'appelle.
Si de ma vie, hélas! je remonte le cours,
Pas un seul souvenir ne marque un de mes jours...
Qu'ai-je dit! — Au milieu des ennuis que je pleure,
Le passé m'a laissé le souvenir.... d'une heure!
Triste et rapide éclair d'un seul instant d'espoir,
Qui laissait en fuyant le ciel encor plus noir.
J'aimai!... croyant l'amour une divine aumône,
Que Dieu réserve à ceux que le monde abandonne!

C'était un soir, je crois, que passant par hasard,
Il arrêta sur moi son triste et doux regard.

« Ce ciel brûlant, » dit-il, « annonce la tempête ;
« Va chercher, jeune fille, un abri pour ta tête. »
Sa main en se baissant s'approcha de mes mains....
Et je ne souffris plus des maux qu'il avait plaints!
— Depuis lors, chaque jour, j'allais, sur son passage,
Attendre son regard. A ce muet langage
Tout mon cœur répondait, et ce cœur isolé
Se trouvait, d'un sourire, heureux et consolé!
Je fuyais devant lui; pour mon sort plein d'alarmes,
Je craignais son argent, ne voulant que ses larmes.
Sans doute, il l'a compris; par un léger effort,
Un jour, il prit ma main sans y laisser de l'or!
Il la serra. — Voilà, pour le cours de ma vie,
La somme de bonheur que Dieu m'a répartie.

Un soir, près d'une femme, il marchait, parlait bas;
J'attendis son regard.... son regard ne vint pas!...

J'ai repris, depuis lors, ma course monotone;

Mais le sol est jonché des feuilles de l'automne ;
Comme elles, m'inclinant sous le souffle de l'air,
Sur l'herbe du coteau, je tombe avant l'hiver !

TRISTESSE.

Bonheur si doux de mon enfance,
Bonheur plus doux de mon printemps,
Je n'ai plus que la souvenance
De vos courts et joyeux instants.

Triste, sur la rive étrangère,
Je rêve à mon lointain pays,

Et des pleurs mouillent ma paupière
Au souvenir de mes amis.

L'exil a flétri ma jeunesse,
Éteinte en regrets superflus;
Je gémis et ma main délaisse
La lyre qui ne vibre plus!

Loin du ciel qui la vit éclore,
La fleur sur sa tige languit;
Et pour chanter quand vient l'aurore,
L'oiseau reste près de son nid.

D'aucun espoir de souvenance
Mon pauvre cœur n'est animé;
Je sais tous les maux de l'absence....
Il faut rester pour être aimé!

Elle fut trop longue, là vie

Qui voit s'éteindre un souvenir !
Avant d'apprendre qu'on oublie,
La mort ne peut-elle venir ?

Au matin du pèlerinage,
Les amis vous tendent la main ;
Le soir, quand finit le voyage,
Seul, on achève son chemin.

Ma vie, hélas ! commence à peine :
Loin de moi, que de cœurs ont fui !
Un seul sur la terre m'enchaîne,
Je vis et je chante pour lui.

Mais souvent des larmes furtives
Troublent les accents de ma voix ;
Ma lyre a des cordes plaintives,
Où viennent s'arrêter mes doigts.

La voix qui parle d'espérance

Reste muette pour mon cœur,
Mais quand apparaît la souffrance,
Je l'accueille comme une sœur.

Ah! s'il existe dans ce monde
Des êtres voués aux douleurs,
Qui naissent quand l'orage gronde,
Et ne moissonnent que des pleurs;

Ne serait-ce point qu'un dieu sage,
De leur mort ayant le secret,
Voulut qu'au printemps de leur âge
Ils s'envolassent sans regret!

JE CROIS.



Pourquoi, du doux éclat des croyances du cœur
Vouloir éteindre en moi la dernière lueur?
Pourquoi, lorsque la brise à l'aurore m'arrive,
Me dire de rester pleurante sur la rive?
Pourquoi, lorsque des fleurs je veux chercher le miel,
Portez-vous à ma bouche et l'absinthe et le fiel?

Pourquoi, si je souris au murmure de l'onde,
Dites-vous que plus loin c'est un torrent qui gronde?
Pourquoi de nos saisons n'admettre que l'hiver,
Ou lorsque l'or reluit ne parler que du fer?
Pourquoi, brisant la coupe où j'essaye de boire,
Enlever à mon cœur le doux bonheur de croire;
Lui crier que, pour tous, tout s'altère ici-bas,
Que l'amour, par l'oubli; se donne un prompt trépas;
Qu'une idole adorée ou se brise ou se change,
Que tout commence au ciel et finit dans la fange!...

Vous que je nomme amis, vous qui serrez ma main,
Votre bouche me dit: « Rien n'arrive à demain. »
Vous parlez en riant et j'écoute avec larmes!
Vous brisez de mes jours les poétiques charmes.
A côté de la Foi, s'envolera l'Espoir....
Ces deux anges partis, le ciel sera bien noir!
Laissez-moi le soleil; que son disque de flamme

Descende en longs rayons et réchauffe mon âme!
Vous qui doutez de tout, je lutte contre vous,
L'armure de mon cœur résiste sous vos coups.
De vos glaives cruels brisant la froide lame,
Radieuse d'espoir, vous échappe mon âme!
Loin des climats glacés l'instinct la guidera,
Et sans jeter ses fleurs, son vol se poursuivra.

Vous qui doutez de tout, niant votre blasphème,
Malgré vous, en ce jour, je crois même en vous-même!
Il est, à votre insu, dans le fond de vos cœurs,
Des parfums ignorés, des calices de fleurs
Qui, dans vos jours bruyants, n'ont pu fleurir encore,
Et qu'un soleil plus doux ferait peut-être éclore.

Oui, je crois au printemps, au matin, au réveil;
A l'étoile, la nuit; et le jour, au soleil.

Je crois que la chaleur vient souvent sans orage,
Qu'un arbre peut tomber avec son vert feuillage,
Que les fleurs de la terre ont encore du miel,
Qu'il est, à l'horizon, un peu d'azur au ciel!

Je crois aux nobles cœurs, je crois aux nobles âmes,
Chez qui l'amour du bien n'éteint jamais ses flammes;
Je crois aux dévoûments qui poursuivent leurs cours,
Vieillissant en disant ce mot béni : « *Toujours.* »

Je crois à l'Amitié, sœur aimante et fidèle,
Sur les flots en courroux suivant notre nacelle,
Debout à nos côtés quand frappe le destin....
Sommeillant à nos pieds quand le ciel est serein!

Puis je crois à l'Amour, merveilleuse harmonie
Dont le céleste chant suit le cours de la vie,
Amour que rien n'atteint, sainte et divine foi

Qui fait croire en un autre et surtout croire à soi!
D'un noble dévoûment source vive et féconde,
Qui trouve trop étroits et la vie et le monde.

Je crois au Souvenir, au long regret du cœur,
Regret que l'on bénit comme un dernier bonheur,
Crépuscule d'amour, triste après la lumière....
Mais plus brillant encor que le jour de la terre!

Je crois à la Vertu, mais voilée ici-bas;
C'est un ange cachant la trace de ses pas.
Sous ses voiles épais, Dieu seul sait qu'elle est belle,
Et vous la blasphémez, en passant auprès d'elle!

La terre sous nos pieds cache ses mines d'or:
Comme elle, croyez-moi, le cœur a son trésor,

Mais il faut le creuser ; souvent, à sa surface,
De ses veines d'or pur rien ne trahit la trace.

Oh! croyez comme moi, que sur l'immense mer
Il est des bords lointains dont le feuillage est vert;
Cherchez-les, et ramez vers ces heureux rivages....
Tendez la voile au vent, saisissez les cordages;
Debout au gouvernail, portez au loin vos yeux,
Prenez pour votre guide une étoile des cieux!
Ne courbez pas vos fronts pour sonder les abîmes,
Mais levez les regards pour découvrir les cimes.
Marchez, marchez toujours, et quand viendra la mort,
En regardant les cieux, amis, croyez encor!

LA FILLE DE L'HOTESSE.

IMITÉ DE L'ALLEMAND.



«Du vin! Nous sommes trois; du vin, allons, du vin!
Hôtesse! nous voulons chanter jusqu'au matin.
As-tu toujours ta vigne et ta fille jolie?
L'amour, le vin, voilà les seuls biens de la vie.

— Entrez, seigneurs, entrez.... le vent est froid, la nuit.

Ma vigne donne un vin qui brûle et réjouit ;
Le soleil a mûri les raisins qu'elle porte,
Mon vin est clair et bon : buvez!... Ma fille est morte!

— Morte? — Depuis un jour. — Morte, la belle enfant!
Laisse-nous la revoir. Plus de vin, plus de chant!
Que ta lampe un instant éclaire son visage;
Chapeau bas, nous dirons la prière d'usage. »

Et les passants criaient : « Du vin, allons, du vin!
Hôtesse! nous voulons chanter jusqu'au matin.
As-tu toujours ta vigne et ta fille jolie?
L'amour, le vin, voilà les seuls biens de la vie. »

Le premier voyageur s'inclina près du lit,
Écartant les rideaux, à demi-voix il dit :
« Belle enfant, maintenant glacée, inanimée,
Pourquoi mourir si tôt? Moi, je t'aurais aimée! »

Et l'on disait en bas : « Du vin, allons, du vin!
Hôtesse! nous voulons chanter jusqu'au matin.
As-tu toujours ta vigne et ta fille jolie?
L'amour, le vin, voilà les seuls biens de la vie. »

Le second voyageur s'inclina près du lit,
Et fermant les rideaux, à demi-voix il dit :
« Moi, je t'aimais, enfant; j'aurais été fidèle....
Adieu donc pour toujours, à toi qui fus si belle!»

Et l'on disait en bas : « Du vin, allons, du vin!
Hôtesse! nous voulons chanter jusqu'au matin.
As-tu toujours ta vigne et ta fille jolie?
L'amour, le vin, voilà les seuls biens de la vie. »

Le dernier voyageur s'inclina près du lit;
Baisant c efront de marbre, à demi-voix il dit :

« Je t'aimais et je t'aime, enfant si tôt enfuie!
Je n'aimerai que toi jusqu'au soir de ma vie. »

Et l'on disait en bas : « Du vin, allons, du vin!
Hôtesse! nous voulons chanter jusqu'au matin.
As-tu toujours ta vigne et ta fille jolie?
L'amour, le vin, voilà les seuls biens de la vie. »

Et la mère à genoux disait, mais sans pleurer :
« Un cœur pur en ces lieux ne pouvait demeurer;
Un bon ange veillait sur ma fille innocente....
Elle pleurait ici, dans le ciel elle chante! »

Et l'on disait en bas : « Du vin, allons, du vin!
Hôtesse! nous voulons chanter jusqu'au matin.
As-tu toujours ta vigne et ta fille jolie?
L'amour, le vin, voilà les seuls biens de la vie.

— Entrez, seigneurs, entrez! le vent est froid, la nuit.
Ma vigne donne un vin qui brûle et réjouit;
Le soleil a mûri les raisins qu'elle porte,
Mon vin est clair et bon; buvez!... Ma fille est morte!!

NE M'AIMEZ PAS.

Ne m'aimez pas !... Je veux pouvoir prier pour vous,
Comme pour les amis dont le soir, à genoux,
Je me souviens — afin qu'éloignant la tempête,
Dieu leur donne un ciel pur pour abriter leur tête.
Je veux, de vos bonheurs, prendre tout haut ma part,
Le front calme et serein, sans craindre aucun regard;

Je veux, quand vous entrez, vous donner un sourire,
Trouver doux de vous voir, en osant vous le dire.
Je veux, si vous souffrez, partageant vos destins,
Vous dire : « Qu'avez-vous ? » et vous tendre les mains.
Je veux, si par hasard votre raison chancelle,
Vous réserver l'appui de l'amitié fidèle,
Et qu'entraîné par moi dans le sentier du bien,
Votre pas soit guidé par la trace du mien.
Je veux, si je me blesse aux buissons de la route,
Vous chercher du regard, et sans crainte, sans doute,
Murmurer à voix basse : « Ami, protégez-moi ! »
Et prenant votre bras, m'y pencher sans effroi.
Je veux qu'en nos vieux jours, au déclin de la vie,
Nous détournant pour voir la route.... alors finie,
Nos yeux, en parcourant le long sillon tracé,
Ne trouvent nul remords dans les champs du passé.

Laissez les sentiments qu'on brise ou qu'on oublie ;

Gardons notre amitié, que ce soit pour la vie !

Votre sœur, chaque jour, vous suivra pas à pas....

Oh ! je vous en conjure, ami, ne m'aimez pas !

ANXIÉTÉ.



Silence! reprenons les travaux de mon âge.
Que le pinceau docile obéisse à mes doigts,
Des lieux que j'ai quittés qu'il retrace l'image,
Que ma harpe se mêle aux accents de ma voix;
Sur un brillant tissu, que l'aiguille légère
Arrête les contours d'une fleur passagère.

Oh! pourquoi, dédaignant ces faciles bonheurs,
Mon âme en murmurant s'envole-t-elle ailleurs?
Tel mugit un torrent quand son onde écumante,
Dans un lit trop étroit, s'agite et se tourmente;
Sur de noirs rochers, meurt un impuissant effort....
Et je me brise ainsi contre l'arrêt du sort!
Devant moi, sur la rive, il ferme la barrière,
Et mon âme est captive en son étroite sphère;
Reculant dans la lutte entre elle et le destin,
Sous la main qui l'écrase elle ronge son frein!

Silence! reprenons les travaux de mon âge.
Que le pinceau docile obéisse à mes doigts,
Des lieux que j'ai quittés qu'il retrace l'image;
Que ma harpe se mêle aux accents de ma voix;
Sur un brillant tissu, que l'aiguille légère
Arrête les contours d'une fleur passagère.

Qu'exiger de la vie? A-t-elle un seul trésor,

Pour qui le pèserait comme on pèse de l'or?
Sous la froide analyse et sous la main qui sonde,
S'évente le parfum des bonheurs de ce monde.
La nuit répand son deuil quand le soleil a lui;
Le bonheur qui brillait se couche comme lui,
Et l'âme qui le sait, se sentant immortelle,
Ne voudrait que des biens qui durassent comme elle.
Elle cherche, formant vingt rêves tour à tour....
Le monde lui répond par ses bonheurs d'un jour!

Silence! reprenons les travaux de mon âge.
Que le pinceau docile obéisse à mes doigts,
Des lieux que j'ai quittés qu'il retrace l'image;
Que ma harpe se mêle aux accents de ma voix;
Sur un brillant tissu, que l'aiguille légère
Arrête les contours d'une fleur passagère.

Mon âme, calme-toi, reprends un vol plus doux,
Et passe sous le joug d'un sort commun à tous.

Accepte cette vie, ainsi qu'on nous l'a faite,
Mélange fatigant d'agonie et de fête;
Cueille en passant la fleur qui va s'épanouir,
Sans songer que, le soir, tu la verras mourir!
Quand l'aurore du jour est pure et sans nuage,
Respire, sans prévoir quand grondera l'orage....
Et si l'amour t'appelle — aime — et bénis ton sort,
Sans prononcer les mots, ni d'*oubli*, ni de *mort!*

Silence! reprenons les travaux de mon âge.
Que le pinceau docile obéisse à mes doigts,
Des lieux que j'ai quittés qu'il retrace l'image;
Que ma harpe se mêle aux accents de ma voix;
Sur un brillant tissu, que l'aiguille légère
Arrête les contours d'une fleur passagère.

UNE COURSE

AU CHAMP DE MARS.



Volez, nobles coursiers, franchissez la distance !
Pour le prix disputé, luttez avec constance !
Sous un soleil de feu, le sol est éclatant;
Pour vous voir aujourd'hui, tout est bruit et lumière ;
Ainsi qu'un flot d'encens, la légère poussière,
Devant vos pas, s'envole au but qui vous attend.

Que l'air rapide et vif, soulevant vos poitrines,
S'échappe palpitant de vos larges narines !
Laissez sous l'éperon votre flanc s'entr'ouvrir....
Volez, nobles coursiers, dussiez-vous en mourir !

Au milieu des bravos, votre course s'achève;
Le silence revient — puis, je pense et je rêve....
Notre vie est l'arène où se hâtent nos pas;
Nous volons vers le but que l'on ne connaît pas.
Fatigués, épuisés, prêts à tomber, qu'importe !
Nous marchons à grands pas, le torrent nous emporte.
Oubliant le passé, repoussant le présent,
Nos regards inquiets se portent en avant;
Rien n'est beau que plus loin.... et notre flanc palpite,
Sous l'éperon caché qui nous dit : « Marche vite ! »
Nous marchons. — Quelquefois, à travers les déserts,
Une oasis répand ses parfums dans les airs,
Un doux chant retentit sur le bord de la route :

L'oasis, on la fuit; le chant, nul ne l'écoute.
Sans garder du chemin regret ou souvenir,
D'un avide regard, on cherche l'avenir;
L'avenir, c'est le but! l'avenir, c'est la vie!
Bientôt, à notre gré, la distance est franchie;
Haletants de la course, épuisés de l'effort,
Nous touchons l'avenir.... L'avenir, c'est la mort!

Qu'ai-je dit? — O mon Dieu! toi qui m'entends, pardonne!...
L'avenir, c'est le ciel, où ton soleil rayonne
Sans que la nuit succède à l'éclat d'un beau jour,
Sans que l'oubli succède aux paroles d'amour!
L'avenir, c'est le ciel où s'arrête l'orage!
C'est le port qui reçoit les débris du naufrage;
C'est la fin des regrets; c'est l'éternel printemps;
C'est l'ange dont la voix a de divins accents.
L'avenir, ô mon Dieu! c'est la sainte auréole
Que pose sur nos fronts ta main qui nous console.

Oui, marchons ! et vers toi levant souvent les yeux,
Avançons vers le but que nous montrent les cieux.

Chut ! voici le signal, franchissez la distance.
Volez, nobles coursiers, luttez avec constance !
Sous un soleil de feu, le sol est éclatant ;
Pour vous voir aujourd'hui, tout est bruit et lumière ;
Ainsi qu'un flot d'encens, la légère poussière,
Devant vos pas, s'envole au but qui vous attend.
Que l'air rapide et vif, soulevant vos poitrines,
S'échappe palpitant de vos larges narines !
Laissez sous l'éperon votre flanc s'entr'ouvrir....
Volez, nobles coursiers, dussiez-vous en mourir !

LE PASSÉ.

Oh ! comment retenir cet ange qui s'enfuit ?

Comme il est sombre et pâle ! il ressemble à la nuit.

Comme il s'envole vite !.... et de ma main tremblante

S'échappe malgré moi son aile impatiente.

« Reste encore ! il me semble, ange au triste regard,

Qu'avec toi, de mes jours fuit la meilleure part !

Quel est ton nom ? réponds.

— Tu dis vrai, je suis triste ;
Et pourtant, à mes lois jamais rien ne résiste ;
Je dépouille en passant les arbres de leur fleur,
L'âme, de son espoir, le cœur, de son bonheur ;
Je prends tous les trésors, jamais rien ne m'arrête ;
Je ne vois pas les pleurs.... je détourne la tête.
Sur mon nom, interroge un cœur que j'ai blessé :
« Hélas ! s'écrira-t-il, c'est l'ange du passé ! »

— Le Passé !! devant toi mon âme est sans prière,
Et je lâche ta main froide comme la pierre.
Contre toi, tout effort demeure superflu....
De mes biens les plus chers, ange, qu'emportes-tu ?

— J'emporte loin de toi l'heureuse insouciance

Dont le calme est si doux qu'on dirait l'espérance;
J'emporte la gaîté, ce bonheur sans motif
Qui répand à l'entour son parfum fugitif;
J'emporte ces doux chants, rêves de poésie,
Enivrant en secret l'âme qu'ils ont choisie;
J'emporte ta jeunesse et ton joyeux espoir
Se brisant le matin pour renaître le soir;
J'emporte ces pensers, qui, dans la solitude,
Donnent un but qu'on aime aux efforts de l'étude;
J'emporte les bonheurs qui jadis te charmaient,
Car j'emporte avec moi tous les cœurs qui t'aimaient.

— Qu'ai-je fait pour les perdre ?

— Hélas ! rien.... mais j'appelle;
Nul à mes volontés ne peut être rebelle.
Et ne savais-tu pas qu'incertain en son cours,

Tout bonheur doit passer.... peut-être en quelques jours !
Que tel est le pouvoir qui gouverne la terre :
Une joie, un regret ; l'ombre après la lumière.
Quand j'ai dit : C'est assez ! en vain on crie : « Encor ! »
Je veux ceux qui t'aimaient.... j'emporte mon trésor !

—Oh ! rends-moi quelque instant, ou d'espoir, ou de doute!
Et puis, me dépouillant, tu poursuivras ta route.

— Je ne puis.

— Mais alors, pour mes jours à venir,
Que me laisses tu donc, mon Dieu !

— Le souvenir. »

ODE

SUR

LES PAROLES D'UN CROYANT.

1835.

Seigneur! vous êtes bien le Dieu de la puissance.
Que deviennent sans vous ces hommes qu'on encense?
Si d'un souffle divin vous animez leur front,
Ils montent jusqu'aux cieux, en saisissant leur lyre!
Votre souffle s'écarte... ils tombent en délire
Dans des gouffres sans fond.

Pourquoi, Dieu créateur, détruisant votre ouvrage,
Du chêne encor debout dessécher le feuillage?
Magnifique, il planait entre le ciel et nous;
Sa grandeur expliquait la grandeur infinie,
Il servait de degrés à mon faible génie
Pour monter jusqu'à vous.

Le plus beau de vos dons est la mâle éloquence,
Qui soumet, par un mot, un monde à sa puissance;
Sceptre, devant lequel tout fléchit et se tait.
Mais le Dieu juste et bon, des talents qu'il nous donne
Demande compte, et dit au pécheur qui s'étonne:
« Ingrat, qu'en as-tu fait? »

Et toi, prêtre du Dieu qui bénit la chaumière,
Qui dit à l'étranger: « L'étranger est ton frère,
« Nourris-le s'il a faim, couvre-le s'il est nu; »
Du Dieu qui ne voulut qu'un sanglant diadème,

Qui laissa sur la terre un agneau pour emblème;
Prêtre ! que réponds-tu ?

Tu souris dans tes chants à l'orage qui gronde;
Son tonnerre lointain fait frissonner le monde:
Il s'ébranle.... et l'espoir illumine ton front.
Baissant à ton niveau le Dieu de l'Évangile,
Ta voix dans les clameurs de la guerre civile,
Ose lancer son nom!

Quand de ce noir chaos s'élève un cri d'alarme,
Pour courir au combat, chacun saisit son arme:
Sur la mer, le vaisseau laisse un sillon de feu;
Dans nos camps, les canons vomissent la mitraille,
Le vieux soldat saisit son sabre de bataille....
Et toi, tu prends ton Dieu!

Arrête! Dieu résiste à ton bras téméraire.

Son temple s'est ému; des voûtes de Saint-Pierre,
Des portiques de Rome, un cri s'est échappé....
Tandis qu'avec orgueil tu chantais ta victoire,
De ta tête tombait l'auréole de gloire ;
La foudre t'a frappé!

Sur les trônes, ta voix a lancé l'anathème;
Elle a dit, de nos rois souillant le diadème :
« *Que leur coupe est un crâne où ruisselle le sang.* »
Va! ne mets pas de frein à ta bouche parjure;
Les rois n'ont pas de mots pour répondre à l'injure,
C'est Dieu qui les défend!

Quoi! les rois sont maudits par la bouche d'un prêtre!
Interprète de Dieu, c'est par ce Dieu, ton maître,
Qu'au trône d'Israël Saül fut appelé:
« Voici l'Oint du Seigneur! » dit-il à son prophète,

« Qu'Israël obéisse ! il est roi ; sur sa tête,
« L'huile sainte a coulé. »

Oh ! rends-nous, Lamennais, le printemps de ta vie,
Ces chants que répétait ma jeune âme ravie ;
Mon cœur ne s'émeut plus aux accents de ta voix ;
De ton noble flambeau s'éteignit la lumière,
Et je pleure, à genoux, dans mon humble prière,
Ta gloire d'autrefois !

Puis, je vais demander au pasteur du village,
Comment on sert le Dieu, qui, détournant l'orage,
Protége dans les champs la gerbe qui mûrit ;
Qui donne au laboureur, de ses mains paternelles,
Le pain de la journée, ainsi qu'aux tourterelles
Le grain qui les nourrit.

Mon âme se repose en la douce parole

Du ministre d'un Dieu qui soutient et console.
Rougis, Esprit brillant, toi qui souffles sur nous,
Au nom du Dieu de paix, le trouble et le carnage;
Voici les mots sacrés du pasteur du village:

« Mes frères, aimez-vous! »

UN JOUR D'ABSENCE.

Quand l'horloge a sonné le moment du départ,
Aucune larme, ami, n'a voilé ton regard!
Tu m'as pressé la main.... j'ai cru voir un sourire
Se mêler à l'adieu que tu venais me dire;
Car pour ton cœur, tranquille en pensant au retour,
Ce n'était point partir que s'éloigner un jour.

Et que m'importe à moi que la nuit te ramène!...
Il fait jour et tu pars! Du coursier qui t'entraîne
Tu déchires les flancs, en disant: « Au revoir! »
Mais aujourd'hui me reste avant d'être à ce soir!

A ton dernier reg   pour moi, le temps s'arrête.
Un livre est sous mes yeux, mais mon âme distraite
S'en retourne vers toi; car nos âmes sont sœurs,
Et j'ai souvent rêvé qu'en des mondes meilleurs,
En des pays lointains, ou dans les cieux peut-être....
Je vivais de ta vie, et nous n'étions qu'un être;
Mais Dieu brisa notre âme, et de chaque moitié
Il a créé nos cœurs, permettant par pitié
Qu'ils pussent se revoir et s'aimer sur la terre,
Où l'amour leur rendrait leur nature première.

Des pleurs que je répands, tout homme se rirait:
Les chagrins passagers vous cachent leur secret.

Vos cœurs ont des transports et n'ont point de faiblesse;
Vous pleurez d'un malheur, pleurez-vous de tristesse?
Vous ne connaissez pas ces noirs pressentiments,
Ces rêves où l'esprit, se forgeant des tourments,
Cherche dans notre amour un sinistre présage,
Comme un soleil trop vif laisse prévoir l'orage!

Reviens d'un seul regard me rendre mon ciel pur,
Reviens, parle, souris, et mon bonheur est sûr.
Aux accents de ta voix s'éloigne la tempête;
Sur ton sein palpitant, je repose ma tête....
Berce, endors mes terreurs par un doux chant d'amour,
Et laisse-moi sourire et pleurer tour à tour.

Sans crainte, de la mort je serais menacée,
Je mourrais dans tes bras et sur ton cœur pressée!
Mais si tu succombais.... alors, sans désespoir,

Comme toi, ce matin, je dirais : « A ce soir!

« De quelques courts instants ton âme me devance,

« Attends-moi dans les cieux, ce n'est qu'un jour d'absence! »

LA SÉRÉNADE.

BALLADE IMITÉE DE L'ALLEMAND.



Mère, quel doux chant me réveille?
Minuit! c'est l'heure où l'on sommeille.
Qui peut, pour moi, venir si tard
Veiller et chanter à l'écart?

Dors, mon enfant, dors! c'est un rêve.
En silence la nuit s'achève,

Mon front repose auprès du tien,
Je t'embrasse et je n'entends rien.
Nul ne donne de sérénade
A toi, ma pauvre enfant malade!

O mère! ils descendent des cieux,
Ces sons, ces chants harmonieux;
Nulle voix d'homme n'est si belle,
Et c'est un ange qui m'appelle!
Le soleil brille, il m'éblouit....
Adieu, ma mère, bonne nuit!

Le lendemain, quand vint l'aurore,
La blanche enfant dormait encore;
Sa mère l'appelle en pleurant,
Nul baiser n'éveille l'enfant ...
Son âme s'était envolée
Quand les chants l'avaient appelée.

LE CHANT DU CYGNE.

Cygnes au blanc plumage, au port majestueux,
Est-il vrai, dites-moi, qu'un chant harmonieux,
De vos jours écoulés rompant le long silence,
Lorsque va se briser votre frêle existence,
Comme un cri de bonheur s'élève vers les cieux ?

Quand sous votre aile, un soir, votre long col se ploie
Pour le dernier sommeil.... d'où vous vient cette joie?
De vos jours rien ne rompt l'indolente douceur;
Lorsque tout va finir, cet hymne de bonheur,
Comme à des cœurs brisés, quel penser vous l'envoie?

O cygnes de nos lacs! votre destin est doux;
De votre sort heureux chacun serait jaloux.
Vous voguez lentement de l'une à l'autre rive,
Vous suivez les détours de l'onde fugitive:
Que ne puis-je en ces flots m'élancer avec vous!

Moi, sous l'ardent soleil, je demeure au rivage....
Pour vous, l'onde s'entr'ouvre et vous livre passage;
Votre col gracieux, dans les eaux se plongeant,
Fait jaillir sur le lac mille perles d'argent
Qui laissent leur rosée à votre blanc plumage;

Et les saules pleureurs, ondoyants, agités,
— Alors que vous passez, par le flot emportés —
D'un rameau caressant, doucement vous effleurent;
Sur votre aile qui fuit quelques feuilles demeurent,
Ainsi qu'un souvenir d'amis qu'on a quittés.

Puis le soir, abordant à la rive odorante
Où fleurit à l'écart le muguet ou la menthe,
Sur un lit de gazon vous reposez, bercés
Par la brise des nuits, par les bruits cadencés
Des saules, des roseaux, de l'onde murmurante.

Oh! pourquoi donc chanter un chant mélodieux
Quand s'arrête le cours de vos jours trop heureux?
Pleurez plutôt, pleurez vos nuits au doux silence,
Les étoiles, les fleurs, votre fraiche existence;
Pourquoi fêter la mort?... vous êtes toujours deux!

C'est à nous de chanter quand vient l'heure suprême,
Nous, tristes pèlerins, dont la jeunesse même
Ne sait pas découvrir un verdoyant sentier,
Dont le bonheur s'effeuille ainsi que l'églantier;
Nous, si tôt oubliés de l'ami qui nous aime!

C'est à nous de garder pour un jour à venir,
Tristes comme un adieu, doux comme un souvenir,
Des trésors d'harmonie inconnus à la terre,
Qui ne s'exhaleront qu'à notre heure dernière.
Pour qui souffre ici-bas, il est doux de mourir!

O cygnes! laissez donc ce cri de délivrance
A nos cœurs oppressés de muette souffrance;
La vie est un chemin où l'on cache ses pleurs....
Celui qui les comprend est plus loin, est ailleurs.
A nous les chants!... la mort, n'est-ce pas l'espérance?

L'ERREUR.

Ma sœur, écoute-moi! je vais t'ouvrir mon cœur....
Mais détourne un instant ton regard scrutateur;
Pour mes quinze printemps, ne sois pas trop sévère!
Tu promis de m'aimer à notre vieille mère.
Un ange aux blonds cheveux déjà te doit le jour :
Étends aussi sur moi l'aile de ton amour!

Si de la vie, à peine, il voit la première heure,
Moi, je suis faible aussi, je me trouble et je pleure.
Dans ce monde joyeux où j'avance en tremblant,
Comme des pas d'enfant, mon pas est chancelant.
Tu cherches à sonder les replis de mon âme,
Tu crois me deviner et ton regard me blâme;
Ne crains rien si parfois je soupire tout bas....
Je t'assure, ma sœur, que je ne l'aime pas!

L'amour, c'est le bonheur, doux, riant comme un rêve,
Et dans les pleurs pour moi le jour vient et s'achève.
Jadis, j'aimais le monde et ses plaisirs bruyants,
Et devant mon miroir je m'arrêtais longtemps;
J'aimais le blanc tissu de ma robe légère,
Et de mes fleurs du soir la fraîcheur mensongère;
J'aimais, d'un bal brillant la lumière et le bruit,
Et ce choix d'un instant qu'aucun regret ne suit:
Mais, au lieu du bonheur qu'on dit que l'amour donne,

A des pensers amers mon âme s'abandonne....
Ne crains rien si parfois je soupire tout bas,
Car tu vois bien, ma sœur, que je ne l'aime pas!

De celui que l'on aime on chérit la présence,
On bénit le moment qui fait cesser l'absence;
On se plaint loin de lui de la longueur du jour,
On veut presser le temps pour hâter son retour.
Lorsque j'entends la voix ou les pas de mon frère,
Je souris, et je cours pour le voir la première;
Mais quand c'est lui.... ma sœur, je frémis malgré moi....
Sa présence me trouble et me glace d'effroi!
Lorsque j'entends ses pas, tremblante, je m'arrête,
Et pour fuir son regard, je détourne la tête.
Ne crains rien si parfois je soupire tout bas,
Car tu vois bien, ma sœur, que je ne l'aime pas!

Quand je vois le bonheur briller sur ton visage,

Je bénis le Seigneur qui chasse au loin l'orage,
Mes yeux suivent tes yeux, je souris comme toi;
J'aime quand ton cœur aime, et je crois de ta foi;
Je confonds doucement mon âme avec la tienne,
Je veux que ton bonheur, comme à toi, m'appartienne.
Mais, comme lui, ma sœur, jamais je ne sens rien;
Sa gaîté me fait mal, ses pleurs me font du bien.
Lorsque j'entends louer les traits de son visage,
Je voudrais qu'il fût laid et je pleure de rage!
Lorsqu'il part pour le bal, mon cœur, cruel pour lui,
Voudrait qu'il n'y trouvât que tristesse et qu'ennui;
Je hais tous ses amis, je m'afflige qu'on l'aime,
Je voudrais l'isoler, l'éloigner de toi-même....
Ne crains rien si parfois je soupire tout bas,
Car tu vois bien, ma sœur, que je ne l'aime pas!

UNE VOIX DU CIEL.

Je suis l'astre des nuits. Je brille, pâle et blanche,
Sur la feuille qui tremble au sommet d'une branche,
Sur le ruisseau qui dort, sur les lacs, bien plus beaux
Quand mes voiles d'argent s'étendent sur leurs eaux.
Mes rayons vont chercher les fleurs que je préfère,
Et font monter au ciel les parfums de la terre;

Je donne la rosée au rameau desséché,
Que l'ardeur du soleil a, sur le sol, penché.
Sitôt que je parais, tout se tait et repose,
L'homme quitte les champs, et l'abeille la rose :
Plus de bruit dans les airs, plus de chant dans les bois ;
Devant mon doux regard nul n'élève sa voix,
De la terre ou du ciel aucun son ne s'élance,
J'arrive avec la nuit, et je règne en silence!
Je cache mes rayons quand le cri des hiboux
Vient troubler mon repos et mon calme si doux.

Je suis l'astre des nuits ; je brille, pâle et blanche,
Sur le cœur attristé, sur le front qui se penche,
Sur tout ce qui gémit, sur tout ce qui se plaint,
Sur tous les yeux en pleurs qu'aucun sommeil n'atteint.

Quelques heureux, parfois, me donnent un sourire,
S'aiment, et devant moi trouvent doux de le dire;

J'écoute avec bonheur leurs longs serments d'amour,
Je leur promets tout bas de n'en rien dire au jour.
Mais les plus beaux rayons de mon blanc diadème
Sont pour vous qui souffrez!... C'est vous surtout que j'aime.
Donnez-moi vos soupirs et donnez-moi vos pleurs;
Laissez-moi deviner vos secrètes douleurs,
Le rêve inachevé qui n'a point de parole,
Que nul ne sut jamais et que nul ne console!
J'ai pour les cœurs brisés, ainsi que pour les fleurs,
Une fraîche rosée endormant les douleurs.
Écoutez-moi ce soir, vous saurez un mystère
Ignoré jusqu'ici du reste de la terre,
Secret que je révèle à ceux de mes élus,
Qui m'ont le plus aimée et qui rêvent le plus.

Je vous dirai pourquoi je brille, pâle et blanche,
Sur le cœur attristé, sur le front qui se penche,
Sur tout ce qui gémit, sur tout ce qui se plaint,
Sur tous les yeux en pleurs qu'aucun sommeil n'atteint.

Votre vie, ici-bas, est un triste voyage,
Dont le ciel, où je suis, est le port, le rivage;
Elle a bien des écueils, la route où vous passez....
Et vous n'arrivez pas sans vous être blessés!
Vous n'abordez pas tous sur la céleste plage,
Ceux qui se sont souillés demeurent à l'écart;
Coupables et souffrants, dans une morne attente,
Ils s'arrêtent au seuil du séjour où l'on chante.
Un ange, dont les pleurs voilent le doux regard,
Leur barre le chemin et murmure : « Plus tard! »
— Parmi ces exilés traînant au loin leur chaîne,
Parmi les longs sanglots de ces âmes en peine,
Errantes loin de Dieu, du soleil et du jour,
Moi, je prends en pitié les coupables d'amour.
J'appelle auprès de moi ces Ames de la terre,
Qu'un Dieu juste éloigna du séjour de lumière,
Parce qu'en sa présence elles gardaient encor
Un souvenir d'amour, au delà de leur mort.
Je leur donne ma nuit, mes rayons, mes étoiles,

Je donne à leur exil l'abri de mes longs voiles,
Et les larmes, le soir, qui coulent de leurs yeux,
Semblent à vos regards des étoiles des cieux;
Ce ne sont que des pleurs.... des pleurs d'âmes souffrantes,
Qui, la nuit, dans l'espace avec moi sont errantes.

Vous, encor sur la terre où s'agitent vos cœurs,
Levez les yeux vers moi! j'ai près de moi vos sœurs.
Oh! veillez bien sur vous.... et priez bien pour elles!
Entendez-vous leurs pleurs? car si mes nuits sont belles,
Pourtant Dieu n'est pas là! le seul repos, c'est Lui....
Il fait jour près de Dieu, — je ne suis que la nuit!

Je vous ai dit pourquoi je brille pâle et blanche
Sur le cœur attristé, sur le front qui se penche,
Sur tout ce qui gémit, sur tout ce qui se plaint,
Sur tous les yeux en pleurs qu'aucun sommeil n'atteint.

———

SUR UN ENFANT QUI PRIAIT.

Eh quoi! prier déjà.. . tu bégayes encore;
De la vie, ici-bas, tu n'as vu que l'aurore;
Pour toi, le beau printemps n'est venu que deux fois;
A peine connaît-on le doux son de ta voix.
Et cependant, docile aux leçons d'une mère,
Tu bégayes déjà quelques mots de prière!

Oh! laisse la prière au cœur des malheureux,
Et toi, petit enfant, va reprendre tes jeux!

Pourvu qu'à ton réveil, s'échappant de sa cage,
L'oiseau qui te connaît commence son ramage,
Qu'il reste près de toi; que d'un bouquet nouveau,
Ta mère, en souriant, vienne orner ton berceau;
Pourvu que vers le soir, sa voix mélodieuse
T'endorme doucement, ou que, silencieuse,
Elle ébranle ta couche, et d'un léger effort,
En longs balancements t'endorme mieux encor:
C'est là tout le bonheur de ta paisible enfance.
Et comment prierais-tu? tu n'as pas d'espérance!
A ton âge charmant, l'existence est un jour,
Où le rire et les pleurs s'effacent tour à tour.

Plus tard, petit enfant, poursuivant ton voyage,
Ton cœur s'agitera du trouble du jeune âge;

Tu sentiras alors les charmes enivrants
De nos illusions, rêves purs et charmants.
Un doux espoir, ainsi qu'une ombre fugitive,
Apparaîtra soudain à ton âme naïve,
Te faisant pressentir l'amour et le bonheur....
Alors, il sera temps de prier le Seigneur!
A genoux devant lui, plein de foi, d'espérance,
On dit tout sans parler; — Dieu comprend le silence.
O mon Dieu! que l'on aime à vous prier longtemps,
Lorsqu'on veut être heureux et que l'on a seize ans!

Car, hélas! jeune enfant, pendant le long voyage,
Nous n'avons pas toujours un beau ciel sans nuage;
Le limpide ruisseau qui s'en va murmurant,
Se change bien souvent en horrible torrent,
Et l'aquilon, soufflant sur la barque légère,
Vient la briser, le soir, aux écueils de la terre.
Va jouer, bel enfant!... il te faudra plus tard

Souffrir ainsi que nous : ta vie aura sa part!
Tu verras fuir l'espoir qui venait de paraître;
Un jour, on t'aimera.... l'on t'oubliera peut-être!...
Ah! qu'ai-je dit, enfant? — Suspends, suspends tes jeux!
Joins tes petites mains, et regarde les cieux.

A MADAME ***.

QUI DEMANDAIT DES VERS POUR SON ALBUM.

Les vers n'arrivent pas au gré de mon désir,
L'heure du feu sacré ne saurait se choisir.
Dites-vous au bouton qu'il devienne une rose,
A l'oiseau dans son nid que sa couvée éclose?

Pourquoi me dire à moi : « Prends ton luth pour chanter ? »
Les feuilles loin du vent ne sauraient s'agiter ;
Et comme elles j'attends, immobile et timide,
Qu'une brise du ciel, dans sa course rapide,
Vienne douce et suave, inclinant les buissons,
Comme aux feuilles des bois m'arracher quelques sons.

Ne forcez point mes chants, je n'ai vu que l'aurore ;
Pour moi, si Dieu le veut, le jour est long encore !
Doux espoir ou regret, amertume ou plaisir,
Indécise en son vol, mon âme veut choisir ;
Elle parcourt la vie, effleurant chaque chose ;
Elle espère et soupire, et sur rien ne se pose.
Ainsi l'on voit l'abeille, active en son labeur,
S'agitant dans les airs, chercher longtemps la fleur,
Qui, livrant ses trésors à son aile légère,
Lui permet de porter son doux miel à la terre.
Mais hélas ! nul calice, entr'ouvert à ma voix,

Ne veut, dans ses parfums, laisser baigner mes doigts;
Je m'arrête, interdite au seuil de ma demeure :
En vain je veux chanter.... je me tais et je pleure!

LA GRAND'MÈRE.

ROMANCE.



Dansez, fillettes du village,
Chantez vos doux refrains d'amour :
Trop vite, hélas! un ciel d'orage
Vient obscurcir le plus beau jour.

En vous voyant, je me rappelle

Et mes plaisirs et mes succès;
Comme vous, j'étais jeune et belle,
Et, comme vous, je le savais.
Soudain ma blonde chevelure
Me montra quelques cheveux blancs....
J'ai vu, comme dans la nature,
L'hiver succéder au printemps.

Dansez, fillettes du village,
Chantez vos doux refrains d'amour;
Trop vite, hélas! un ciel d'orage
Vient obscurcir le plus beau jour.

Naïve et sans expérience,
D'amour je crus les doux serments,
Et j'aimais avec confiance....
On croit au bonheur à quinze ans!

Une fleur, par Julien cueillie,
Était le gage de sa foi;
Mais, avant qu'elle fût flétrie,
L'ingrat ne pensait plus à moi!

Dansez, fillettes du village,
Chantez vos doux refrains d'amour;
Trop vite, hélas! un ciel d'orage
Vient obscurcir le plus beau jour.

A vingt ans, un ami fidèle
Adoucit mon premier chagrin;
J'étais triste, mais j'étais belle,
Il m'offrit son cœur et sa main.
Trop tôt pour nous vint la vieillesse;
Nous nous aimions, nous étions vieux....
La mort rompit notre tendresse....

Mon ami fut le plus heureux!

Dansez, fillettes du village,
Chantez vos doux refrains d'amour;
Trop vite, hélas! un ciel d'orage
Vient obscurcir le plus beau jour.

Pour moi, n'arrêtez pas la danse;
Le ciel est pur, je suis au port.
Aux bruyants plaisirs de l'enfance
La grand'mère sourit encor.
Que cette larme que j'efface
N'attriste pas vos jeunes cœurs :
Le soleil brille sur la glace,
L'hiver conserve quelques fleurs.

Dansez, fillettes du village,

Chantez vos doux refrains d'amour,
Et, sous un ciel exempt d'orage,
Embellissez mon dernier jour!

SÉPARATION.

I.

Le ciel est calme et pur, la terre lui ressemble;
Elle offre avec orgueil au soleil radieux
L'essaim tourbillonnant de ses enfants heureux.
Dans les parvis sacrés, la foule se rassemble.
O vous.... qui vous aimez et qui restez ensemble!
Vous qui pouvez encor prier en souriant,

Un mot à Dieu pour ceux qui pleurent en priant,
Vous qui restez ensemble!

Soleil! du voyageur, toi, le divin secours,
En tous lieux brilles-tu comme au ciel de la France?
N'as-tu pas en secret, parfois, de préférence,
Comme un cœur a souvent de secrètes amours?
Ou, pour tous les pays, as-tu donc de beaux jours?
Oh! d'un rayon ami, protége le voyage!
Sur le triste exilé qui fuit loin du rivage,
Soleil, brille toujours!

Brise de nos printemps, qui courbes chaque branche,
Dont le souffle léger vient caresser les fleurs
Et s'imprègne en passant de leurs fraîches odeurs!
Au loin, du faible esquif qui s'incline et se penche,
Enfles-tu doucement l'humide voile blanche?
Brise, sois douce et bonne au vaisseau qui s'enfuit;

Comme un ange gardien, surveille jour et nuit
L'humide voile blanche.

Mer, dont l'immensité se dérobe à mes yeux!
Arrête la fureur de ta vague écumante,
Étouffe l'ouragan dont la voix se lamente,
Endors tes flots profonds, sombre miroir des cieux.
Que ton onde sommeille à l'heure des adieux;
Renferme dans ton sein le vent de la tempête,
Et reçois mon ami, comme un ami qu'on fête,
A l'heure des adieux.

Mais pourquoi de la mer implorer la clémence,
Quand l'univers entier obéit au Seigneur?
C'est lui qu'il faut prier quand se brise le cœur,
Quand sur nos fronts pâlis vient planer la souffrance,
Quand, pour nos yeux en pleurs, ton aurore commence,
O toi, de tous nos jours le jour le plus affreux,

— Que l'on achève seul, que l'on commence à deux —
Premier jour de l'absence !

Mais n'est-il pas, mon Dieu! dans tes divins séjours,
Un ange qui protége à l'ombre de ses ailes
Tous les amours bénis par tes mains paternelles :
Le bon ange, ô mon Dieu, des fidèles amours !
Il s'attriste aux départs et sourit aux retours,
Il rend au pèlerin la route plus unie ;
Oh ! veille donc sur lui, toi qui m'as tant bénie,
Bon ange des amours !

Le ciel est calme et pur, la terre lui ressemble ;
Elle offre avec orgueil au soleil radieux
L'essaim tourbillonnant de ses enfants heureux ;
Dans les parvis sacrés, la foule se rassemble.
O vous qui vous aimez et qui restez ensemble,

Vous qui pouvez encor prier en souriant,

Un mot à Dieu pour ceux qui pleurent en priant,

Vous qui restez ensemble !

II.

Voici l'heure du bal ; allez, hâtez vos pas !
De ces fleurs sans parfums couronnez votre tête ;
Allez danser ! mon cœur ne vous enviera pas.
Il est dans le silence aussi des jours de fête,
Et des chants intérieurs que vous n'entendez pas !...

Oh ! laissez-moi rêver, ne plaignez pas mes larmes !
Si souvent, dans le monde, on rit sans être heureux,
Que pleurer d'un regret est parfois plein de charmes,
Et vaut mieux qu'un bonheur qui ment à tous les yeux.

Je connais du plaisir le beau masque hypocrite,

La voix au timbre faux, et le rire trompeur
Que vos pleurs en secret vont remplacer bien vite,
Comme un fer retiré des blessures du cœur!

Pour moi, du moins, les pleurs n'ont pas besoin de voile;
Sur mon front, ma douleur—comme au ciel, une étoile!

Béni sois-tu, Seigneur, qui vers de saints amours,
Toi-même, pour mon cœur, fraya la douce pente,
Comme en des champs fleuris, de l'onde murmurante
La main du laboureur sait diriger le cours!

Oh! laissez-moi rêver loin du bal qui s'apprête;
De ces fleurs sans parfums couronnez votre tête,
Allez danser! mon cœur ne vous enviera pas.
Il est dans le silence aussi des jours de fête,
Et des chants intérieurs que vous n'entendez pas.

Oui, laissez-moi rêver, pour garder souvenance
Du dernier mot d'adieu qui précéda l'absence;
Laissez vibrer en moi, dans l'ombre et loin du bruit,
Ce triste et doux écho qui me reste de lui!

Plus tard, on me verra me mêler à la foule;
Mais dans son noir chaos où notre âme s'endort,
Où notre esprit s'éteint, — c'est un bonheur encor
D'espérer au delà de l'heure qui s'écoule,
D'attendre un jour parmi tous les jours à venir,
De marcher grave et triste au milieu de la foule,
Au front, une pensée; au cœur, un souvenir!

III.

Tu me fuis, belle Étoile, Étoile du retour !
Toi, que mon cœur brisé cherchait avec amour,
Tu quittes l'horizon qu'obscurcit un nuage,
Tu disparais du ciel, tu fuis devant l'orage.
Depuis deux ans, pourtant, partout je te cherchais !
Les yeux fixés sur toi, j'espérais.... je marchais.
Comme un phare brillant d'une lumière amie,
De ton espoir lointain, s'illuminait ma vie;
J'avançais à ton jour, tu m'indiquais le port;
Pour arriver vers toi, je redoublais d'effort.
De chacun de mes pas je comptais la distance,
Je disais : « C'est une heure ôtée à la souffrance;
C'est une heure de moins, entre ce sombre jour

Et le jour radieux qui verra son retour! »
Étoile d'espérance, appui d'une pauvre âme,
Pourquoi lui ravis-tu ta lumineuse flamme?
Mon vol s'est arrêté dans ces obscurs déserts,
Mon aile vainement s'agite dans les airs;
La nuit règne partout. — Sans lumière et sans guide,
En vain, vers l'Orient, de mon regard avide
J'appelle le soleil, qui chaque jour y luit....
Le soleil ne doit pas se lever aujourd'hui!
J'attends, et tour à tour ou je tremble ou j'espère.
Le vent souffle du ciel ou souffle de la terre;
Il m'emporte à son gré dans son cours tortueux:
Ainsi, tourbillonnant, une feuille légère
Passe d'un noir ravin au calme azur des cieux.

Comme aux buissons l'agneau laisse un peu de sa laine,
Mon âme fatiguée, en sa course incertaine,
A force de douleurs perd l'espoir et la foi,

Et ne sait plus, mon Dieu, lever les yeux vers toi.
Étoile du retour, dissipe les orages !
Toi que j'ai tant priée, écarte les nuages!
Reviens à l'horizon me rendre le bonheur,
Et, du ciel où tu luis à côté du Seigneur,
Fais descendre, le soir, un rayon d'espérance
Sur les cœurs pleins d'amour que déchire l'absence!

UNE CROIX

SUR LE BORD D'UN CHEMIN.

Sur le bord du chemin, que j'aime à voir l'oiseau,
Fuyant le nid léger que balance l'ormeau,
Prendre le grain qu'il porte à sa couvée éclose,
Les premiers jours de mai, quand s'entr'ouvre la rose.

Sur le bord du chemin, que j'aime l'églantier,
De pétales dorés parsemant le sentier,

Disant que l'hiver fuit avec neige et froidure,
Qu'un sourire d'avril ramène la verdure.

Sur le bord du chemin, que j'aime à voir les fleurs
Dont les hommes n'ont pas combiné les couleurs;
Les fleurs des malheureux, qu'aux malheureux Dieu donne,
Du Dieu qui songe à tous, aimable et sainte aumône.

Sur le bord du chemin, que j'aime le ruisseau,
Qui, sous le nénufar, sous l'aulne et le roseau,
Me cache ses détours, mais qui murmure et chante,
S'emparant en fuyant de ma pensée errante.

Sur le bord du chemin, que j'aime le berger,
Son vieux chien vigilant, son chalumeau léger;
La cloche du troupeau, triste comme une plainte,
Qui s'arrête parfois, puis qui s'ébranle et tinte.

Sur le bord du chemin, que j'aime mieux encor
La simple croix de bois, sans sculpture, sans or;
A ses pieds, une fleur humide de rosée,
Par l'humble laboureur, humblement déposée.

Sur le bord du chemin, la fleur se fanera,
Les troupeaux partiront, le ruisseau tarira ;
Tout se flétrit et meurt, quand s'enfuit l'hirondelle ;
Mais la croix restera saintement immortelle !

Sur le bord du chemin, tout varie en son cours,
Le ciel seul, à notre âme, osa dire : *Toujours!*
Et quand nos cœurs brisés s'agitent dans le doute,
Qu'il est bon de trouver une croix sur la route !

Sur le bord du chemin, les paroles d'amour,
Murmure harmonieux qui ne dure qu'un jour,

S'en vont avec le vent, aussi légère chose
Qu'un chant d'oiseau dans l'air ou qu'un parfum de rose.

Sur le bord du chemin, on tombe avant le soir,
Les pieds tout déchirés et le cœur sans espoir ;
Pèlerin fatigué que poursuivit l'orage,
On s'assied sur la route à moitié du voyage.

Sur le bord du chemin, ô croix ! reste pour moi !
Mes yeux ont moins de pleurs en se levant vers toi.
Tu me montres le but ; une voix qui console,
Dans le fond de mon cœur, semble être ta parole :

« Sur le bord du chemin, si ton cœur affaibli
« Souffre d'isolement, de mécompte et d'oubli,
« O pauvre ami blessé qui caches ta souffrance,
« Viens t'asseoir à mes pieds, car je suis l'espérance ! »

Sur le bord du chemin, ainsi parle la croix,
Consolant les bergers et consolant les rois,
Offrant à tout passant son appui tutélaire....
Car tout cœur qui palpite a souffert sur la terre!


Digitized by Google

PÉTITION D'UNE FLEUR

A UNE DAME CHATELAINE

POUR LA CONSTRUCTION D'UNE SERRE.

Pauvre fleur, qu'un rayon du soleil fit éclore,
Pauvre fleur, dont les jours n'ont qu'une courte aurore,
Il me faut, au printemps, le soleil du bon Dieu,
Et quand l'hiver arrive, un asile et du feu.
On m'a dit — j'en frémis! — qu'au foyer de la serre
Je n'aurai plus ma place, et mourrai sur la terre

Au jour où l'hirondelle, en fuyant les frimas,
Vole vers les pays où l'hiver ne vient pas.
Et moi, qui de l'oiseau n'ai pas l'aile légère,
Sur toi, contre le froid, j'avais compté, ma mère!
Pourquoi m'abandonner? Pauvre petite fleur,
Ne t'ai-je pas offert l'éclat de ma couleur,
Mon suave parfum, jusqu'aux jours de l'automne?
Ne t'ai-je pas donné ce que le ciel me donne?

Si tu savais, ma mère, il est dans ce vallon,
Non loin de ton domaine, un jeune papillon
Qui versera des pleurs, et mourra de sa peine,
En ne me voyant plus à la saison prochaine.
Des sucs des autres fleurs ne voulant se nourrir,
Fidèle à son amie, il lui faudra mourir!...
Puis une abeille aussi, sur mon destin, s'alarme :
Sur ses ailes j'ai vu briller plus d'une larme;
Elle m'aime, et m'a dit que jamais, sous le ciel,

Jeune fleur dans son sein n'avait eu plus doux miel.
Souvent une fourmi, contre le vent d'orage,
Vient chercher vers le soir l'abri de mon feuillage.
Te parlerai-je aussi de l'insecte filant,
Qui, sur mes verts rameaux s'avançant d'un pas lent,
De son réseau léger appuyé sur ma tige,
A tout ce qui dans l'air ou bourdonne ou voltige,
Tend un piége adroit, laborieux labeur
Que ta main va détruire en détruisant ma fleur?
Et puis, quand vient la nuit, un petit ver qui brille
Me choisit chaque soir, et son feu qui scintille,
Lorsque mes sœurs n'ont plus pour elles que l'odeur,
Me permet de montrer l'éclat de ma couleur.

Tu vois, je suis aimée! et cette heureuse vie,
Me serait, à l'hiver, par tes ordres ravie?...
C'est ton or qui m'a fait quitter mon beau pays,
Où, des froids ouragans je n'avais nuls soucis;

Aussi je pleurais bien au moment du voyage....
— L'exil est un malheur qu'on comprend à tout âge ! —
Mais une vieille fleur, estimée en tous lieux,
M'a dit qu'auprès de toi mon sort serait heureux ;
Qu'elle avait souvenir, jusques en sa vieillesse,
D'avoir fleuri pour toi du temps de sa jeunesse ;
Qu'aussitôt qu'on te voit, t'aimer est un devoir,
Qu'aimer paraît bien doux quand on vient de te voir ;
Que tu n'as pas un cœur qui trompe l'espérance,
Que tes amis te sont plus chers dans la souffrance,
Et que petite fleur, flétrie et sans odeur,
Trouverait à l'hiver pitié pour son malheur ;
Que tout ce qui gémit, s'incline, souffre et pleure,
Cherche, sans se tromper, secours dans ta demeure ;
Que, tes soins maternels éloignant les autans,
Auprès de toi toujours on se croit au printemps!

Allons, construis pour nous une heureuse retraite,

Et Dieu te bénira.... car c'est lui qui m'a faite,
Et simple fleur des champs, quoique bien loin des cieux,
Comme le chêne altier, trouve place à ses yeux.

AMOUR DE JEUNE FILLE.



Ma mère, quel beau jour! tout brille, tout rayonne.
Dans les airs, l'oiseau chante et l'insecte bourdonne;
Les ruisseaux argentés roulent sur les cailloux,
Les fleurs donnent au ciel leur parfum le plus doux.
Le lis s'est entr'ouvert; la goutte de rosée,
Sur les feuilles des bois par la nuit déposée,

S'enfuyant à l'aspect du soleil et du jour,
Chancelle et tombe enfin comme des pleurs d'amour.
Les fils blancs et légers de la vierge Marie,
Comme un voile d'argent, volent sur la prairie:
Frêle tissu, pour qui mon souffle est l'aquilon,
Et que brise en passant l'aile d'un papillon.
Sous le poids de ses fruits le grenadier se penche,
Dans l'air, un chant d'oiseau nous vient de chaque branche;
Jusqu'au soir, dans les cieux, le soleil brillera:
Ce jour est un beau jour!... Oh! bien sûr, il viendra!

Il viendra.... mais pourquoi?... Sait-il donc que je l'aime?
Sait-il que je l'attends, que chaque jour de même,
— Que ce jour soit celui d'hier ou d'aujourd'hui —
J'espère sa présence et ne songe qu'à lui?
Oh! non! il ne sait rien. Qu'aurait-il pu comprendre!...
Les battements du cœur se laissent-ils entendre?
Les yeux qu'on tient baissés, ont-ils donc un regard?
Un sourire, dit-il qu'on doit pleurer plus tard?

Que sait-on des pensers cachés au fond de l'âme !
La douleur qu'on chérit, le bonheur que l'on blâme,
Au bal, qui les trahit?... Des fleurs sont sur mon front,
A tout regard joyeux mon sourire répond;
Je passe auprès de lui sans détourner la tête,
Sans ralentir mes pas.... et mon cœur seul s'arrête.
Mais qui peut voir le cœur? qu'il soit amour ou fiel,
C'est un livre fermé, qui ne s'ouvre qu'au ciel!

Une fleur est perdue, au loin, dans la prairie,
Mais son parfum trahit sa présence et sa vie;
L'herbe cache une source, et le chêne un roseau,
Mais la fraîcheur des bois révèle le ruisseau;
Le long balancement d'un flexible feuillage
Nous dit bien s'il reçoit ou la brise ou l'orage;
Le feu qu'ont étouffé des cendres sans couleur,
Se cachant à nos yeux, se sent par la chaleur;
Pour revoir le soleil quand s'enfuit l'hirondelle,
Le pays qu'elle ignore est deviné par elle:

Tout se laisse trahir par l'odeur ou le son,
Tout se laisse entrevoir par l'ombre ou le rayon,
Et moi seule, ici-bas, dans la foule perdue,
J'ai passé près de lui sans qu'il m'ait entendue....
Mon amour est sans voix, sans parfum, sans couleur,
Et nul pressentiment n'a fait battre son cœur!

Ma mère, c'en est fait! Le jour devient plus sombre;
Aucun bruit, aucun pas, du soir ne trouble l'ombre.

Adieux à vous! — à vous, ingrat sans le savoir!
Vous, coupable des pleurs que vous ne pouvez voir!
Pour la dernière fois, mon âme déchirée
Rêva votre présence, hélas! tant désirée....
Plus jamais je n'attends. L'amour et l'abandon,
Du cœur que vous brisez les pleurs et le pardon,
Vous ignorerez tout!... Ainsi pour nous, un ange,
Invisible gardien, dans ce monde où tout change,

S'attache à notre vie et vole à nos côtés;
Sous son voile divin nous sommes abrités,
Et jamais, cependant, on ne voit l'aile blanche
Qui, sur nos fronts baissés, ou s'entrouvre ou se penche.

Dans les salons, au bal, sans cesse, chaque soir,
En dansant près de vous, il me faudra vous voir;
Et cependant, adieu.... comme à mon premier rêve!
Tous deux, à votre insu, dans ce jour qui s'achève,
Nous nous serons quittés! — Adieu, soyez heureux!...
Ma prière, pour vous, montera vers les Cieux:
Je leur demanderai qu'éloignant les orages,
Ils dirigent vos pas vers de riants rivages,
Que la brise jamais, devenant aquilon,
D'un nuage pour vous ne voile l'horizon;
Que l'heure à votre gré semble rapide ou lente;
Lorsque vous écoutez, que toujours l'oiseau chante;
Lorsque vous regardez, que tout charme vos yeux,

Que le buisson soit vert, le soleil radieux;
Que celle qui sera de votre cœur aimée,
Pour vous, d'un saint amour soit toujours animée!...
— Si parfois, étonné d'un aussi long bonheur,
Vous demandez à Dieu : « Mais pourquoi donc, Seigneur? »
Il répondra peut-être : « Un cœur pour toi me prie....
« Et sa part de bonheur, il la donne à ta vie! »

LA MÉMOIRE.

Eh bien! que fais-tu donc, ô Mémoire infidèle?
Tu ne sais plus ces vers, poésie immortelle,
Consacrés par la gloire et redits en tous lieux!
Ces sublimes accents au rhythme harmonieux,
Où d'un poëte aimé le génie étincelle,
Mémoire, que fais-tu, si tu ne les retiens?
— « Je me souviens!

« Mais, passant à travers les grands bruits de la terre,
Qui doit se souvenir, hélas! a trop à faire.
Contre moi, chaque jour, combat l'oubli jaloux :
Je ne puis tout garder, et je choisis pour vous.
Du rayon qui donna la plus fraîche lumière,
D'un suave parfum, de sons éoliens,
Je me souviens.

« Souvent, abandonnant au burin de l'histoire
Tout ce qui tient en main le sceptre de la gloire,
Je laisse à tout hasard, au loin, errer mes pas,
Dans des sentiers obscurs où l'on chante tout bas.
Plus attentive alors, moi, pauvre humble Mémoire,
D'espoirs, de doux pensers, rêves aériens,
Je me souviens.

« Si parfois un ami, triste et rempli d'alarme,
Vient chercher près de vous quelque espoir qui le charme;

Sa main dans votre main, quand s'entr'ouvre son cœur,
— Le cœur, qui sait si bien parler de la douleur! —
Du mal de votre ami, d'un regard, d'une larme,
De tout ce qui s'échappe en vos longs entretiens,
Je me souviens.

« A tout ce qui gémit et pleure dans la vie,
Je prête, en cheminant, une oreille attendrie;
J'écoute mieux encor ceux qui ne parlent plus,
Les amis d'autrefois au tombeau descendus :
Je fais revivre en moi l'âme qui s'est enfuie;
Des nœuds qui sont rompus rattachant les liens,
Je me souviens!

« Assez d'autres sans moi garderont souvenance
De ces vers tant aimés; qu'importe mon silence!
Quand la gloire a parlé, mes soins sont superflus. »
— C'est bien! je suis contente, et ne veux rien de plus

Si, n'oubliant jamais ni bonheur ni souffrance,

Lorsque je vois s'enfuir les plus chers de mes biens,

Tu te souviens!

L'ÉTOILE QUI FILE.

Petite étoile, au sein des vastes cieux,

Toi que suivaient et mon cœur et mes yeux,

Toi dont j'aimais la lumière timide,

Où t'en vas-tu dans ta course rapide?

Ah! j'espérais que, dans ce ciel d'azur,

Du moins pour toi le repos était sûr.

Pourquoi t'enfuir, mon étoile chérie ?
Pourquoi quitter le ciel de ma patrie?

Mon cœur connut le bonheur et l'amour :
Amour, bonheur, tout n'a duré qu'un jour.
Près d'un ami, je cherchai l'espérance....
Et mon ami m'oublia dans l'absence!
Le cœur brisé, j'aimais encor les fleurs,
Quand je les vis se faner sous mes pleurs;
Au ciel alors, pour n'être plus trahie,
J'avais aimé.... l'étoile qui m'oublie!

Adieux à toi, belle étoile du soir!
Adieux à toi, toi, mon dernier espoir!...
Errante au ciel comme moi sur la terre,
En d'autres lieux va briller ta lumière.
Rien n'est constant pour moi que la douleur,

Rien ici-bas n'a voulu de mon cœur;
Autour de moi, tout est sombre et se voile,
Et tout me fuit.... même au ciel, une étoile!

AU MONT ROSA.

Froide et blanche Montagne où la neige étincelle,
Posant sur ton sommet sa couronne éternelle,
O Reine dont le front disparaît dans les cieux,
Pourquoi dérobes-tu ta splendeur à nos yeux?
Le ciel jaloux étend un voile sur ta cime....
Mais que craint-il de ceux qui rampent dans l'abîme?

Écarte des brouillards le livide linceul ;
Ton front ne veut-il donc se montrer qu'à Dieu seul ?
Moi, je voudrais te voir ! Si j'étais le nuage,
Tournoyant dans l'espace et poussé par l'orage,
Je volerais vers toi, Sommet mystérieux,
Je planerais sur toi, plus près que toi des cieux.
Si j'étais, du soleil, un rayon qui colore,
Je chercherais ton front pour briller mieux encore.
Si j'étais la rosée, — abandonnant les fleurs,
Laissant un ciel de feu dessécher leurs couleurs,
Avec quel doux bonheur sur toi m'arrêterais-je,
Blanche perle de plus à ton bandeau de neige !
Si j'étais un aiglon au vol impétueux,
Qui, devant le soleil, ne ferme pas les yeux,
J'irais avec orgueil, de mon aile intrépide,
Battre les flancs aigus de ton sommet aride.

— Je ne suis ni l'aiglon, ni la neige, ni Dieu....

Je ne te verrai pas, blanche Montagne, adieu!
Nul pied ne foulera ta cime inaccessible,
Nul œil ne te verra — Dieu l'a dit impossible.
Je t'admire de loin et m'éloigne à regret...,
Garde donc à jamais ton éternel secret!

— Mais quelle voix me dit : « Tu le sauras peut-être!
Le mystère, à tes yeux, un jour peut disparaître;
Attends encore! Ce mont, orgueilleux comme un roi,
Atome imperceptible, ira moins haut que toi.
Tu ne fais que passer un matin sur la terre,
Et ton âme, en ces lieux divine prisonnière,
Quand de sa liberté l'heure enfin sonnera,
Beau cygne délivré, vers le ciel s'enfuira;
Et, franchissant ces monts qui dominent l'abîme,
Son aile, en s'abaissant, pourra toucher leur cime.
Pour monter jusqu'aux cieux en suivant l'aquilon,
Ce pic, si tu le veux, servira d'échelon.

Ombre, tu voleras comme un léger nuage,
Comme le jeune aiglon, la rosée ou l'orage,
Et, moins blanche que toi, la neige cherchera
Vainement à savoir où ton vol l'effleura. »

Mais le jour s'est enfui ; la lune, triste et blanche,
Sur les sommets glacés avec amour se penche.
Montagne, belle encor dans les ombres du soir,
Adieu pour aujourd'hui ;... mais, un jour, au revoir !

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

HYMNE.

LE PRÊTRE (*à l'autel.*)

O filles de Sion ! tressaillez d'allégresse,
Laissez voir les transports de votre sainte ivresse ;
Célébrez ce grand jour.... le Seigneur vient à vous !
Répandez dans les airs vos parfums les plus doux ;
Dépouillez les palmiers de leur jeune feuillage,
Que le Dieu d'Israël le foule à son passage !

Ornez-en vos autels, ornez-en vos maisons.
Que, du clairon sacré, l'écho double les sons;
Que sous vos coups bruyants la cymbale frissonne;
Comme au temps de David, que la harpe résonne!

UNE JEUNE FEMME (*à genoux dans le fond de l'église.*)

Avec l'aube du jour, le pasteur du hameau,
De sa main qui bénit, a mouillé ce rameau,
Modeste souvenir de triomphe et de gloire,
Offert au jeune cœur qui veut aimer et croire;
Feuillage toujours vert, au printemps éternel,
Sans hiver ici-bas, comme les fleurs du ciel.
Entre, Rameau béni, dans mon humble demeure;
Repose sous ce toit, où je souffre,... où je pleure!
Donne à mon front brûlant un peu de ta fraîcheur,
Oppose ta verdure à l'hiver de mon cœur.

LE PRÊTRE.

Jérusalem s'émeut, et de la cité sainte

Les vierges d'Israël ont dépassé l'enceinte.
Ainsi que tu l'as dit, sainte Prédiction,
Le Christ, fils de David, s'avance vers Sion.
L'autel ne verra plus les sanglants sacrifices,
Qui des vertes moissons rougissaient les prémices :
Auprès de la brebis, reposera l'agneau;
L'olivier gardera le nid du tourtereau.
A Dieu, d'une prière on offrira l'hommage,
Et les autels, plus purs, s'orneront de feuillage.

LA JEUNE FEMME.

Rameau, qu'un peuple offrit au souverain des cieux,
Descends de ta splendeur, viens près des malheureux!
Quand le sommeil a fui ma couche solitaire,
Quand s'exhalent les pleurs que, le jour, j'ai su taire,
Incline-toi vers moi dans l'ombre de la nuit,
Rappelle à mon chevet le repos qui s'enfuit!
Transmets-moi les accords de la harpe des anges :

Que j'entende les chants des célestes phalanges !

Qu'un rêve harmonieux me berce en mon sommeil....

Puis, Rameau protecteur, souris à mon réveil !

LE PRÊTRE.

Vierges ! chantez le jour où Dieu, dans sa colère,

A la fureur des eaux abandonna la terre !

Sur l'univers entier, la mer se répandit;

Partout la mort planait sur un monde maudit.

La colombe s'envole.... un rameau qui bourgeonne,

A son bec suspendu, vient dire : *Dieu pardonne !* —

Jérusalem ! ainsi s'avance ton Sauveur,

Et seconde colombe, en ces temps de malheur,

—Quand tu crois, du Très-Haut, que la main t'abandonne—

Au milieu des rameaux, le Christ dit : « *Dieu pardonne !* »

LA JEUNE FEMME.

Reste dans mes foyers, toi qui parles d'espoir !

Saint Rameau, devant toi je prierai chaque soir ;
Viens bénir mon enfant! pendant qu'il dort paisible,
J'ornerai son berceau de ta branche flexible.
Je croirai voir en toi le sceau dont l'Éternel
Marqua, pour les sauver, tous les fils d'Israël.
D'un ombrage sacré, couvre sa jeune tête;
Que, sur ton bois léger, se brise la tempête!
Saint Rameau, jeune enfant, restez unis tous deux,
Ensemble sur la terre, ensemble dans les cieux!

LE PRÊTRE.

« Bientôt, Jérusalem, s'abîmera ta gloire!
« Des cris succéderont à tes chants de victoire;
« Des ronces de l'oubli tu subiras l'affront....
« Un souffle de colère a passé sur ton front!
« Tes dômes, tes frontons, rampent dans la poussière;
« Le soleil effrayé retire sa lumière.
« Sion! n'entends-tu pas ce tumulte de voix?

« Tes enfants en démence élèvent une croix !!! »
Ainsi parla le Christ aux Juifs, glacés d'alarmes,
Et, sur les verts rameaux, on vit couler ses larmes.

LA JEUNE FEMME.

Dès mes plus jeunes ans, j'ai pleuré, j'ai souffert;
Un ciel pur, à mes yeux, ne s'est jamais offert;
Dans la saison des fleurs j'ai connu la tempête,
Un vent glacé du nord a fait courber ma tête.
Ceux que j'aimais le plus, je les ai vus mourir!
J'ai vu, malgré mes pleurs, leur tombe s'entr'ouvrir....
Et mon cœur déchiré, dans sa douleur amère,
En accusant le ciel, voulait quitter la terre.
Mais un ange m'a dit : « Pourrais-tu murmurer
Devant le saint rameau qui vit un Dieu pleurer! »

L'IMAGINATION.

D'où viens-tu, douce Voix, qui tout bas pleure et chante

Dans le fond de mon cœur ?

Quel est ton nom, amie inconnue et constante,

Mystérieuse sœur !

Es-tu, venant du ciel, l'Ange de poésie ?

Ou bien es-tu mon âme, une fée, un démon?
Pour répéter tes chants, ô toi qui m'as choisie,
Dis-moi quel est ton nom.

Enfermée en mon sein, prisonnière invisible,
Je te sens, je t'entends.
Oh! laisse-moi te voir! pour toi, tout est possible;
Parais donc, je t'attends.
N'es-tu pas lasse enfin de tant ployer ton aile
Dans l'étroite prison que te forme mon cœur?
N'es-tu pas lasse enfin, toi qui dois être belle,
De te cacher, ma sœur!

Avant qu'à mes côtés, dès ma première aurore,
Tu te vinsses poser,
Épiant dans mon cœur l'hymne au moment d'éclore
Sous ton divin baiser;
Avant qu'un des rayons de ta sainte auréole

Glissât brûlant et pur sur mon frêle berceau,
Qui donc disait aussi par sa faible parole
Ton chant, ton chant si beau ?

O ma divine sœur, toujours la bienvenue,
Ne fuis jamais ailleurs !
Si je pleure, aussitôt près de moi descendue,
Ta main sèche mes pleurs.
Je n'ai reçu du ciel ni trône ni richesse,
Ni ce sceptre si grand qu'on nomme la beauté:
Je ne m'en souviens plus, alors qu'avec ivresse,
Près de toi, j'ai chanté !

Agite-toi toujours, belle magicienne,
Dans mon sein oppressé ;
Quand tu guides mes pas, ta main pressant la mienne,
J'ignore où j'ai passé.
Je vois par ton regard, et tu me fais la terre

Radieuse de fleurs, de parfums, et d'amour;
Vainement le soleil retire sa lumière,
Tu me fais voir le jour !

Par toi, j'entends les mots que murmure l'étoile,
A l'horizon, le soir;
Et ta main, de la nuit, soulève le long voile,
Pour me laisser la voir.
Tu me traduis le chant de l'oiseau qui s'envole,
Et les balancements des lis blancs du coteau,
Et, sur le bord du lac, tu redis la parole
Du vent glissant sur l'eau.

Mes pieds n'ont parcouru que de bien courts espaces
Du sol de mon pays;
Je reviens chaque été, rêveuse, aux mêmes traces,
Dans des sentiers amis.
T'envolant dans les airs, voyageuse hirondelle,

Toi, tu vas d'Occident aux rives d'Orient,
Et quand tu peins les lieux où s'abaissa ton aile,
J'écoute en souriant.

Des choses d'ici-bas, tu sais.... ce que j'ignore,
Leurs dangereux secrets;
Et quand, pour trop savoir, je t'appelle et t'implore,
Tu t'enfuis, tu te tais.
Pourtant, guide indiscret égarant mes pensées,
Dans l'espace, parfois, je te suis sans terreur;
Mais bientôt je me trouble, et, colombes blessées,
Nous revenons, ma sœur !...

Un seul cœur m'aima-t-il, en ces temps de jeunesse
Où l'on rêve l'amour?
Un cœur! fut-elle à moi, cette immense richesse,
Ne fût-ce qu'un seul jour?
Je l'ai cru. — Sur mon front tu baissas le saint voile;

Sans crainte, le chemin fut par moi parcouru;
D'un ciel calme et serein tu me montrais l'étoile,
Tu m'as dit : « Crois ! » — J'ai cru !

Ferme toujours mes yeux, et que les voix du monde,
Moins fortes que ta voix,
Laissent passer mes jours, comme glisse sur l'onde
Une feuille des bois.
Fais-moi toujours rêver; que, semblable à l'abeille,
De tout calice en fleur j'aime à chercher le miel.
Fais-moi toujours rêver, et n'ouvre mon oreille
Qu'aux chants venus du ciel.

Quand mes jours finiront, quand, de sa voix cruelle,
M'appellera la mort,
Toi qui ne peux mourir, ô ma pauvre immortelle,
Quel sera donc ton sort ?
Fuiras-tu de mon sein, libre, fière, hardie,

Chantant ta liberté, te hâtant d'en jouir?
Ou, faible oiseau captif dont l'aile est engourdie,
Craindras-tu de t'enfuir?

Ou bien peut-être encore, infidèle, oublieuse,
Tes chants que je chantais,
Tu voudras les redire, et rendre une autre heureuse,
Comme moi je l'étais.
O ma Harpe dorée, à tous vents de la terre,
Ne livre pas, un jour, nos accords les plus doux!....
Qu'il en soit d'ignorés! Garde un peu de mystère,
Entre le Ciel et nous.

Eh quoi! chanter ailleurs!... Ah! d'un amour plus tendre
Crois-tu qu'on t'aimera?
Nulle autre comme moi, du bonheur de t'entendre,
Ma sœur, ne pleurera.
Mais non! Ange du ciel, le ciel est ta patrie;

Tu la quittais pour moi.... Sans nous faire d'adieux,
Je fermerai les yeux sous ton aile chérie,
Pour m'éveiller aux cieux !

La nuit était bien avancée, lorsque j'eus fini de lire le manuscrit de ma grand'tante.

Dans une chambre à côté de moi, le vieux Philippe veillait pour m'attendre et pour me conduire à l'appartement qui m'avait été préparé. Je me levai, j'ouvris la porte, et appelant le régisseur :

« Philippe! » lui dis-je, « j'aime ce château. Bien loin de songer à l'abattre, je le ferai réparer; j'essayerai de lui rendre un peu de sa splendeur passée. Nous commencerons nos travaux par la chapelle qui sert de sépulture à vos anciens maîtres; je veux qu'elle soit décorée avec soin; je veux qu'on y dise des messes pour le repos de l'âme de la mar-

quise d'Ébersac. Je viendrai chaque année habiter quelque temps ce château. Vous, Philippe, vous y resterez toujours. Vons continuerez les aumônes que votre maîtresse faisait, vous donnerez en son nom; vous ferez bénir sa mémoire par ceux qui l'aimaient pendant sa vie. Vous conserverez cette chambre ainsi qu'elle l'a laissée; je vous recommande surtout ce vieux bahut, prenez bien garde qu'il ne lui arrive aucun accident. J'aime tout ce que votre maîtresse aimait.... Entendez-vous, Philippe?

— Monsieur le comte! » bégaya l'intendant en essuyant ses larmes; « monsieur le comte, votre main.... que je la baise! »

FIN DU MANUSCRIT DE MA GRAND'TANTE.

LE

BRIGAND DES PYRÉNÉES.

LÉGENDE.

LE

BRIGAND DES PYRÉNÉES

LÉGENDE.

I.

Voici la nuit ; fuyez, enfants de la montagne,
Et de vos chants cessez l'harmonieux refrain ;
Le soir, près du torrent qui creuse le terrain,
On voit errer Caval d'Espagne !

Que ce nom, qu'en tous lieux la terreur accompagne

Ne soit point répété par l'écho du vallon;
Craignez qu'un bruit léger, porté par l'aquilon,
Ne réveille Caval d'Espagne.

En vain vous chercheriez à fuir dans la campagne....
La mule au pas léger, qui s'élance hennissant,
Ne saurait devancer, sur le rocher glissant,
La course de Caval d'Espagne.

Jeune bergère, assise au bas de la montagne,
Protégeant des agneaux innocents comme vous,
Mieux vaut entendre encor les hurlements des loups,
Que la voix de Caval d'Espagne!

Vous, pauvres laboureurs, qui, seuls dans la campagne,
Habitez sous le chaume un modeste réduit,
Oh! priez, priez Dieu, lorsque viendra la nuit,
Qu'il éloigne Caval d'Espagne.

Le soleil se couchait ; sur le sommet des monts,
La neige reflétait ses pâlissants rayons.
La douce et pure odeur des fleurs de la vallée,
De leur sein entr'ouvert vers le ciel exhalée,
Semblait monter à Dieu comme un tribut d'amour,
Ou comme une prière à la chute du jour.

Rentrez dans vos foyers, vieillards et jeunes filles ;
Reposez doucement au sein de vos familles ;
Laissez venir à vous, à l'heure du sommeil,
Le songe aux ailes d'or qui s'envole au réveil ;
Et quand l'astre des nuits, des monts blanchit la cime,
Dormez, cœurs innocents, — laissez veiller le crime !

« Alerte ! levons-nous ! — Amis, voici la nuit.
Que l'acier, dans nos mains, soit aiguisé sans bruit.
Honte à qui dort encore,

Une nuit d'ouragan!
Pour les yeux du brigand,
La lune, c'est l'aurore.

« Mon bras ne reconnaît que mon poignard pour loi,
Et de mon âme altière, un poignard est la foi.
Rien n'est à mon oreille,
Aussi pur, aussi doux,
Que le cri des hiboux,
Quand, comme eux, je m'éveille!

« Alerte! levons-nous! — Amis, voici la nuit.
Que l'acier, dans nos mains, soit aiguisé sans bruit.
Honte à qui dort encore
Une nuit d'ouragan!
Pour les yeux du brigand,
La lune, c'est l'aurore. »

A cette voix, soudain des ombres ont glissé,
Sur des rocs où jamais nul homme n'a passé;
Le crime seul, le crime y monte avec audace :
Là, de son pas, en vain l'on chercherait la trace!

« Hâtons-nous! le vent gronde et le ciel est voilé;
Hâtons-nous! — C'est ici, sous ce toit isolé,
Contre les froids d'hiver garantissant à peine,
Qu'est rentré le fermier, dont la bourse était pleine....
Pleine, braves amis, de brillants écus d'or,
Qu'on arrache aisément des mains d'un homme mort!
Veillez en sentinelle au pied de la montagne;
Un seul s'avancera....

— Qui donc?

— Caval d'Espagne! »

II.

« Marie, approche-toi près de ce feu brillant, »
Disait le métayer, « veillons en travaillant.
A mon retour des champs, que j'aime, de ma fille,
A baiser près de toi le front pur et tranquille!
Viens dans mes bras, enfant! ce soir, je suis joyeux;
J'ai travaillé pour toi, Dieu bénit mon ouvrage.
Vois, cet or est brillant, comme les blonds cheveux
Dont les anneaux légers entourent ton visage! »

Puis la mère à l'enfant sourit et murmura :
« Pour toi sera l'argent que le ciel nous envoie;

Quand sous tes habits neufs ton cœur palpitera,
Oh! puisses-tu, ma fille, en ta naïve joie,
Ignorer par combien de peine et de labeur
Ton père, sans se plaindre, a payé ton bonheur!...
Mais il est tard, l'enfant sur mes genoux sommeille;
Qu'il dorme en paix! pour lui, je travaille et je veille:
Mon rouet, sous mes doigts tournant jusqu'au matin,
Pour le vêtir l'hiver, va préparer le lin. »

Elle se tut. Bientôt, frappant à la chaumière,
Un homme murmura cette simple prière :
« Le ciel est orageux, le vent gronde, il fait froid....
Mes membres sont transis, j'ai bien faim, ouvrez-moi. »

— « Pourquoi vouloir si tard traverser la montagne?
Allez! » dit le fermier : « Que Dieu vous accompagne!
Je ne puis rien pour vous. »

Mais alors une main,
Sur sa bouche entr'ouverte étouffa la parole:
« Que ton cœur, » dit la femme, « ami, soit plus humain,
Si tu veux, de nos maux, qu'un jour on nous console!
Le ciel nous a souri,
Tous nos blés ont mûri,
Notre moisson est belle;
Les chiens font sentinelle
A l'entour du bercail;
Par ton actif travail
Nos grains couvrent la terre.
Ouvrons notre chaumière,
Au malheureux sans pain
Qui, vers nous, tend la main!

Par un tendre baiser sa prière s'achève;
Sous les doigts du fermier le vieux loquet se lève.

« Repose-toi, » dit-il; « voici notre pain noir;

Et que mon humble toit t'abrite aussi ce soir.
Femme, dans le foyer que la flamme pétille;
Prépare le souper, et laisse notre fille
Dormir sur les genoux de ce pauvre étranger:
Il ne se plaindra pas d'un fardeau si léger!
Peut-être il sourira — car l'aspect de l'enfance,
Souvent, d'un front chagrin, écarte la souffrance,
Et de tristes pensers le sien semble agité.
Allons, déride-toi, je bois à ta santé!... »

A le servir, alors, se prépara Marie,
En lui disant tout bas d'une voix attendrie :
« Ami, que cherches-tu? serait-ce, par hasard,
Ta bourse pour payer? Laisse!... la Providence,
Pour aider le malheur, nous donna l'abondance.

— Femme! je veux payer.... mais avec mon poignard!»

S'est écrié Caval; et son fer étincelle
Sur le sein du fermier qui recule et chancelle.
Mais la femme s'élance et pousse un cri perçant,
Son faible bras s'attache au poignard menaçant....
C'est en vain, le sang coule.... A terre renversée,
De terreur, d'épouvante, elle tombe glacée.
Frappé, mais non vaincu, le fermier se défend;
Sa force triomphait.... quand, soudain, son enfant
L'enlace, et sur son sein cache sa jeune tête.
Sans pitié, l'assassin à la frapper s'apprête;
Mais formant, de son corps, à sa fille un rempart,
Le père, dans ses flancs, laisse entrer le poignard!...
Caval a pris la bourse. Il pousse un cri de joie,
Et s'enfuit dans les champs en emportant sa proie.

A cet instant fatal, Marie, ouvrant les yeux,
Voit le père et l'enfant, baignés de sang tous deux.

« Je meurs.... » dit le fermier, « mais du moins, ô Marie!
De ma fille et de toi ma mort sauve la vie!...

—Au secours! » dit la veuve, et ses cris frappent l'air....
« Au secours!... » répond seul un écho du désert.

III.

Sous le gazon fleuri de l'étroit cimetière,
Que protége un rocher au sommet escarpé,
Repose l'innocent, par l'assassin frappé.
Au fond d'un noir cachot, dansle sein de la terre,
Gouffre affreux d'où jamais le crime n'échappa,
Respire, dans les fers, l'assassin qui frappa.
Pour l'un, le ciel finit le temps de la souffrance,
Et pour l'autre, ici-bas la justice commence !

En vain dans l'antre obscur d'un humide rocher,

Le meurtrier sanglant tenta de se cacher;
En vain, de la montagne il a franchi la cime :
Ces rocs, si près des cieux, ont repoussé le crime.
Pour lui, la nuit sans ombre étincelle d'éclairs;
Du haut d'un pic altier, il tombe dans les fers !...
La foule l'accompagne, et, de sa voix immense,
Fait retentir les airs de ses cris de vengeance.
L'arrêt est prononcé : les portes du caveau
Ne s'ouvriront qu'au seuil des portes du tombeau.

« Adieu donc, mon poignard fidèle !
Ton acier n'est plus aiguisé;
A mon secours quand je t'appelle,
Tu n'offres plus qu'un fer brisé.
O mort! mort que j'ai tant donnée,
Sur moi tu vas tomber enfin,
Et peut-être de la journée
Me refuseras-tu la fin!...

Qu'importe que mon existence,
Voie ici s'arrêter son cours?
Que d'autres, brillants d'espérance,
Dont mon fer a tranché les jours!
Parfois, lorsque la nuit s'achève,
Je les vois m'apparaître en rêve:
C'est un vieillard aux cheveux blancs....
Une jeune fille tremblante,
Un enfant, montrant dans leurs flancs,
D'un poignard la trace sanglante!...
Ils disent: « Dieu nous vengera! »
Soit! Bientôt Caval le saura. »

Mais soudain il entend de sinistres murmures,
Et les clefs du cachot tournent dans les serrures;
On s'avance à pas lents:

« Amis, est-ce aujourd'hui? »

Et d'une voix lugubre, un homme répond : « Oui. »

Près du foyer désert d'une pauvre chaumière,
Une femme priait, à genoux sur la terre.
Elle est vieille, et pourtant, à l'hiver de ses jours,
Près d'elle, nul enfant n'apporte aide et secours;
Nul enfant n'a pour elle une douce caresse.
Le ciel refusa-t-il un fils à sa tendresse?
Non! cette femme est mère.... et sous ses cheveux blancs,
Son front rougit du fils que portèrent ses flancs.
Mais qu'importe la honte? elle vit, elle est mère;
Son cœur, pour oublier, a fait un vain effort:
Elle aime— et quand maudit le reste de la terre,
Au pied d'un échafaud, elle bénit encor!

Elle disait: « Hélas! d'un seul instant de joie,
Mon âme maternelle ignora la douceur;

Mais cet enfant, objet de deuil et de douleur,
Toi qui me l'as donné, mon Dieu, je te l'envoie!
S'il t'offensait, Seigneur, il m'offensait aussi;
Moins parfaite que toi, je pardonne l'offense....
Et toi qu'on a nommé le Dieu de la clémence,
Reçois-le dans le ciel, — on le punit ici!
Je t'implore à genoux! ce n'est pas pour sa vie,
Qui lui sera bientôt, par les hommes, ravie;
Mais au fils qu'ici-bas je ne dois plus revoir,
Mon Dieu, donne un remords, gage d'un saint espoir! »

Elle dit. Mais soudain, entrant dans la chaumière,
Un ministre de Dieu suspendit sa prière;
Devant le saint pasteur, elle reste sans voix.

« Ton fils est mort, » dit-il: « mort en baisant la croix!

— Seigneur ! je te bénis en ma douleur immense ! »
A murmuré la mère. « Appui des malheureux !
Qu'importe que le monde insulte à ma souffrance....
Vers toi, qu'il a prié, je lèverai les yeux ! »

FIN DU BRIGAND DES PYRÉNÉES.

STELLA.

FRAGMENTS D'UN POÊME.

(Ces fragments, trouvés dans les papiers de Mme d'Arbouville, n'ont été ni revus ni corrigés par elle, en vue de l'impression.)


Digitized by Google

PROLOGUE.

CHOEUR D'ANGES.

Que viens-tu faire au ciel, bel ange, notre frère?
L'âme que tu gardais est encor sur la terre;
Tu dois à ses côtés, veillant avec amour,
La suivre dans la vie et la nuit et le jour.
Aux pieds de l'Éternel, frère, qui te ramène
Quand l'ange de la mort n'a pas brisé ta chaîne?

L'ANGE GARDIEN.

Sans l'ordre du Très-Haut, si je revois le ciel,
Ce n'est point pour chercher le repos éternel,
Ni nos ailes d'azur, ni ma divine lyre,
Ni l'encens enivrant qu'en ces lieux on respire,
Ni de vos chants divins l'accord harmonieux
Qu'on appelle silence au rivage des cieux.
Car l'ange de la mort, le plus beau de nos anges,
Le plus heureux parmi nos célestes phalanges,
Celui qui va chercher les pauvres exilés,
Et qui leur dit tout bas : « Dieu vous a rappelés ! »
Ange d'amour qui vient les prendre sur la terre,
Et les porte en ses bras au séjour de lumière....
La Mort, laisse celui qui me fut confié,
Et mon sort à son sort reste toujours lié.
Mais je viens parmi vous, un seul instant, mes frères,
Pour fléchir le Seigneur par mes larmes amères,
Je viens dans ce séjour du Souverain des cieux,

Lui parler, de moins loin, d'un homme malheureux.
Frères ! volez vers Lui! dites-lui que je traîne,
Sur la terre d'exil, une trop lourde chaîne;
Que l'homme que je garde échappe à mon amour;
Qu'en vain auprès de lui, soit la nuit, soit le jour,
Je parle du Seigneur tout bas à son oreille,
Le soir quand il s'endort, le jour quand il s'éveille;
Qu'en vain, avec ardeur, le suivant du regard,
Mes ailes, en tous lieux, lui forment un rempart;
Qu'en vain, penché sur lui lorsque le jour s'achève,
Je parais à ses yeux sous la forme d'un rêve,
Je chante à son chevet, je lui fais voir le ciel!
J'approche de sa lèvre une coupe de miel,
Je pare la vertu de guirlandes de rose,
Et, sur son front, ma bouche avec amour se pose;
Je l'endors en mes bras, comme un petit enfant
Que l'amour d'une mère et protége et défend.
Inutiles efforts!... Sur le bord de l'abîme,
Chaque jour il s'avance, entraîné par le crime:

Il n'entend pas ma voix, il ne voit pas mes pleurs,
Le gouffre, à ses regards, disparaît sous des fleurs :
Il s'incline.... il se penche.... il avance, il chancelle....
Alors, subitement frappant l'air de mon aile,
J'ai volé vers les cieux, et près de l'Éternel,
J'implore aide et secours pour un fils criminel !

CHOEUR D'ANGES.

Grâce ! grâce pour lui, Seigneur, Dieu de clémence !
Pardonne et sauve, toi dont l'amour est immense !
Daigne baisser les yeux : devant ton seul regard,
Le mal disparaîtra comme un léger brouillard.
Nous prions à genoux pour un fils de la terre,
Dont les yeux sont fermés à ta sainte lumière ;
Notre frère, à tes pieds, jette un cri de douleur,
Il gémit au séjour de l'éternel bonheur.
Grâce ! grâce pour lui, Seigneur, Dieu de clémence !
Pardonne et sauve, toi dont l'amour est immense !

De ce chant suppliant l'harmonieux essor,
Dans l'espace des cieux, vibra longtemps encor;
Le jeune ange gardien, que réclamait la terre,
Tour à tour ou pleurait ou chantait sa prière;
Le vent faisait gémir l'aile des séraphins;
L'encensoir oublié s'échappa de leurs mains,
Les lyres sous leurs doigts demeurèrent muettes,
Et sur leurs seins émus s'inclinèrent leurs têtes.
Tous priaient! — Mais bientôt, radieux et léger,
Du souverain des cieux s'avance un messager.

« Frères! chantez! » dit-il, « l'Éternel a fait grâce.
Une âme fut créée, et, franchissant l'espace,
Elle va sur la terre apporter son appui
Au criminel sur qui nul beau jour n'avait lui.
Par ordre du Seigneur, une femme va naître
Pour aimer le coupable.... et le sauver peut-être!
Une femme au cœur pur, le prenant par la main,

Du ciel qu'elle connaît lui dira le chemin.
L'ange gardien qui porte au front une auréole,
Ne peut pas des mortels employer la parole :
Une femme dira ce que l'ange taisait,
Sa voix prononcera ce que l'ange pensait !
Frères, voyez là-bas, à travers les nuages,
Cette ombre qui s'enfuit vers de lointains rivages,
Cette étoile qui file et s'échappe des cieux....
C'est l'âme qui s'en va sauver un malheureux! »

Le chœur des séraphins s'inclina vers la terre,
Pour suivre du regard, au loin, l'ombre légère;
Et comme elle fuyait, poursuivant son essor,
Ils chantèrent ces mots au son des lyres d'or :

« Pars donc! Dieu te créa dans un jour de clémence;
Vole, descends des cieux, ta mission commence.
Quitte-nous sans regret.... tu reviendras un jour!

Ta destinée est belle, elle est toute d'amour.
Va ! d'étoile en étoile, arrive sur la terre ;
Tu la reconnaîtras au rayon de lumière
Que le Christ a laissé sur ses pas glorieux,
Quand, pour mourir pour elle, il a quitté les cieux :
Sillon éblouissant, étincelante trace
Qui, de la terre au ciel, brille à travers l'espace.
Oh ! va donc loin de nous, aimer, pleurer, souffrir !
Peut-être il est des maux que l'amour peut guérir.
Renferme dans un corps ta lumineuse flamme,
Sois captive un instant, et deviens une femme :
Sur la terre d'exil, accepte la douleur ;
Sans bonheur en échange offre et donne ton cœur ;
Sois belle sans orgueil, aime sans inconstance,
Consacre au dévoûment ton entière existence,
Souffre sans murmurer, pardonne chaque jour....
Tu naquis pour aimer, pour sauver par l'amour ! »

STELLA.

I.

La nuit était venue, une nuit de Norwége.
Les monts et les vallons étaient couverts de neige;
Comme une jeune fille au fond de son cercueil,
Que couvre un voile blanc, chaste emblème de deuil,
Sous un linceul de neige ainsi dormait la terre.
Le ciel où languissait une faible lumière,
Gardant le jour, la nuit, une même pâleur,
Du sol glacé semblait refléter la couleur.

Des sombres arbres verts l'immobile feuillage,
Restait muet, ainsi que l'onde sur la plage ;
Tout se taisait.... Partout le silence ou la mort,
Comme ce qui n'est plus ou comme ce qui dort.
Dans cette longue nuit, sans ombre, sans lumière,
Entre le ciel si pâle et cette froide terre,
On voyait s'élever un humide brouillard,
Spectre mystérieux échappant au regard ;
Léger fantôme errant sur l'écume de l'onde,
Comme cherchant à fuir loin d'un si triste monde.
De loin, Christiana, calme fille du Nord,
Était sans bruit, sans voix, comme un enfant qui dort ;
Sur le bord de la mer paisiblement couchée,
Vers son onde tranquille avec grâce penchée,
La ville à l'Océan semblait ouvrir ses bras,
En lui disant : « Sois calme et ne m'éveille pas. »
O longue nuit du Nord, silencieuse et belle,
Qu'à nos regards émus vous êtes solennelle !
Votre austère repos et vos pâles clartés

Sont un baume puissant pour nos cœurs agités.
Tout s'apaise quand vient votre immense silence,
Nous en sentons soudain la magique influence;
Devant votre grandeur, tout nous paraît petit,
Tout ce qui doit finir pour nous s'anéantit.
Venant de votre ciel, des voix mystérieuses
Descendent consoler les âmes malheureuses,
Et leur céleste chant murmure autour de nous,
En berçant nos douleurs : « Amis, endormez-vous ! »
O Nuit ! que vous devez adorer la Norwége,
Ses grands lacs et ses monts, ses sapins et sa neige !
Là, nul festin bruyant, bravant votre courroux,
Par ses mille flambeaux ne lutte contre vous ;
Nulle clameur ne vient troubler votre domaine :
Dans la froide Norwége, ô Nuit, vous êtes reine !
Votre deuil se répand grave et majestueux,
Sur la terre soumise ainsi que sur les cieux.

Près d'un bois de sapins, aux flancs d'une colline

Dont le sol dépouillé vers l'Océan s'incline,
Comme un grand mausolée, on voit un vieux manoir,
Restant seul d'un blanc mat dans les ombres du soir.
Sur ses murs lézardés, sous l'arceau de l'ogive,
Nul flambeau ne montrait sa lueur fugitive;
Rien n'y disait au loin qu'un âtre hospitalier
Recevrait les pêcheurs ou l'humble batelier,
Ou les vieux mendiants égarés sur la plage;
Nulle fumée au ciel n'envoyait son nuage;
Rien n'y disait la vie. Au loin, à l'horizon,
Pour tout bruit s'entendait le vol de l'alcyon,
Qui caressait la mer dans sa course rapide,
Puis montait, frappant l'air d'une aile encore humide.

Cependant, sous ce toit morne et mystérieux,
On entendit ces mots s'élever vers les cieux;
Une voix douce et pure, au milieu du silence,
Murmurait, comme un chant, cet hymne de souffrance :

« Que me veux-tu, Seigneur ! et quel sera mon sort ?
Pourquoi de mon printemps éloignes-tu la mort ?
Quand tous ceux que j'aimais sont couchés sous la pierre,
Pourquoi me laisser seule à languir sur la terre ?
Il ne me reste rien, frêle et craintive enfant,
Rien de ce qui bénit, rien de ce qui défend.
Comme une pâle fleur sur sa tige chancelle,
Quand un léger zéphyr souffle en passant près d'elle,
Ainsi je m'arrêtais sur le seuil de la vie ;
J'hésitais à marcher, par le jour éblouie....
Et ma mère pleurait sur mon faible berceau,
Redoutant de le voir se changer en tombeau.
Mon frère, qu'à la guerre entraînait son courage,
Laissait, en m'embrassant, des pleurs sur mon visage ;
Mon père s'éloignait en détournant les yeux,
Quand ma mère, à genoux, demandait grâce aux cieux
Pour ce jeune rameau, dont le naissant feuillage
S'inclinait pour mourir sous un ciel sans nuage.
Eh bien ! de leur journée ils n'ont pas vu le soir,

Et je les pleure tous dans notre vieux manoir !
Les cèdres grands et forts, quand souffla la tempête,
Ont couché sur le sol leur orgueilleuse tête ;
Les vaisseaux qui voguaient majestueux et fiers,
En plein jour ont sombré dans l'abîme des mers;
Et moi, tremblante enfant, objet de tant d'alarmes,
Sur ceux qui me pleuraient, je viens verser des larmes !

O toi, Dieu créateur, toi qui frappes le fort,
Et conduis par la main le faible vers le port;
Toi qui fis le soleil pour donner la lumière,
Les fleurs pour exhaler leurs parfums sur la terre,
Les oiseaux pour chanter des chants harmonieux,
L'étoile pour briller dans l'espace des cieux;
O toi qui protégeas mon enfance affaiblie,
Dis-moi, mon Dieu, dis-moi, qu'attends-tu de ma vie!
Quel parfum vers les cieux puis-je donc exhaler?
Quel chant, venu de moi, peut vers toi s'envoler?

Quand l'éclat du soleil à l'horizon se voile,
De quelle obscure nuit, mon Dieu, suis-je l'étoile?
Quand tout autour de moi sous la voûte du ciel,
Porte, comme l'abeille, à la ruche son miel,
Moi, qui ne donne rien, pourquoi me laisser vivre?
Pourquoi le long chemin que tu me fais poursuivre?
Nul ne peut, ici-bas, s'appuyer sur ma main,
Ni recevoir par elle ou secours ou soutien!

J'ai souvenir pourtant, qu'un jour — un jour d'orage —
Un jeune arbuste en fleurs tomba sur mon passage:
J'ai relevé sa tige, et, m'effrayant pour lui,
D'un rameau ferme et sûr je lui fis un appui.
Un soir, bien loin du nid où gémissait sa mère,
Un tout petit oiseau se mourait sur la terre:
Inclinant jusqu'à moi les branches d'un ormeau,
J'ai replacé l'oiseau dans son léger berceau.
Plus tard, dans un ciel pur, il déploiera son aile,

Et la fleur, à son tour, deviendra forte et belle;
Tous deux m'ont dû, Seigneur, de vivre encor pour toi....
Mais eux seuls, ici-bas, sont plus faibles que moi !

Si c'était là, mon Dieu, le seul but de ma vie,
Qu'attends-tu donc encore ? ma tâche est accomplie !
Ou suffit-il pour nous de rêver tristement,
De marcher au hasard, avançant lentement,
De laisser s'exhaler nos muettes prières,
De pleurer au récit des malheurs de nos frères,
D'être heureux en secret quand leur sort est heureux,
Et de t'aimer, Seigneur, en contemplant les cieux ! »

Blanche comme une étoile et tremblante comme elle,
Triste comme la nuit, l'orpheline était belle.
De la neige qui tombe, elle avait la pâleur;
De ses yeux, dans les pleurs, se voilait la couleur;

Ses longs cheveux flottaient sans éclat et sans sève ;
On eût dit, à la voir, un ange dans un rêve,
Une forme indécise au céleste regard,
Prête à fuir loin de nous comme fuit le brouillard;
Prête à monter au ciel, où s'envolent si vite
L'espoir qu'on entrevoit, le bonheur qui nous quitte.
Auprès d'elle est un Christ, dont la main qui s'étend
Semble vouloir chercher et bénir son enfant;
D'un fagot consumé, l'on voit, au fond de l'âtre,
Jaillir et retomber une flamme bleuâtre.
Du père dont, hier, s'éloigna le cercueil,
Vide, non loin du feu, reste le vieux fauteuil;
Sur le bahut, on voit un livre de prière
Sur lequel autrefois avait pleuré sa mère :
Maintenant nul ne touche à l'acier du fermoir,
Nulle main ne l'entr'ouvre à l'Angélus du soir.
Des armes en faisceaux décorent la muraille :
Ce sont celles d'un frère, mort un jour de bataille.
Tout parle dans ces lieux de doux liens rompus,

Tout parle dans ces lieux de ceux qui ne sont plus.

Mais, au seuil de la salle, un pas s'est fait entendre;
D'un morne effroi, Stella veut en vain se défendre:
« De son tombeau, » dit-elle, « est-ce une ombre qui sort?
Qui peut marcher ici?... car ici tout est mort! »

Stella reste immobile. Une femme inconnue,
Qu'entoure un manteau noir, soudain frappe sa vue:

« O ma vieille demeure! O mon noble château! »
Dit l'étrangère émue, « O mon heureux berceau!
Je te revois enfin.... mais désert, morne et sombre! »
— Puis, ses yeux essayant de regarder dans l'ombre —
« Stella! » s'écria-t-elle, « ô toi, dernière fleur
Que laisse encor debout le souffle du malheur;

Stella, dont le front pur sur des tombeaux s'incline,
Toi qui vis tant mourir, ô ma pauvre orpheline,
Mon cœur vole vers toi! viens, je t'ouvre mes bras! »

Mais Stella répondit : « Je ne vous connais pas.

— Oh! tes yeux, je le sais, ne m'ont pas vue encore,
Mais, est-ce que ton cœur, comme eux, aussi m'ignore?
Mais n'est-il pas un nom qu'on t'apprit à chérir,
Que ton père bénit au moment de mourir?
Stella, nous n'avons pas aimé la même mère,
Mais nomme-moi ta sœur, car ton père est mon père!

— O ma sœur inconnue, » a murmuré Stella,
« Toi que j'aimais de loin, enfin donc, te voilà!
Sais-tu qu'on t'invoquait ici comme une sainte;

Que mon père expirant, d'une voix presque éteinte,
M'ordonnait au moment de son suprême adieu,
D'obéir à ma sœur comme à la voix de Dieu ?
De ton couvent lointain, humble religieuse,
Tu quittas donc pour moi l'ombre mystérieuse ?
Le chemin fut bien long ; — viens, ranimons ce feu....
Qui donc te protégeait, qui donc te guidait ?

— Dieu !

Un pauvre habit de bure et la croix d'un rosaire
Passent inaperçus des heureux de la terre,
Et celui qui, des cieux, regarde ses brebis,
Laissa, dans mon sentier, tomber quelques épis.
Dans des plaines sans fin quand j'étais égarée,
Le sable avait pour moi quelque source ignorée ;
La chaumière un asile, et le château, de l'or :
Aux plus pauvres que moi, j'ai pu donner encor.

— Dieu garde ceux qu'il aime ! O ma sainte chérie,

Apprends-moi quels travaux ont su remplir ta vie.
Dans ces lointains climats, qu'appelle-t-on bonheur ?
Et, si tu n'aimes pas.... que fais-tu de ton cœur ?

— Aux tout petits enfants j'enseignais, dans la Bible,
La foi, ce grand bonheur qui rend fort et paisible :
Je parlais d'Ismaël dans les sables brûlants,
Pour montrer que Dieu sauve et bénit les enfants ;
De David, au combat, vainqueur avec sa fronde,
Pour montrer que, sans Dieu, nul n'est fort dans le monde.
Puis, quand je me taisais, à la chute du jour,
Les enfants, à genoux, chantaient un chant d'amour ;
De leur cœur vers le ciel, comme une sainte flamme,
La prière montait. Je disais à mon âme
D'aimer, et d'espérer, et de chanter comme eux....
Dieu promet aux enfants le royaume des cieux !

. . . .

Stella raconte à sœur Marie l'histoire de sa vie, les malheurs de sa jeunesse, la mort de sa mère.

« J'étais bien jeune encor, j'étais à l'âge heureux
Où tous les jours sont beaux, ne laissant après eux
Ni crainte, ni regrets, ni trompeuse espérance.
Je n'avais pas franchi l'âge d'or de l'enfance,
L'âge, où la pâquerette apparaît un trésor,
Brillant mieux sur nos fronts qu'une couronne d'or;
Où l'on croit, en suivant la légère hirondelle,
Si l'on se hâte bien, pouvoir voler comme elle;
Où l'on dit à des fleurs de ne pas se flétrir,
Au moucheron qui fuit de bientôt revenir :
J'avais cinq ans enfin, quand, une nuit bien sombre,
— Un flambeau, dans ma chambre, à peine chassant l'ombre —
On m'appelle soudain, pauvre enfant endormi....
Je sommeillais encor, souriant à demi.
« Nourrice, du soleil ce n'est pas la lumière;

Pourquoi donc se lever? — Viens embrasser ta mère. »
Et bientôt sur son lit, ma mère, me prenant,
M'éveilla tout à fait par un baiser brûlant.
« Adieu, ma douce enfant, adieu, petite fille!
Grandis pour être, un jour, l'orgueil de ta famille.
Dans ta belle jeunesse, heureux qui te verra!
Et pour te voir longtemps, bien heureux qui vivra! »
Puis, avec ses baisers, je sentis quelques larmes.
—J'allais pleurer, cédant à de vagues alarmes,
Quand ma mère parut s'endormir doucement....
Dans ses bras je restai dormant et souriant.

. . . .

. . . .

Stella devient, de jour en jour, plus faible et plus pâle; elle languit comme une plante privée du sol natal. Elle veut quitter sa solitude pour aller — où? — elle l'ignore, mais vers des lieux qui l'attirent, vers un but qu'elle ne connaît pas. Sa sœur part avec

elle. Elles traversent l'Allemagne, la Belgique, l'Angleterre. « Plus loin, » dit toujours Stella. — Elles viennent en France, en Suisse. « Plus loin, toujours plus loin! » répète encore Stella. — Enfin elles arrivent à Gênes.

Il fait nuit; la ville est sombre, les rues sont presque désertes. Un palais, éclairé comme pour une fête, attire leurs regards; on entend le son des voix et de la musique. Stella s'assied sur une pierre au seuil de ce palais. « Je suis fatiguée, » dit-elle, « reposons-nous ici! » Sœur Marie interroge un passant : « Quel est ce palais? » — « Fuyez, jeunes filles, » répond le passant; « c'est la demeure de Luizzi d'Ornano. L'air qu'on y respire est empoisonné. Le vice seul y pénètre, l'innocence en détourne ses regards. Malheur à qui franchit le seuil de cette demeure! son bon ange s'enfuit en se voilant le visage. »

Sœur Marie, épouvantée, se tourne vers Stella. La jeune fille a appuyé sa tête fatiguée contre les murs du palais; ses traits ont pris une expression nouvelle de repos et de sérénité. « Je suis bien ici, dit-elle, restons! »

II.

Luizzi d'Ornano poursuit le cours de sa vie de dissipation et de débauche. — Un matin, un moine parvient jusqu'à lui.

« D'un couvent éloigné pauvre frère quêteur,
Je viens vous demander une obole, seigneur !
Un bâton à la main, seul, à pied, je voyage,
Que le ciel soit serein ou troublé par l'orage.
Pour nos murs délabrés, partout, je tends la main ;
Je prie et je bénis tout le long du chemin.
Ne me refusez pas le secours d'une aumône :
Le bon Dieu rend là-haut ce qu'ici-bas on donne.

— Pourquoi donc, Paolo, laisser ce mendiant
Pénétrer jusqu'à moi? Hors d'ici, fainéant!...
Allons, mes sommeliers, encor du vin de France!
Joignez-y des flacons d'un vieux vin de Constance.
Jetez un grain d'encens dans cette coupe d'or,
Où la flamme, en mourant, vacille et fume encor.
Apportez ces coussins pour soutenir ma tête:
Puis, vous m'éveillerez à l'heure de la fête.

D'un couvent éloigné pauvre frère quêteur,
Je viens vous demander une obole, seigneur!
Un bâton à la main, seul, à pied, je voyage,
Que le ciel soit serein ou troublé par l'orage.
Pour nos murs délabrés....

— Misérable, encor toi!
Sais-tu bien qu'en ces lieux, personne, devant moi,
N'avait jusqu'à présent poussé si loin l'audace?

Pour tout gémissement, crois-moi, je suis de glace;
Tu ne me connais pas!...

— Je vous connais, seigneur!
Au pays d'où je viens, pauvre, obscur voyageur,
On savait votre nom, et ce nom redoutable
Était, me disait-on, celui d'un grand coupable!
Et le long du chemin, vers le soir, à genoux
Sur l'herbe des coteaux, j'ai bien prié pour vous.

— Eh bien! tu sais alors que, dans cette demeure,
On ne donne jamais au mendiant qui pleure.

— Ignorant pèlerin de ce vaste univers,
Que sais-je des secrets du maître que je sers?
J'ignore, monseigneur, l'instant où Dieu pardonne...
Peut-être il vous bénit, peut-être il vous dit: — « Donne! »

— S'il parle, je suis sourd pour lui comme pour toi.
Mais, aux pays lointains, que disait-on de moi ?
Puisqu'ici tu parvins ou par force ou par ruse,
Vive Dieu ! mon beau moine, il faut que je m'amuse.
Allons, homme au cœur pur, simple comme un agneau,
Que dit-on, en tous lieux, de Luizzi d'Ornano?

— Seigneur! je suis venu pour demander l'aumône,
Et non pour accuser ou pour juger personne.

— Mais j'aime de mon nom le redoutable éclat;
J'en suis fier, sur ma foi! Regarde ce ducat :
J'en donne vingt, avant que l'heure ne s'écoule,
Si tu veux répéter les discours de la foule.
Elle parle de moi.... j'en tire vanité!
Raconte, et prends cet or. Je bois à ta santé!

— Vous l'exigez? Alors ne prenez pas offense,

Seigneur, de ma franchise. — On dit qu'en votre enfance,
Le cœur de votre mère, aussi pur que le jour,
Pour vous, son seul bonheur, était rempli d'amour.
Sa vie était en vous. Mais votre âme rebelle,
Malgré tous ses efforts, resta froide et cruelle;
L'élan passionné de son cœur palpitant
Ne sut pas arriver au cœur de son enfant.
La pauvre femme alors, de douleur accablée,
Par un arrêt du ciel se croyant condamnée,
Comme au souffle du nord on voit les fleurs languir,
Sous vos regards glacés s'inclina pour mourir.
Et depuis, les vassaux du comte votre père
Vous nommèrent « l'enfant qui fit mourir sa mère! »

— Passe à d'autres récits.... Du vin! car ce flacon
Se vide en un instant. Après, que disait-on?

— Le ciel ayant reçu l'âme de votre mère,

Qui vous bénit encore à son heure dernière,
Votre vieux père en deuil resta seul près de vous,
Et sans vous, sur la tombe, il priait à genoux.
D'un zèle infatigable, il soignait votre enfance;
De l'hiver de ses jours vous étiez l'espérance.
Mais l'enfant devint homme, et, semblable à l'oiseau
Qui, lorsque vient l'été, s'enfuit de son berceau,
Le jeune homme partit.... laissant au loin son père
Pleurer, souffrir, mourir, sous son toit solitaire;
Et, par hasard, le fils, au milieu d'un festin,
Apprit que son vieux père était mort le matin.
Depuis lors, on a dit que vers minuit, à l'heure
Où la brise des bois murmure, gronde et pleure;
Quand le cyprès s'incline au-dessus des tombeaux,
Quand aux bords des torrents gémissent les roseaux;
Quand les lacs et les bois sont endormis et sombres —
Le mauvais fils croit voir apparaître des ombres!

— On croit aux revenants au couvent dont tu sors?

— Au couvent, monseigneur, nous croyons aux remords.

— Mon cher moine, est-ce ainsi que finit mon histoire,
Et, pour te reposer, de ce vin veux-tu boire?

— Je n'ai pas terminé mon pénible récit :
Je bénirais le ciel, s'il frappait votre esprit!
On dit encor, seigneur, que de votre âme altière
Un honteux athéisme éloigne la prière ;
Que vous ne croyez pas au ciel, à l'avenir,
Ni qu'il existe un Dieu pour sauver ou punir ;
Que — par orgueil, pourtant — vous réduisez la vie
Au destin passager des fleurs de la prairie ;
Non content de donner, à votre âme, la mort,
Aux enfants à genoux, vous dites qu'ils ont tort!

— Chacun, selon son goût, se fait une existence,
A moi, tous les plaisirs; à toi, la pénitence!
Et puis, après la mort, le néant pour tous deux.

— Pour tous deux, monseigneur, le pardon dans les cieux !

— Voici ma sérénade. Entends cette guitare :
Ta voix et ses refrains font un duo bizarre.
Allons, fais ta partie, on chante mieux en chœur.

— Eh bien ! oui ! jusqu'au bout, je parlerai, seigneur,
Et vous m'écouterez. Votre fierté frivole
Veut se jouer de moi, de ma faible parole ;
Mais il faut respecter la sainte pauvreté.
Par ma bouche, pécheur, entends la vérité !
Tu ne crois pas à Dieu, tu ne crois pas aux hommes ;
Ton cœur doute de tout dans le monde où nous sommes.
Pour ceux qui ne sont plus tu n'as jamais prié,
Pour ceux qui sont vivants tu n'as pas de pitié.
A toute affection, parjure, lâche et traître,
Tu donnas le malheur.... la mort même, peut-être.
Jamais un seul instant, sur le sein d'un ami,

Rêveur et confiant, tu ne t'es endormi;
Jamais, d'un dévoûment ton cœur n'eut la pensée :
De l'âme qui t'aimait, tu disais : « L'insensée! »
Tu ravis leur compagne à de jeunes époux;
Tu ravis une fille à sa mère à genoux.
D'un mot ou d'un regard si ton ami t'offense,
Ton fer, croisant le sien, le frappe par vengeance :
Ce combat, dont tu sais devoir sortir vainqueur,
Presqu'un assassinat.... pour toi, c'est un bonheur.
— Écoute cependant : il en est temps encore;
De tes jours, ici-bas, tu n'as vu que l'aurore.
Du mal que nous faisons Dieu perd le souvenir,
Lorsque nous invoquons l'ange du repentir.
Mon frère, repens-toi !...

— Sur mon honneur, mon frère,
Vous n'avez pas volé cet or, votre salaire :
Prenez donc mes ducats, puis sortez, s'il vous plaît!
Mon désir de savoir se trouve satisfait.

— Gardez votre or, seigneur! j'irai, dans les chaumières,
Demander mon pain noir et celui de mes frères.
Si je vous ai blessé, pardon, seigneur! Adieu,
Mais au revoir!

— Où donc?

— Au tribunal de Dieu! »

« Enfin il est parti! Paolo! sors et veille
A ce que, jusqu'au soir, personne ne m'éveille.

— Un seul instant, de grâce, écoutez-moi! Plus d'or,
Ni d'argent, monseigneur, dans votre coffre-fort.

— Bah! je jouerai ce soir.

— Si la chance contraire
Vous poursuivait, seigneur, qu'ordonnez-vous de faire?

— Laisse ces noirs discours; pour ce soir, un festin!
Car nous devons ici veiller jusqu'au matin.

— Si vous continuez, votre perte est certaine.

— Eh quoi! n'ai-je donc plus ni terre ni domaine?

— Tout est promis, seigneur, à des juifs usuriers,
Ennemis acharnés, avides créanciers.

— Nous causerons plus tard. Va surveiller la fête,
Demande aux sommeliers si le souper s'apprête.

— Pardonnez-moi, seigneur, de répéter encor :
Votre fête finie, où prendrai-je de l'or?

— Paolo! n'est-il pas un vieillard, un pauvre homme,
Qui devait à mon père une assez forte somme?

— Oui! c'est un malheureux, accablé par les ans,
Qui vit autour de lui mourir tous ses enfants;
Malade, abandonné, sans espoir, sans ressource....
Je ne lui connais pas un ducat dans sa bourse.

— En prison, ou qu'il paye!

— Autrefois, son malheur,
Du comte votre père avait touché le cœur;
Vous qui, dans ce palais, commandez à sa place,

O maître! comme lui, ne ferez-vous pas grâce?

— En prison ou qu'il paye! il me faut de l'argent.

— Soit donc! mais il mourra, maître, en vous maudissant! »

Et Luizzi s'endormit. Sa bouche souriante
Paraissait s'entr'ouvrir, sereine et confiante;
Le ciel l'avait frappé d'un arrêt rigoureux :
Le ciel le condamnait à se trouver heureux!

Son âme n'avait plus de pensée inquiète;
Le remords avait fui. Le triste et saint prophète,
Dont la voix nous prédit tous nos espoirs déçus,
La conscience, enfin, en lui ne parlait plus.
L'ivresse avait chassé l'ange de la tristesse,

Dernier ange, ici-bas, qu'aux coupables Dieu laisse.
O cœur abandonné, que maudissent les cieux,
Ton châtiment est grand : tu te trouves heureux !

Jeune homme insouciant, des fleurs sont sur ta tête,
Tes jours inoccupés passent de fête en fête :
Chaque nuit, par ton ordre, on prépare un festin;
Tu chantes et tu ris du soir jusqu'au matin.
Les plaisirs, sur ton front, ont mis une auréole,
De tout mal ici-bas ton âme se console....
O cœur abandonné, que maudissent les cieux,
Ton châtiment est grand : tu te trouves heureux!

Tu vis, comblé des biens que donne la richesse,
De tes joyeuses mains, l'or s'échappe sans cesse.
Près de toi, tout se plie au gré de tes souhaits;
Le rire, sur ta bouche, est fixé pour jamais;

Ton regard est brillant, et son ardente flamme
Ne saurait plus traduire une douleur de l'âme.
O cœur abandonné, que maudissent les cieux,
Ton châtiment est grand : tu te trouves heureux !

O pleurs du repentir! ô seconde innocence !
O tristesse de l'âme et de la conscience !
Croyances de nos cœurs, pur et chaste flambeau
Qui fait d'un jour obscur un jour serein et beau!
Salutaire douleur, sainte mélancolie,
Qui nous faites rêver une plus noble vie !
Ne descendez-vous plus pour lui du haut des cieux,
Et pour toujours, hélas! doit-il se croire heureux?

. . . .

III.

Il y a fête, le soir, au palais Ornano. Pendant le festin où chacun se livre aux ébats d'une folle gaieté, Luizzi, ennuyé de cette joie que depuis longtemps il ne partage plus, s'est rapproché de Roller, jeune Suédois, qui se tient à l'écart, pensif et rêveur. Roller, dont le cœur s'est donné à Stella, et qui a vu repousser ou plutôt ignorer son amour, n'a pu rester là où Stella n'était plus; il a quitté la Suède, pour suivre de loin celle qu'il aime en silence. Le lieu où il se trouve, cette fête bruyante, sont en désaccord avec sa triste et douce mélancolie. — Luizzi lui parle ainsi :

« Mais de ta bouche, enfant, ce vin s'approche à peine.
Ici, de tout chagrin doit se briser la chaîne;

Enfant, pourquoi rêver?

— Je l'ignore, seigneur!
Cette fête m'attriste et me glace le cœur.
De votre joie à tous je cherche le mystère;
Mon cœur est étranger aux plaisirs de la terre :
Il ne saurait comprendre ici ce qu'il entend,
Pour être heureux, seigneur, il écoute, il attend!...

— Mais crois-tu donc, Roller, qu'au printemps de ta vie,
Tu pourras, sous le ciel ardent de l'Italie,
Respirer lentement, comme aux rives du nord
Où, glacé par l'hiver, le cœur souffre et s'endort?

— Mon cœur ne s'endort pas.... il regarde en arrière,
Il retourne au pays, sous le toit de ma mère :
Je la vois, à genoux, priant tout bas pour moi;
Je l'entends qui murmure : « O mon fils, souviens-toi! »

— Pourquoi quitter alors cette froide Norvége,
Où le soleil d'été brille encor sur la neige?

— Qu'importe le motif, seigneur! c'est mon secret;
J'ai quitté mon pays sans larmes, sans regret.

— L'amour est le secret des rêves de ton âge :
Te fait-il un ciel pur ou sillonné d'orage?
Tu ne me réponds pas.... O novice en amour!
Tu crois qu'il fuit le bruit et l'éclat du grand jour?
Celle pour qui, ce soir, ton front est triste et sombre,
Ne voudrait pas, crois-moi, laisser tes pleurs dans l'ombre;
Car, pour elle, tes pleurs, enfant, sont un succès.
O cœur crédule et simple, et qui crois aux secrets!
Me faut-il, le premier, te montrer confiance?
Ce faible effort, en moi, vaut peu de récompense,
Cependant, après moi, Roller, tu parleras?...
Prends cette lettre, tiens. Eh bien! tu ne lis pas?

— Ce papier est scellé !

— Je n'ai pas lu moi-même.
Ouvre donc ! c'est quelqu'un qui m'écrit et qui m'aime.
Sens-tu quel doux parfum ?

— Pauvre lettre d'amour,
Écrite en soupirant vers le soir d'un long jour;
Pauvre lettre d'amour, objet de tant d'alarmes,
Et sur laquelle encore on pourrait voir des larmes !
Pauvre lettre, envoyée avec crainte et remords,
Tracée en hésitant au prix de mille efforts,
Tour à tour, en pleurant, commencée et laissée....
Puis, traversant l'espace ainsi qu'une pensée;
Doux souvenir d'un cœur allant chercher un cœur,
Souvenir de regret, souvenir de bonheur!
Oh ! devais-tu trouver si triste destinée,
Et venir en mes mains tomber abandonnée !

Reprenez-la, Luizzi....

— Non pas, non pas vraiment !
Debout, tout éveillé, tu rêves, mon enfant.
Je soumets mieux le cœur auquel mon cœur s'adresse :
Aucun regret n'émeut l'âme de ma maîtresse,
Et, tant que je le veux, mes fugitifs amours,
D'un nuage, jamais n'ont vu troubler leur cours.
Allons! lis ce papier, puisque je te le donne.

— Hélas! qui que tù sois, pauvre femme, pardonne!

« Te souviens-tu de moi, mon Luizzi bien-aimé?
« Du même amour, ton cœur se sent-il animé?
« Suis-je près de ton âme, en dépit de l'absence?
« Moi qui fus ton bonheur, suis-je au moins ta souffrance?
« Loin de toi, dans ces lieux, oh! j'ai voulu mourir;
« Mais mourir, mon ami, c'était encor partir,
« Partir sans te revoir, et pour ne plus t'attendre!

« Oh! non, dans mon tombeau je ne veux pas descendre,
« Car mon cœur bat encor, tout palpitant d'amour....
« Il lui faut le soleil, le printemps et le jour!
« Laisse donc ton Elvire aller vers l'Italie,
« Laisse-la s'abriter à l'ombre de ta vie.
« Pour toi, Luizzi, déjà j'ai trahi mon devoir,
« Qu'importe un pas de plus! il me faut te revoir.
« O laisse-moi venir!... comme les hirondelles,
« Pour voler jusqu'à toi, mes pieds auront des ailes.... »
— Et Roller s'arrêta. — « Luizzi, heureux Luizzi!
Comme je pleurerais si l'on m'aimait ainsi!

— Eh bien! mon bel enfant, ainsi s'en va le monde,
Plus fantasque en son cours que le vent ou que l'onde :
A moi qui ne crois rien, tous ces serments d'amour!
A toi qui croirais tout, l'oubli jusqu'à ce jour!
Tout vient à contre-temps ou se trompe de route :
On ment au cœur qui croit, on croit au cœur qui doute. »

Mais Roller répéta : « Si l'on m'aimait ainsi !

— Pauvre ignorant, écoute ! » interrompit Luizzi :
« L'amour, ce court bonheur, est un léger nuage,
Qui passe sans laisser trace de son passage ;
L'amour, c'est dans le ciel un fugitif éclair,
Qui, de ses rayons d'or, sillonne un instant l'air :
Ce jour sans lendemain ne vaut pas une larme.
Apprends plutôt de moi par quel magique charme,
Passant ma vie en paix, laissant dormir mon cœur,
J'ai su, par les plaisirs, atteindre le bonheur.
Viens ! disciple nouveau de ma sage doctrine,
Relève, en m'écoutant, ton beau front qui s'incline !
— Qu'il soit sombre ou serein, l'horizon de tes jours,
Chante, mon jeune ami, chante, chante toujours !
Sans regret, sans remords, poursuis au loin ta course ;
De nos pleurs, vois-tu bien, s'épuiserait la source,
Si, pour chaque douleur, nous avions un soupir.
De tout souci, Roller, apprends à t'affranchir :

Autour de toi, promène un regard impassible;
N'use pas ta jeunesse à rêver l'impossible.
De ce monde, pourquoi repousser les travers?
Tel qu'il est, pauvre enfant, laisse donc l'univers!
Il est plus fort que toi. Crois-tu, par ta pensée,
Ramener vers le bien une foule insensée?
Où le vois-tu, ce *bien* que rêvent tes désirs,
Ombre plus fugitive encor que tes soupirs?
Où vois-tu l'amitié n'être jamais parjure,
S'attacher au malheur, ou pardonner l'injure?
Où vois-tu d'un serment qu'on respecte la foi,
Où vois-tu du devoir qu'on subisse la loi?
Où vois-tu de l'amour se prolonger l'ivresse?
Et quel cœur, ici-bas, n'a son cri de détresse!
La raison est ton Dieu.... que peut-elle guérir?
A celui qui l'invoque, elle apprend à souffrir;
Près d'elle, la douleur parle bas pour lui plaire,
Étouffe ses sanglots, mais ne saurait se taire.
J'ai des consolateurs plus doux à déifier

Que ta froide raison, car ils font oublier!
Jouis de ton printemps, jouis de ton aurore;
Accueille le plaisir, beau soleil qui colore
Les rapides instants qu'on appelle nos jours :
Ces instants tour à tour ou si longs ou si courts.
Repousse loin de toi cette mélancolie,
Qui, d'un voile de deuil, assombrirait ta vie;
Si l'on veut ici-bas ne pas pleurer de tout,
Il faut rire de tout, le jour, la nuit, partout!

— Assez, seigneur, assez! votre tête s'égare!
Je n'irai pas à vous, un gouffre nous sépare.
Le monde où vous vivez, je ne le connais pas....
Je mourrais en suivant la trace de vos pas.
J'aime encor mieux mon deuil que vos éclats de rire.
Sans ébranler ma foi, vous pouvez tout me dire:
Les hommes au cœur pur, Dieu sait les rendre sourds
Au tumulte du monde, à tous ses vains discours;

Ils passent sans répondre à la foule qui crie....
Mais ils prêtent l'oreille aux bruits de la prairie,
Quand la brise du soir l'effleure doucement.
Les choses ont, pour nous, un grand enseignement;
Elles parlent, seigneur, tout bas, avec mystère,
A qui sait s'isoler pour rêver solitaire :
Accord mystérieux de joie ou de bonheur,
Langue toujours nouvelle, et qu'entend seul le cœur.
Bien plus heureux que vous, moi, je crois à mon âme!
Le souffle du malheur peut agiter sa flamme,
Mais lorsque, sans parfum, s'écoule mon printemps,
Je regarde les cieux.... et j'espère.... et j'attends!

— Mais, à rêver ainsi, toute force succombe,
Et sans avoir souri, l'on descend dans la tombe;
Le cœur morne et brisé, l'on s'endort du sommeil
Dont la crédulité rêve en vain le réveil.
Allons, Roller, allons! redescends sur la terre,

Et d'un esprit troublé repousse la chimère.
Dans la coupe où je bois, enfant, bois avec moi:
Un monde de plaisirs va s'ouvrir devant toi.

—Non, laisse-moi! sur nous, la nuit étend son voile;
Brillant à l'horizon, j'aperçois une étoile:
Elle est pâle, elle est calme, et sur mon front brûlant,
Ses rayons argentés s'arrêtent en tremblant.
O viens la regarder! Elle écarte un nuage,
Et semble murmurer: « Je suis un doux présage. »

— La nuit est sombre; au loin, j'entends siffler le vent
Quitte donc ce jardin, et viens, mon bel enfant!
Chasse le froid du soir par ce vin des Espagnes,
Bois! puis, après, il faut qu'au bal tu m'accompagnes.
Tu verras de beaux yeux se baisser devant toi,
Ou bien de doux regards te disant: Aimez-moi!

— Je n'irai pas, Luizzi! J'aime une jeune fille,
Blonde comme l'épi que frappe la faucille;
Pour la suivre en ces lieux, j'ai quitté mon pays,
Le vieux toit paternel, ma mère et mes amis.
Si la mort la frappait, je quitterais la vie!

— Pauvre fou! viens, ma coupe est pleine d'ambroisie:
Ce doux nectar enivre et vaut mieux que l'amour.

— Luizzi! le rossignol va chanter jusqu'au jour.
Je le vois, se cachant sous la blanche aubépine
Qui, devant le zéphyr, se balance et s'incline;
J'aime le rossignol, il est triste en chantant:
Ainsi, souvent mes pleurs se mêlent à mon chant.
Luizzi! ce doux oiseau, ne viens-tu pas l'entendre?
Jusqu'au fond de mon cœur sa voix semble descendre.

— D'une valse j'entends l'harmonieux accord:

Je le préfère, enfant, à ce chant qui m'endort.
Adieu! cherche ici-bas le fantôme d'un ange;
Adieu! cherche une perle au milieu de la fange.
Fais-toi l'âpre devoir de te nourrir de fiel,
Quand tu tiens dans tes mains une coupe de miel.
Adieu! remplis tes jours de rêve et de souffrance,
Garde, comme un trésor, ta crédule ignorance! »

Puis Luizzi disparut. Son rire dédaigneux
Ne troubla pas Roller qui contemplait les cieux.
A l'ombre de la nuit triste et mystérieuse,
Il laissait s'égarer sa jeune âme rêveuse;
Et sa voix murmura : « Toi, mon premier amour,
Douce et naïve enfant, belle comme un beau jour,
Incline-toi vers moi; parle, que je t'entende!
Sur mon front agité que ton souffle descende.
Ange de pureté! pour chasser ce démon,
Il me suffit, tout bas, de prononcer ton nom. »

Il dit; et s'éloignant, vint s'asseoir sur la rive
Que venait caresser l'onde calme et plaintive.
La fraîcheur de la nuit humectait ses cheveux,
Et ses pieds se mouillaient dans les flots écumeux.
S'appuyant sur un roc brisé par la tempête,
Roller, sur ses deux mains, laissa tomber sa tête;
Son cœur qui ne savait qu'espérer et qu'aimer,
Pour la première fois, entendait blasphémer!
Et, semblable au rameau qu'on voit frémir encore,
Lors même qu'à l'orage a succédé l'aurore,
Roller restait troublé, et sur son front rêveur
Venait se refléter sa naïve douleur.
Mais la nuit était là, puis le ciel et la terre,
Et les flots, et l'étoile, et sa pâle lumière:
Roller les regarda.... tremblant, anéanti,
« Amis, » leur cria-t-il, « dites qu'il a menti! »

Alors, du haut des cieux, l'étoile solitaire

Laissa tomber ces mots : « Prends courage, ô mon frère !
Écoute : on voit bien mieux des hauteurs où je suis,
Ton monde est devant moi, dans les airs, je le suis;
J'entends tous ses soupirs et tous ses cris de joie,
Doux parfums, noirs brouillards qu'au ciel la terre envoie;
J'embrasse d'un regard, en planant dans les cieux,
Tous les cœurs déchirés et tous les cœurs heureux;
J'étends sur l'univers ma blanche et pâle flamme.—
L'étoile, qui voit tout, te dit : Crois à ton âme! »

L'étoile rejoignit ses invisibles sœurs,
Et comme elles, peut-être, alla briller ailleurs.

Puis la brise survint, et sa légère haleine
Murmura doucement : « J'ai traversé la plaine,
J'ai traversé les monts, j'ai soutenu l'oiseau,
J'ai brisé plus d'un chêne et courbé le roseau;
J'ai vu des jours sereins et des jours de tempêtes;

Je vais d'un monde à l'autre en passant sur vos têtes;
Je connais les secrets de la terre et des cieux....
Enfant, tu peux m'en croire — aime pour être heureux! »

Puis le flot arriva se briser au rivage;
Il sembla murmurer en mourant sur la plage :
« Ami! je viens de loin; j'ai bercé sur les eaux
Des barques de pêcheurs ou d'immenses vaisseaux;
Dans leur cours éternel, mes ondes fugitives,
En passant, ont mouillé bien des lointaines rives.
La mer, ma souveraine, est un vaste tombeau,
Monde mystérieux, immense, calme et beau:
Les hommes qui sont morts, engloutis par les ondes,
Nous disent les secrets de tous les autres mondes;
Ce sont eux qu'on entend, alors que vers la nuit
Le flot répond au flot par un lugubre bruit.
Au lieu de reposer, puisque ton âme veille,
A la voix de la mer, enfant, prête l'oreille!

Elle dit : — Que la foi brille dans ton regard!
Évite les méchants, sache vivre à l'écart;
Souviens-toi de prier lorsque le jour s'achève;
Sois heureux d'un espoir, d'un sourire, d'un rêve.
Garde un long souvenir d'un bonheur qui s'enfuit;
Garde, comme un avare, à l'ombre, loin du bruit,
Le trésor de ton cœur.... Oh! n'en sois pas prodigue!
Entre le mal et lui, lève une ferme digue:
Qu'il reste jeune et pur, et facile au bonheur,
Qu'il aime le parfum de la plus simple fleur;
Que les réalités d'une frivole vie
N'éteignent pas en lui la douce rêverie;
Que ton cœur sache aimer, dût-il savoir souffrir!....
Voilà ce que m'ont dit ceux que j'ai vus mourir. »

Et le flot s'éloigna. — Lorsque parut l'aurore,
Roller, sur le rocher, semblait dormir encore.

. . . .

. . .   .

IV.

Stella n'a pas quitté Gênes. Elle a résisté aux prières de sa sœur; elle sentait que c'était là que l'appelait sa destinée. — Un jour, à l'église où il était venu par désœuvrement et curiosité, Luizzi la rencontre; il est frappé de cette pure et suave beauté. Il se met sur son passage, et, au sortir de l'église, il lui présente de l'eau bénite en fixant sur elle un regard hardi et admirateur. Les yeux de la jeune fille se lèvent vers les siens, candides et confiants, et ses doigts touchent l'eau bénite qu'il lui présente. Elle s'éloigne lentement, comme si une force inconnue la retenait à son insu; il la suit. — Bientôt il la revoit; dans sa chaste ignorance, elle ne l'évite pas. Peu à peu, un amour ardent s'empare du cœur blasé de

Luizzi; la divine pureté de Stella impose silence à ses coupables penchants. L'œuvre de régénération a commencé. — Le cœur de Stella s'est donné tout entier, ou plutôt il a rencontré celui pour lequel il avait été créé, et il a commencé à vivre. Peu de temps encore, et Stella sera la femme de Luizzi, et Luizzi sera sauvé.

« O viens auprès de moi, pauvre cœur égaré!
O viens te reposer dans ce lieu retiré
Où l'oranger en fleur, dont le parfum s'épanche,
Un jour, ceindra mon front de sa couronne blanche
La nuit étend sur nous son voile parfumé....
Savoure le bonheur de te sentir aimé.
Aimé! mais point ainsi que là-bas, dans le monde,
Où l'amour naît et meurt plus rapide que l'onde,
Où le faible bouton d'une éphémère fleur
Dure encor plus longtemps qu'un espoir de bonheur;
Où le doux souvenir, ce rêve qui console,

Passe et fuit loin de nous comme l'oiseau s'envole;

Où l'orage est partout, le remords, nulle part;

Où la sainte vertu se tient seule à l'écart.

O mon beau fiancé, que ta pauvre âme oublie

Ce tumulte du monde où commença ta vie!

Dans ce chaos impur, tes pieds se sont souillés;

Des pleurs dont on rougit, tes yeux se sont mouillés;

Ton esprit s'est éteint, ton âme s'est blasée,

Des fleurs qui t'entouraient la chaîne s'est brisée;

L'ennui, spectre hideux, de son poids t'accabla,

Et tu dis au plaisir : N'es-tu donc que cela? —

J'apparus dans ton ciel comme un blanc météore :

Le soir venait déjà, je ramenai l'aurore;

Je te dis : Viens à moi! mon front est jeune et pur,

Pour marcher vers le jour je suis un guide sûr;

Nous unirons nos cœurs, et le mien, plein de vie,

Ranimera la sève en ton âme flétrie. »

Luizzi l'interrompit : — « O ma belle Stella!

Oui, je vins près de toi quand ta voix m'appela.
De mes jours obscurcis se ranima la flamme;
Mon pas suivit tes pas, et mon âme, ton âme.
Près de toi, j'ai souri!... Bonheur plus grand pour moi,
Bonheur longtemps perdu! j'ai pleuré près de toi.»

Luizzi reprit plus bas: « Stella, ma fiancée,
Pourquoi tenir ainsi ta paupière baissée?
O lève donc sur moi ton doux regard d'amour,
Et cette obscure nuit me paraîtra le jour!
Laisse-moi m'emparer de cette blanche rose,
Moins belle encor que toi, qui sur ton cœur repose;
Laisse, sur tes genoux, ma tête se pencher,
Et de ton voile blanc mes lèvres s'approcher.

— Luizzi, laisse mon voile!.... On disait: — L'imprudente!
Se donner à Luizzi, sereine et confiante!
Si celle qui veillait auprès de son berceau

Ne dormait pour toujours dans la nuit du tombeau,
Sa mère lui crierait : « O mon enfant, prends garde !... »
Mais, pauvre agneau perdu, nul berger ne le garde :
Malheur, malheur à lui, s'il se donne à Luizzi ! —
Je souriais, ami, quand on parlait ainsi ;
Et puis je répondais à ces âmes de glace,
Dont la froide raison blâmait ma jeune audace :
— Vous n'avez pas aimé ! l'amour est un dieu fort....
Rien ne peut résister à son puissant effort;
Devant son seul regard, tout se calme et s'arrête;
En une faible brise il change la tempête;
Le flot qui mugissait se soumet à ses lois,
L'arc-en-ciel, dans les cieux apparaît à sa voix.
Vous dites : « De Luizzi, le cœur n'est plus que cendre;
Un pur rayon d'amour en lui ne peut descendre;
Pour ses regards éteints nulle flamme ne luit,
Sur son horizon plane une éternelle nuit.
Pour lui, plus de soleil !... » Eh bien! moi, jeune fille,
Je serai, dans sa nuit, une étoile qui brille.

N'avez-vous jamais vu sur la mer, près d'un port,
Un navire en péril luttant contre la mort?
Ses flancs sont entr'ouverts par la vague écumante;
De sa voile en lambeaux, qu'enlève la tourmente,
Le fragile débris s'envole dans les airs
Et semble un spectre blanc sorti du sein des mers.
La foudre, le canon, aux cieux et sur la terre,
Mêlent en mugissant leur sinistre lumière.
Pour sauver le navire, alors, que faites-vous?
Une frêle nacelle, affrontant le courroux
De ces vents déchaînés qui grondent autour d'elle,
Glisse au milieu des eaux, ainsi qu'une hirondelle.
Faible atome, elle va, dans l'ombre de la nuit,
Arracher le navire à la mer qui rugit;
Elle trace la route au vaisseau qui l'implore,
Et tous deux sont sauvés quand apparaît l'aurore.
Moi, je suis la nacelle affrontant le danger,
D'un noble dévoûment fière de me charger,
Tentant avec amour de sauver du naufrage

Ce pauvre cœur blessé que ballotte l'orage.
Si je meurs pour Luizzi, je bénirai mon sort,
Et là-haut, dans les cieux, j'irai l'aimer encor!

. . . .

. . . .

V

CHANT D'AMOUR.

Mon Dieu, je suis aimée! O beau rêve d'amour,
Rêvé de jour en jour,
De ta réalité mon âme est éblouie,
Et demeure ravie!
L'univers m'apparaît.... je l'entends, je le vois,
Pour la première fois,
Et je crois, sur mon front, sentir une couronne,
Que le bonheur me donne.

Jadis, pour voir le jour serein ou radieux,
Je regardais les cieux,
Et souvent mon soleil se voilait d'un nuage,
Lorsque venait l'orage.
Mais maintenant, pour moi, qu'importe le printemps,
La brise ou les autans!
Qu'importe le soleil, la nuit, le froid, la flamme....
Il fait jour dans mon âme!

Le temps n'est plus le temps, l'aube à peine s'enfuit
Que déjà vient la nuit.
Pourtant je ne fais rien, et le lin qui se file
Sur le rouet agile,
Reste à moitié brisé dans mes doigts nonchalants,
Aux mouvements si lents;
Mais, quand je pense à lui, la plus longue journée
Est trop tôt terminée!

Amis, ne tremblez pas de ma triste pâleur!

Comme sur une fleur,
L'ouragan a laissé, sur mon jeune visage,
Trace de son passage;
Mais je ne puis mourir.... le bonheur est un dieu!
S'il ne disait adieu,
L'homme ici-bas vivrait, à l'ombre de son aile,
D'une vie immortelle.

VI.

Elvire, cette femme qui a aimé Luizzi, et qui, pour lui, a oublié ses devoirs, apprend qu'elle a une rivale, et une rivale préférée. Elle part, elle quitte sa patrie; elle arrive à Gênes, et Luizzi la revoit.

Alors s'établit entre Elvire et Stella, entre le mal et le bien, entre l'amour qui perd et l'amour qui sauve, une lutte dont l'âme de Luizzi sera le prix. Avec Elvire, perdu à jamais — avec Stella, racheté et sauvé — Luizzi choisira. Le mal l'emporte dans cette âme si longtemps abaissée : Luizzi est infidèle à Stella. Elle l'apprend, et sa douleur s'exhale en déchirants regrets.

« Dernière ancre d'espoir survivant au naufrage,

Débris de mon bonheur, que me laissait l'orage,

Qui n'était pas la vie et n'était pas la mort,
Quand on ne m'aimait plus, mais que j'aimais encor!
Adieu, dernier rayon d'un soleil qui se couche,
Adieu, dernier regret s'échappant de ma bouche,
Adieu, derniers soupirs, derniers serments tenus....
Ami, tout est fini! Je ne vous aime plus.

Oh! que j'avais pleuré, quand, par vous délaissée,
De nos liens d'amour la chaîne s'est cassée!
Mais je pleure aujourd'hui les pleurs que je versais;
Mais je pleure aujourd'hui le temps où je souffrais!
Sans regret, désormais, comme sans espérance,
Mes jours sont dépouillés même de la souffrance,
Seront-ils, par la mort, bientôt interrompus?
Ami! je le voudrais, je ne vous aime plus!

Quand, mes nuits s'écoulant dans une longue veille,

Je priais, même avant l'heure où l'oiseau s'éveille,
Je pouvais croire, alors, qu'en me voyant souffrir,
La mort que j'implorais viendrait me secourir.
Mais je suis calme, hélas! et si d'autres gémissent,
Avant moi, Dieu voudra qu'aux cieux ils se guérissent;
La mort va m'oublier! des jours me sont rendus,
Le ciel s'est refermé!... Je ne vous aime plus!

Jadis, j'ai bien souffert dans ma triste demeure,
Quand, de nos rendez-vous, vous laissiez passer l'heure;
Quand j'écoutais en vain chaque voix, chaque pas,
Et qu'il fallait me dire : Hélas! il ne vient pas. —
Mes yeux, gonflés de pleurs, voyaient naître l'aurore;
Le jour, la nuit passait, que j'attendais encore....
Oh! j'avais bien souffert de tant d'espoirs déçus....
Je suis plus triste encor, je ne vous aime plus!

Naguère, dans le monde où parfois je me traîne,

Il m'a fallu vous voir, cherchant une autre chaîne,
Auprès d'une rivale adorée à son tour,
Lui jurer que, pour moi, vous n'aviez plus d'amour.
Un jour, je vous ai vu — ma pauvre âme en tressaille —
Lui donner mon anneau, l'anneau de fiançaille!
Mon cœur se déchirait en sanglots superflus....
Je souffre plus encor — je ne vous aime plus!

Malheur! malheur à vous, vous dont la main funeste
M'enleva pour toujours la foi, ce don céleste,
Ce soleil dont l'éclat devant vous a pâli!
Je devrais vous haïr, vous m'enseignez l'oubli....
L'oubli, vaste tombeau, gouffre aux profonds abîmes
Où les cœurs sans mémoire entassent leurs victimes;
J'y porte mon impôt de souvenirs perdus,
J'y jette mon bonheur! Je ne vous aime plus.

Oh! ne me dites pas, comme dernière offense,

Qu'à mon âge, ici-bas, il reste l'espérance!
Non — pour mon pauvre cœur, l'abandon, c'est la mort!
Comme un vaisseau perdu, je ne cherche aucun port;
Tout est fini pour moi : dans ma douleur amère,
Repoussant tout espoir, je vivrai solitaire.
Oh! rendez au malheur les honneurs qui sont dus!
Je pleure avec orgueil, car je n'aimerai plus!»

Sœur Marie, à genoux, demeurait auprès d'elle,
Comme un ange gardien la couvrant de son aile;
Sa douce voix lui dit : « Réveille-toi, Stella!
Pour t'entendre gémir, hélas! il n'est pas là.
Son souvenir, toujours, t'apparaît comme une ombre
Glissant comme une étoile à travers la nuit sombre;
Mais Luizzl te délaisse, infidèle, oublieux....
Et pour pleurer, ma sœur, nous ne sommes que deux.

— Servante du Seigneur, Marie, ô sois contente!

Le ciel entend tes vœux et ta voix suppliante :
Au nom de Luizzi.... vois ! je ne tressaille plus.
Le calme et le repos enfin me sont rendus.
C'est ton bonheur, à toi, ce sommeil dans la vie
Qui descend aujourd'hui sur mon âme engourdie :
Ton cœur m'enseignera cet étrange secret
Qui le fait vivre heureux, sans espoir, sans regret ;
Comme toi, désormais, à genoux sur la pierre,
Je dirai, chaque jour, les mots de ta prière.
Tu restais à l'abri, moi, je reviens au port ;
Ton cœur n'a pas vécu, mon pauvre cœur est mort !
Maintenant, tu le vois, ma sœur, je te ressemble,
Ouvre-moi donc tes bras, allons prier ensemble.

—Mânes de notre père, en un lointain tombeau,
Dormez plus doucement, car ce jour est bien beau.
Notre enfant égaré, Stella, ma sœur chérie,
Retrouve sa raison ; elle oublie, elle prie !

Trop longtemps à l'injure opposant le pardon,
Pauvre sœur, par l'amour tu payas l'abandon;
Trop longtemps, de cet homme innocente victime,
Tu suivis tous ses pas sur le bord de l'abîme :
Relève ton beau front qui s'inclinait vers lui,
Reviens vers le soleil que tes yeux avaient fui!
Appelle à toi l'orgueil, et, redressant la tête,
Reprends ta liberté que te rend la tempête. »

Stella lui répondit : « Retournons au pays ;
Emmène-moi, ma sœur : sans effort, je te suis. »

Sœur Marie, à ces mots, pousse un cri de victoire,
Et tout haut, au Seigneur, elle rend grâce et gloire.
Et puis elle ajouta : « Ma sœur, écoute-moi :
Je cachais un secret qui m'effrayait pour toi;
Mais depuis qu'en ce jour le Dieu qui nous console
De la paix, sur ton front, a remis l'auréole,

Mais depuis que l'oubli.... par hasard un devoir,
T'arrache le bandeau qui t'empêchait de voir,
Je ne veux plus laisser entre nous de mystère;
J'ai retrouvé ma sœur, je ne veux rien lui taire.
Apprends donc que Luizzi, par le ciel délaissé,
S'est battu pour Elvire, et Luizzi fut blessé.

— Blessé!.... lui! qu'as-tu dit? Ma sœur, vers sa demeure,
A l'instant, conduis-moi!...

— Mais, Stella, tout à l'heure,
Devant Dieu tu jurais, avec moi, de partir!

— Oh! j'ignorais alors, ma sœur, qu'il dût souffrir!
Je puis, s'il est heureux, sans moi le laisser vivre,
Mais de tous mes serments son danger me délivre.

— Loin de toi tu disais que l'amour avait fui,

Que ton cœur indigné ne battait plus pour lui....

— O mensonge impossible, ô coupable blasphème!
Outrage humiliant fait à celui que j'aime,
Honte plus grande encor faite à mon noble cœur
Qui me réclame enfin les droits de son malheur!
O mon âme, pardon, je t'ai calomniée;
Ta lumière existait, et je l'ai reniée.
Tu démens mes discours par ton ardent transport,
Tu frémis de l'affront.... Ma sœur, je l'aime encor!

Je me réveille enfin, je retrouve la vie,
Le soleil reparaît à ma vue éblouie.
J'entends comme autrefois des chants harmonieux,
Chants trop purs pour la terre et qui viennent des cieux;
Vers mon cœur, tout mon sang monte et se précipite;
Comme un oiseau captif, ma jeune âme palpite.
Ce n'était qu'un sommeil ressemblant à la mort;

O bonheur du réveil ! Ma sœur, je l'aime encor !

Je vous retrouve enfin, ô bienheureuses larmes !
Mon sein tressaille encore ou d'espoir ou d'alarmes ;
Je pleure et je pardonne, et j'espère, et j'attends....
Je pleure avec bonheur, j'ai dormi si longtemps !
Mon cœur, avec amour, retrouve sa souffrance ;
Pouvoir souffrir encor, c'est presque l'espérance.
Je bénis son malheur, il m'unit à son sort....
Puisqu'il n'est plus heureux, ma sœur, je l'aime encor !

Soyez cent fois béni ! homme ingrat, infidèle,
Vous qui brisez ma vie, hélas, jadis si belle !
Soyez cent fois béni, car, je l'apprends par vous,
L'oubli m'est impossible et le pardon bien doux.
Quelle que soit la douleur dont votre main m'abreuve,
Mon amour peut souffrir et survivre à l'épreuve.
Merci ! vous m'enseignez combien mon cœur est fort,

Merci de tous mes maux, car je vous aime encor! »

. . . .

. . . .

« Je vous pardonne, ami! c'est vous aimer deux fois,
C'est vous prendre deux fois pour l'élu de mon choix;
C'est renaître à l'espoir, par un effort suprême;
C'est deux fois croire en vous, plus encor qu'en moi-même;
C'est deux fois vous donner et ma vie et mon cœur,
Vous aimer davantage avec moins de bonheur.
Mais non, non! quand deux fois à vous je me confie,
C'est un double bonheur que Dieu donne à ma vie!

Je vous pardonne, ami! c'est retrouver le jour,
Le jour qui sembla fuir quand s'enfuit votre amour.
Je vous pardonne, ami! c'est retrouver l'étoile
Qu'un nuage, un instant, avait couvert d'un voile.

Oh! je n'ose, en ce jour, pleurer votre abandon;
Il apprend à mon cœur la douceur du pardon.
Ami, deux fois à moi! beau rêve d'espérance,
Puis objet de mes pleurs, source de ma souffrance;
Ami, deux fois à moi! comme mon seul bonheur,
A moi, bien plus encore au nom de ma douleur.

Je vous pardonne, ami! puisqu'il faut, sur la terre,
Qu'un jour sombre succède à des jours de lumière,
Oh! combien il m'est doux, de pouvoir réunir
Et bonheur et malheur en un seul souvenir;
Que tout ce qu'ici-bas doit ébranler notre être,
Vous seul, ô mon ami! me l'ayez fait connaître;
Que rien qui ne soit vous ne remplisse mes jours,
Même quand la douleur vient agiter leur cours.

Je me suis arrêtée où vous m'avez laissée,
Quand ma tendresse, hélas! fut par vous repoussée;
Vous voilà revenu, je reprends le chemin

Que nous suivions ensemble en nous donnant la main.
Voyez ! je n'ai pas fait un seul pas dans la vie
Depuis que l'on m'a dit : — Pauvre femme, il t'oublie ! —
Car c'était un matin, le matin d'un beau jour,
Que vous m'avez quittée en me parlant d'amour ;
Depuis, j'ai bien pleuré dans ma pauvre demeure,
En comptant loin de vous le timbre de chaque heure !
Vous voilà revenu — je vous retrouve un soir,
Et j'efface le temps passé sans vous revoir :
Près de vous, avec vous, recommence ma vie.
Ami, je vous pardonne ! et mon âme ravie
Unit en souvenir le beau matin d'amour
Et le soir du retour, pour n'en faire qu'un jour.

. . . .

. . . .

Luizzi, un instant ramené par cet amour touchant et dévoué, succombe de nouveau. Elvire reprend ses droits; pour mieux assurer son triomphe, elle l'enchaîne à son sort par un nouvel éclat: elle renoncera à sa famille, à sa patrie, elle partira avec Luizzi, et leurs vies seront désormais criminellement liées l'une à l'autre. — Stella apprend trop tard ces projets de départ: déjà les fugitifs sont à bord du vaisseau qui doit les emmener. Elle court vers la plage, une force irrésistible l'entraîne; une barque la reçoit et se dirige vers le navire qui est déjà sorti du port. Sur le pont du vaisseau elle reconnaît Luizzi, Luizzi avec Elvire! Alors, poussée par cet instinct de sa divine mission qui anime son amour du feu de la charité, elle l'appelle, elle tend vers lui les bras, elle fait un pas.... elle tombe et disparaît dans les flots. — Mais Luizzi l'a vue; l'amour qui sauve, l'amour qui purifie, remporte enfin la victoire: Stella, dans sa mort, est plus puissante qu'Elvire. Il repousse celle-ci, il s'élance.... Inutile dévouement! Bientôt, à la sur-

face des eaux reparaissent deux corps qui se tiennent embrassés.

Peut-être cet élan spontané, surnaturalisé par la grâce divine, ce dévouement pur enfin de toute humaine passion, a-t-il obtenu du Très-Haut le salut du pécheur. Nul ne peut le savoir; mais on dit, qu'au moment où rentrait au port la barque chargée des restes inanimés de Luizzi et de Stella, on entendit au ciel un chœur de séraphins chanter un hymne de triomphe et de délivrance.

FIN DE STELLA.

MÉFIANCE N'EST PAS SAGESSE.

PROVERBE EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

HERMANDÈZ, banquier.
ANTONIO, son frère.
MARIQUITA, femme de Hermandèz.
RODRIGO, capitaine.
MATHÉO, poëte.
STÉNIO, étudiant de Salamanque, cousin de Hermandèz.

La scène se passe à Madrid.

Le théâtre représente un petit salon, une cheminée à gauche de la scène, un fauteuil auprès de la cheminée.

MÉFIANCE N'EST PAS SAGESSE

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMANDÈZ, assis dans le fauteuil,
ANTONIO, debout.

ANTONIO.

Quel temps! quel horrible temps! en voilà pour toute la journée; c'est un déluge.

HERMANDÈZ.

Mais non, c'est une ondée! Dans une heure, le soleil brillera; je compte faire une lieue à pied.

ANTONIO.

Une ondée, une ondée..... Ah mon frère! vous feriez perdre patience à un saint, par votre manière de ne vouloir jamais voir les choses comme elles sont.

HERMANDÈZ.

Un instant, Antonio, un instant! par ma manière de ne pas voir les choses comme vous les voyez — soit! mais, ai-je tort? avez-vous raison? c'est une question. Il pleut; vous dites: « C'est un déluge de quarante jours; » moi, je dis: « C'est un nuage qui crève. » Qui peut décider entre nous deux? pardi! le baromètre. — Regardez-y, mon frère!

ANTONIO, haussant les épaules.

Non, en vérité, Hermandèz, à votre âge, cela n'est pas permis: n'avoir pas plus d'expérience qu'un enfant! vivre avec un bandeau sur les yeux.....

HERMANDÈZ.

Non pas ! un bandeau sur les yeux, ce serait les ténèbres, et moi, je me réjouis à la lumière du jour.

ANTONIO.

Il y a deux mois, quand vous étiez si malade, l'idée du danger ne vous est pas venue un instant.

HERMANDÈZ, souriant.

Suis-je mort ?

ANTONIO.

Vous pouviez mourir. — Le premier venu qui frappe à votre porte, qui entre et vous tend la main, c'est un ami.

HERMANDÈZ.

Ma maison vous paraît-elle remplie de bandits, mon frère ? Tout ce monde qui me soignait dans cette maladie dont vous parlez, je me trompe fort si c'étaient des gens qui voulaient me tuer. Vous me direz que je leur suppose pour moi plus d'affection

qu'ils n'en ont : c'est possible ! on ne vit pas toujours une balance à la main, mettant d'un côté ce que l'on donne, et de l'autre, ce que l'on reçoit. On me tend la main, j'y mets la mienne ; on me la serre, je serre aussi — si c'est un peu plus fort que mon ami, c'est que je me porte mieux et que le bras comme le cœur est plus robuste.

ANTONIO.

Chacun son goût; moi, avant de dire à un homme « mon ami » je l'observe, je l'examine, je l'étudie....

HERMANDÈZ.

Si longtemps qu'il meurt de vieillesse avant que le mot sorte de votre bouche.

ANTONIO.

Vous épousez une femme de vingt ans plus jeune que vous, et vous dites : « Elle m'aimera. »

HERMANDÈZ.

Oui, certes, elle m'aimera ! Je me trompe, je devrais dire : Elle m'aime.

ANTONIO.

Elle vous aime.... elle vous aime.... un peu moins que les bals, les spectacles, les promenades au Prado.

HERMANDÈZ.

A propos, mon frère! vous savez, le rossignol qui s'était envolé, il est retrouvé; on a laissé sa cage ouverte.... le pauvre petit, il s'y trouvait bien, il est revenu tout seul.

ANTONIO.

Mon frère, je vous parle de choses sérieuses: écoutez-moi et répondez, de grâce!

HERMANDÈZ.

Pardi! j'écoute et je réponds. Je rends ma maison une demeure agréable, j'y mets des fêtes et de la joie, puis je laisse la porte ouverte. Mariquita sort, il est vrai; mais elle revient — comme l'oiseau — sans qu'on l'appelle.

ANTONIO.

Ainsi, vous croyez à l'amour de votre femme?

HERMANDÈZ.

A l'amour.... à l'amour.... je croisqu'elle m'aime, qu'elle n'aime que moi ; et cela, parce que je ne suis pas un maître tyrannique, chagrin et soupçonneux, que je sais que la jeunesse doit rire et s'amuser, et que je n'ai pas dit à la jeune fille que j'ai épousé d'avoir quarante-cinq ans comme moi.—Or çà, mon frère, un petit conseil en échange des vôtres : ne vous mariez pas, vous !

ANTONIO.

Mon frère, c'est votre intérêt qui me guide, c'est mon affection pour vous qui me pousse. Pour que le mal n'arrive pas, il faut le prévoir. Votre femme.... je n'en dis rien de sérieusement mal, le ciel m'en préserve! je la regarde comme ma fille, cette enfant; — mais enfin, cela crève les yeux, elle est légère....

HERMANDÈZ.

Oui, comme une biche ! Je la voyais l'autre jour dans le jardin courir sur la pelouse....

ANTONIO.

De grâce ! Elle vous ruine.

HERMANDÈZ.

Il est vrai qu'elle donne beaucoup aux pauvres.

ANTONIO.

Elle cherche à plaire.

HERMANDÈZ.

Oh! à tout le monde, et cela lui est facile : rien qu'à la voir, on est séduit.

ANTONIO.

Elle est imprévoyante.

HERMANDÈZ.

C'est vrai, elle n'a pas d'expérience. A dix-huit ans, c'est un crime!...

ANTONIO, prenant son chapeau et sa canne.

Allons, nous causerons un autre jour; ce matin, mon frère, vous avez une humeur de persiflage qui m'irrite, qui me ferait dire des choses qui.... Enfin, adieu; je ne sais pas rire sur un abîme, moi! Aussi bien, voici Sténio l'étudiant; je vous laisse en sa chère compagnie.

SCÈNE II.

ANTONIO, STÉNIO, HERMANDÈZ.

HERMANDÈZ.

Au contraire, restez, Antonio! Ce jeune homme ne doit pas vous mettre en fuite; il n'est pas gai, lui non plus. Bonjour, mon garçon.

STÉNIO.

Mon cher cousin, excusez. Je sais que ma présence ne saurait donner de joie nulle part ni à personne, mais ma destinée a été triste; orphelin dès l'enfance, je n'ai eu que le bonheur d'être recueilli par vous.

HERMANDÈZ.

Recueilli.... recueilli.... choisis mieux tes mots, je te prie. N'es-tu pas de ma famille? n'es-tu pas de mon sang? Ici, tu es chez toi. Seulement tu ne

fais pas honneur à ma maison, à mon affection : tu es sombre, taciturne.

ANTONIO.

Vous voilà bien, mon frère ! croyant que le bonheur consiste dans un éclat de rire, dans un entrechat au bal, dans le babil d'une visite, et qu'être jeune, c'est courir et parler. — La jeunesse est un temps qu'on doit consacrer à écouter ceux qui sont vieux : ils savent ce que les jeunes gens ignorent.

HERMANDÈZ.

Oui, mais ils ont oublié ce que savent les jeunes gens. — Pauvre Mariquita, entre deux ennemis !

STÉNIO.

Ennemis ! Oh ! mon cousin !.... Je dis quelquefois que ma cousine est bien heureuse.... d'être heureuse ; que je lui porte envie de savoir si bien espérer et rire ; que moi.... moi, j'aimerais mieux que son bonheur fût plus souvent au coin du feu, dans le cercle de sa famille : je la voudrais moins loin de nous — voilà tout !

ANTONIO.

Bravo, jeune homme! et ajoutez que cette foule d'adorateurs qui bourdonnent à ses oreilles compliments, sornettes et soupirs amoureux, sont de mauvais conseillers pour une jeune femme; n'est-ce pas, Sténio?

STÉNIO.

Moi, je dis que ma cousine ne sera nulle part aimée autant qu'ici.

ANTONIO.

Bravo, jeune homme, bravo! Ajoutez que qui prend une habitude en une heure, ne la perd pas en un jour; que ces fêtes, ces joies, une fois qu'on s'y laisse aller, on ne peut plus s'en passer. Viennent les rhumatismes ou la goutte, mon très-cher frère, tu resteras seul au coin du feu, et, t'étant marié pour être aimé et soigné, tu vieilliras comme moi, qui suis garçon, grâce au ciel! — Ta main, Sténio! ta raison devance ton âge; tu as bien jugé, ta cousine est une femme coquette.

STÉNIO.

O monsieur! ma cousine est un ange!

HERMANDÈZ, riant.

Ah! ah! entendez-vous donc, si vous pouvez.

ANTONIO.

Jeune homme, jusqu'à présent vous m'aviez paru avoir les idées les plus saines....

HERMANDÈZ.

Silence! — Ah! Mariquita ne saurait plus vivre loin des plaisirs de Madrid? Ce que j'appelle ses distractions, selon vous, c'est sa vie même? Bien, fort bien! — Mariquita! Mariquita! (Allant vers la coulisse). Qu'on appelle la señora Hermandèz. — Nous allons voir, mon frère; nous allons voir, monsieur mon cousin, un peu jeune pour être sévère. — Mariquita!

(Mariquita, simplement vêtue, entre par la porte du fond; elle tient un petit panier à ouvrage; elle reste un peu en arrière.)

SCÈNE III.

STÉNIO, MARIQUITA, HERMANDÈZ, ANTONIO.

MARIQUITA.

Me voici, mon ami.

HERMANDÈZ

Mon enfant, j'ai réfléchi que la campagne et l'air des champs me feraient du bien. Nous allons partir pour mon vieux château dans l'Estramadure; nous y passerons l'hiver, puis l'été, et peut-être l'hiver encore.

MARIQUITA.

Nous y resterons tant que vous voudrez. Quand partons-nous?

HERMANDÈZ.

Demain, demain matin.

MARIQUITA.

C'est bien, mon ami. (Elle gagne la porte de droite, et se retournant.) Bonjour, mon frère; bonjour, Sténio.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

STÉNIO, HERMANDÈZ, ANTONIO.

HERMANDÈZ.

A tous tes reproches, mon frère, voici ma réponse; à toutes tes tristesses, Sténio, voici ma réfutation.

ANTONIO.

Cela ne prouve rien, ou du moins, cela prouve fort peu de chose. Une minute d'obéissance, cela se trouve, à la rigueur.

HERMANDÈZ.

Allons, mes chers et bons amis, ne vous tourmentez

pas! Je te remercie, mon frère, de ta sollicitude : mais c'est un soin pour lequel je n'ai pas de place dans ma vie. Antonio, ta tristesse est dans ton caractère; Sténio, la tienne est dans ton cœur. Cher frère, je fais bien de t'aimer tel que tu es, car tel tu resteras. Sténio, tu guériras; tu es jeune, et quand on est jeune.... on a beau s'en défendre, le bonheur nous joue des tours perfides, il vient lorsque nous ne songeons pas à lui! Ce n'est pas si facile d'être toujours malheureux, les circonstances ne s'y prêtent pas. — Allons, au travail! midi sonne; j'attends aujourd'hui la nouvelle de l'arrivée d'un vaisseau, qui m'apporte une grosse somme d'argent pour mes payements de la fin du mois; la vie d'un banquier n'est pas une vie de loisir. Mon frère, viens dans mon cabinet. A tes écritures, Sténio! ne rêve pas, si tu peux.

(Hermandèz et Antonio sortent, Sténio s'assied dans un bureau, la tête dans ses mains. Mariquita qui passait dans le fond du salon a entendu les derniers mots.)

SCÈNE V.

MARIQUITA, STÉNIO.

MARIQUITA, d'une voix douce.

Rêvez, Sténio! ce n'est pas que la vie soit triste, mais le rêve est plus doux que la réalité.

(Sténio se lève. Mariquita détache une rose de son corsage.)

Voyez, mon cousin, la vie aussi est une belle fleur, le rêve en est le parfum. Oh! ils ne se rappellent plus leur jeunesse, ceux qui vous disent : « Ne rêvez pas! » Rêvez, mon cousin, car votre âme est pure, votre cœur est bon, et vos rêves seront beaux!

STÉNIO.

Ma cousine!.....

MARIQUITA, montrant le bureau

Au travail, Sténio, au travail! en ce moment,

obéissez à mon mari....; puis, après le devoir, la rêverie! Adieu, Sténio.

(Elle laisse tomber la fleur qu'elle tenait. Elle sort.)

SCÈNE VI.

STÉNIO, seul, se précipitant sur la fleur.

Dieu! cette rose qu'elle tenait.... qu'elle respirait! Oh! qui peut me dire si je suis un pauvre étudiant, sans famille, sans fortune, isolé et bien à plaindre, ou si je suis l'homme le plus heureux de la terre!... Que c'est joli, une rose! que Dieu a bien fait de créer les roses, et bénie soit la main distraite qui, les ayant cueillies, les laisse échapper!.... Mais, plus heureux que moi, celui qui ne ramasse pas une fleur, celui qui la reçoit! — Pourtant... si Mariquita avait voulu que cette fleur tombât là... là, devant moi.... Oh! je suis fou! je l'ai trouvée, c'est assez pour moi. (La mettant sous son habit.) Cache-toi sur mon cœur, rose que porta Mariquita!

SCÈNE VII.

RODRIGO, en uniforme; STÉNIO, MATHÉO. (Rodrigo et Mathéo frappent sur l'épaule de Sténio.)

RODRIGO.

Bonjour, docte étudiant de Salamanque!

MATHÉO.

Bonjour, futur professeur de théologie!

STÉNIO.

Bonjour, mes amis, bonjour!

RODRIGO.

En l'absence des maîtres de céans, déride-toi, et fais-nous les honneurs de ta demeure. J'étais de service au palais ce matin, et comme cet uniforme ne donne pas positivement mauvaise grâce à ma

tournure, je n'ai pas été fâché de traverser quelques rues et de présenter mes hommages à la belle Mariquita Hermandèz.

MATHÉO.

Elle est sortie, ce qui est grand dommage pour l'uniforme de Rodrigo : la vie n'est qu'un tissu de contrariétés ! On nous a poliment priés de monter et d'attendre.

RODRIGO.

Et vive Dieu ! nous passerons bien gaiement une heure ensemble : Sténio l'étudiant, Mathéo le poëte et Rodrigo le guerrier ! la science, la poésie et la gloire peuvent bien échanger quelques paroles. Seulement, Sténio, je te défends un seul mot qui sente l'université ; toi, Mathéo, je te défends d'articuler un vers. De la vile prose, mes amis, la prose des ignorants !

MATHÉO.

J'aurais mieux aimé que tu m'eusses laissé au coin de la rue où je rêvais au soleil ; j'étais triste, je souffrais, c'est le bon moment pour faire des vers.

J'ébauchais un sonnet sur mes douleurs. L'inspiration venait, l'inspiration, ce feu du ciel !...

RODRIGO.

Que tu es heureux d'avoir de l'esprit ! Mes amis, donnez-moi de l'esprit ! J'en ai eu.... ô mon Dieu, tout comme un autre ! nous avons tous une langue, et elle dit toujours quelque chose : c'est ce « quelque chose » qu'on appelle de l'esprit ; chacun croit en avoir assez — ce qu'en jugent les autres, cela ne nous regarde pas ! — Mais, depuis peu, il m'est arrivé un malheur, ou j'ai fait une bêtise, comme vous voudrez.

STÉNIO.

Quoi donc ?

RODRIGO.

Mes amis, j'aime !

MATHÉO.

Aimer..... toi ? Bah ! tu es amoureux, voilà tout

RODRIGO.

Ne m'insulte pas, poëte ! Amoureux, je l'ai été cent

fois, mille fois; c'est commun, c'est facile, c'est un accident de tous les jours. Et puis, on ne devient pas stupide pour cela : ce serait grave pour ceux qui font un fréquent usage de cette manière de vivre. Au contraire, l'esprit invente mille ruses, mille charmantes perfidies, mille piquants subterfuges; l'œil étincelle, on relève sa moustache, on frappe le pavé de ses éperons, et l'on débite mille riens délicieux, qui coulent de source, qui bourdonnent comme un essaim de moucherons ; aucun dard n'atteint profondément, mais tous effleurent, et la victime, volontairement persécutée, étourdie de tant de bruit, mais ne sachant plus s'en passer, demeure à notre merci.

STÉNIO.

Oh! que cela doit être difficile d'être amoureux!

RODRIGO.

Mais ce n'est pas là mon cas. J'ai la tête lourde, mes idées s'enfuient, je traîne mes pas, je suis sombre, je ne dors plus, je ne me plais nulle part, j'ai la vie en horreur : — je ne m'y connais pas, ou c'est là ce qu'on appelle le bonheur d'aimer!...

MATHÉO.

Donne-moi la main, donne, te dis-je ! Ami, il est dit qu'une constante sympathie doit unir nos âmes : Rodrigo, j'aime aussi !

RODRIGO.

Et toi, Sténio ?

STÉNIO.

Moi ! aimer... je n'y ai jamais songé.

RODRIGO.

Tu es en retard, cher étudiant. (A Mathéo) Il est en retard !

MATHÉO.

J'avais déjà fait vingt élégies amoureuses à son âge.

RODRIGO.

Mathéo ! dis-moi, la destinée n'est-elle pas bizarre, fantasque ? Si vous rencontrez une femme qui ait les défauts que vous haïssez, toutes les

nuances de caractère qui vous impatientent, les travers que vous fuyez avec horreur, il survient dans l'air un lutin, un mauvais génie, qui vous dit: « Aime-la — celle-là — pas une autre! aime, il y a là de quoi te faire bien souffrir. »

MATHÉO.

Rodrigo, tu analyses merveilleusement ma position; ami, tu as bien parlé. J'ai là, tout près de moi, un bonheur tout fait, une jeune fille, belle, spirituelle, que son père me donne, que sa mère me donne, que toute ma famille me souhaite; toutes les mains sont levées pour nous bénir.....

RODRIGO.

Eh bien?

MATHÉO.

Je ne veux pas en entendre parler! et j'aime, qui?... Ah! grand Dieu!... qui? — Sténio! garde ton indifférence.

STÉNIO.

Si c'est un trésor et si je suis en danger de le

perdre, vos conseils ne m'apprendront pas à le conserver.

RODRIGO, à Mathéo.

Je te défie en fait d'amour d'avoir plus mal choisi que moi ! Figure-toi un feu follet, tantôt brillant, tantôt tout pâle; là, près de vous, et puis dans la même seconde, à cent lieues ! un esprit de démon, avec un regard de pensionnaire; des paroles sévères, avec une bouche qui sourit et semble dire : *Bien niais qui les croira!* Par moments, un semblant de candeur, avec l'adresse de la plus fine coquette : une femme enivrée de ses succès, enflammée du désir de plaire, séduisant avec intention, ensorcelant pour se distraire, appelant la foule à elle, et aimant tout le monde un peu, de peur d'aimer quelqu'un beaucoup.

MATHÉO.

Et tu te plains, ingrat ! Mais, à qui a des défauts, on plaît en flattant ces mêmes défauts; de qui a aimé, on peut se faire aimer un jour; qui vous écoute, peut finir par vous comprendre. Mais moi !... comment séduire une femme dédaigneuse, insou-

ciante, qui sourit — par politesse — quand vous pleurez; qui ne voit rien, qui n'entend rien, qu'un ouragan ne ferait pas vaciller, et dont l'âme vertueuse a l'immobilité, la dureté et la froideur d'une statue. Figurez-vous Pygmalion devant son marbre, qui reste marbre!

RODRIGO.

Sténio, quand ton tour viendra, choisis mieux.

STÉNIO.

Oh! moi, si j'aimais.... je voudrais aimer une femme semblable à celle que l'on voit en rêve; une femme belle, douce, noble, souriante, ayant un front pur comme celui des anges, plaignant tous ceux qui pleurent, donnant aux pauvres pour qu'ils cessent de souffrir, et pour ceux que l'aumône ne consolerait pas, laissant tomber une fleur!....

(Il pose la main sur la rose qui est sous son habit.)

RODRIGO.

L'as-tu trouvée, cette femme?

STÉNIO.

Non, c'est un rêve !

RODRIGO.

A la bonne heure ! rêver, c'est commencer à aimer.

MATHÉO.

Rodrigo, ne peut-on, entre amis, savoir le nom de la belle coquette? A Madrid, il y en a beaucoup : je n'ai deviné personne.

RODRIGO.

Ah ! mon Dieu ! qui l'aime n'a pas besoin de mystère : on fait partie de la foule. C'est Mariquita Hermandèz. (Mathéo et Sténio poussent un cri). Et le nom de ta statue ?

MATHÉO, d'un air sombre.

Mariquita Hermandèz !

STÉNIO, à part.

Hélas ! mon rêve aussi s'appelle Mariquita !

RODRIGO.

Mariquita Hermandèz, avez-vous dit? Nous sommes rivaux, don Mathéo.... Je suis mécontent, je me plains : depuis un mois, je vous dis toutes mes pensées, et vous, vous avez manqué de loyauté!

MATHÉO.

De loyauté.... Vous m'insultez, don Rodrigo!

RODRIGO.

Que diable! on s'explique; on ne laisse pas un homme serrer sur son cœur un serpent, son mortel ennemi, quand il croit embrasser un ami. Oui, vous avez manqué de loyauté.

MATHÉO.

Capitaine Rodrigo, je ne laisserai pas passer ce mot. On est un homme de plume, comme vous un homme d'épée; mais, au besoin, vous écrivez, et moi, au besoin, je me bats.

STÉNIO.

Messieurs, mes amis.... qu'importe qui aime

doña Mariquita ! Mariquita Hermandèz n'aime que son mari.

RODRIGO.

Silence, théologien ! ces choses ne sont pas de ta compétence.

STÉNIO.

Qu'est-ce à dire, capitaine ? Quiconque insulte un ami et parle mal d'une femme, fera bien de se détourner de mon chemin....

MATHÉO.

Voyez donc ce matamore, qui croit que, parce qu'on fait des vers ou qu'on étudie quelque science, on doit s'incliner devant son épée !

RODRIGO, passant au milieu.

Fort bien, messieurs, coupons-nous la gorge ! Mais avec qui aurais-je l'honneur de commencer ?

STÉNIO et MATHÉO, ensemble.

Avec moi ! — Avec moi !.... (Tumulte.) A l'épée ! — Au pistolet ! — Avec moi d'abord !....

RODRIGO, éclatant de rire.

Mes amis, ceci est une plaisanterie.... ne nous battons pas! Par Dieu! je vous aime, et si je voyais couler une goutte de votre sang, je crierais: « Qui l'a fait? Où est ce monstre, que je le tue! » Mathéo, ce n'est pas ta faute si tes yeux voient comme mes yeux, et si ce qui me plaît, te plaît: le soleil luit pour tout le monde. — Sténio, tu parles latin mieux que moi, et tu te bats aussi bien. — Votre main, mes amis!

MATHÉO, lui donnant la main.

Je ne tiens pas absolument à te tuer.

STÉNIO.

Nous allions faire une mauvaise besogne. Nous battre pour doña Mariquita, ce serait lui manquer de respect, la compromettre.

RODRIGO.

Morbleu! malgré vents et marée, aimons-nous toujours!...

MATHÉO.

Aimons-nous, quoiqu'il soit dur d'envoyer, moi, mes vers, toi, tes lauriers, à la même adresse!.... Enfin, soyons heureux en amitié, s'il nous faut être malheureux en amour.

(Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

Une personne inconnue demande don Sténio, et dit avoir à lui parler pour affaires pressantes.

(Le domestique sort.)

STÉNIO.

Puis-je vous quitter, mes amis? Êtes-vous bien, bien réconciliés? Nous sommes jeunes, mais ne soyons pas coupables : que le nom de celle que nous.... que vous aimez, ne soit plus prononcé entre nous!

RODRIGO.

Sois tranquille! sois tranquille!

(Sténio sort).

MATHÉO.

Adieu, Sténio. Quels vers je ferai cette nuit sur

l'horreur d'aimer son rival! — Eh bien! Rodrigo, qu'allons-nous faire? nous séparer? un des deux va-t-il s'immoler?

RODRIGO.

S'immoler.... vive Dieu! comme tu y vas! — Ah çà, tu te réveilles donc tous les matins à la hauteur d'une grande action? pas moi! je veux bien ne pas te couper la gorge, mais je te disputerai le cœur de Mariquita. Fais de même....

(Antonio paraît dans le fond, il entend ce qui se dit et fait tour à tour des gestes d'étonnement et d'horreur.)

Aime Mariquita; j'aimerai aussi. Parle, encense, sache plaire; j'en ferai autant. Le moins habile des deux cédera la place à l'autre.

MATHÉO.

C'est dit, livrons-nous bataille! mais je dois te prévenir pour ne pas *manquer de loyauté*, que mes chances me semblent meilleures que les tiennes.

RODRIGO.

Nous verrons! elle m'a toujours paru plus légère qu'insensible: nous verrons.

MATHÉO.

Enfin, guerre ouverte pour les beaux yeux de Mariquita, guerre à outrance pour elle!

ANTONIO.

Horreur!!!

(Il rentre dans la coulisse.)

RODRIGO.

Qu'est-ce?

MATHÉO.

Qu'est-ce?... Oh! la boiserie aura craqué. Mais silence! on monte.... c'est elle! — Rodrigo, mon cœur bat.

RODRIGO.

Je tremble un peu; c'est pitoyable!

SCÈNE VIII.

RODRIGO, MARIQUITA, MATHÉO.

MARIQUITA, très-parée.

Bonjour, messieurs! bonjour, don Rodrigo; don Mathéo, je vous salue. Mille grâces de m'avoir attendue; si j'avais su l'aimable compagnie que je trouverais au retour, j'aurais abrégé l'absence.

RODRIGO.

Le moyen de se hâter, quand, devant soi, les passants s'arrêtent, tous les regards admirent et toutes les bouches murmurent : « Qu'elle est jolie! »

MATHÉO.

(A part.) Le misérable.... c'est fort bien tourné, ce qu'il dit là. (Haut.) Et puis, que reste-t-il aux amis qui attendent? L'admiration des indifférents fait

paraître toute simple l'admiration de ceux qui aiment; on les écoute et l'on se dit : « Ils m'aiment, mais c'est comme tous les autres. »

RODRIGO, à part.

Ces diables de poëtes ont une manière de tourner les phrases.... C'est joli ce qu'il vient de dire.

MARIQUITA.

Messieurs, vous êtes fort aimables; on dirait que vous faites assaut.... d'esprit. Mais, sérieusement, il y a du vrai dans ce que vous dites. Don Rodrigo, je trouve charmant que l'on me trouve charmante.... surtout si l'on ne me le dit pas trop.

RODRIGO.

Mais je ne l'ai pas encore dit assez!

MARIQUITA.

Au théâtre, qu'on applaudisse des mains et de la voix — fort bien; mais ailleurs, pas tant de bruit! C'est moins facile, sans doute, mais cela vous regarde,

messieurs : avisez au moyen de vous faire entendre sans parler, il n'y a que cela de tolérable.

MATHÉO.

Se taire quand le cœur parle, mais....

MARIQUITA.

Mais, consolez-vous; en pareille matière, nous autres femmes, nous comprenons souvent à demi-mot.

RODRIGO, *à part.*

O la coquette! grand Dieu!

MARIQUITA.

Vous, don Mathéo, ce que vous avez dit est plein de sens : au milieu de toutes les paroles qui se ressemblent, de tous les amis à peu près semblables, le cœur indécis, un peu étourdi du nombre, écoute doucement, mais ne répond guère....

(Sténio entre; quand ils sont tous les trois autour d'elle, elle reprend :)

Notre pauvre cœur aurait trop à faire! Un vieux poëte français n'a-t-il pas dit :

« Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? — Qu'il mourût! »

Notre cœur meurt, messieurs, au milieu de votre encens un peu banal, de vos louanges plus ou moins sincères, et de vos belles paroles dorées!

MATHÉO, à part.

Son cœur meurt.... son cœur meurt.... elle se vante, il n'a jamais vécu!

MARIQUITA, sérieuse.

Et les jours s'écoulent ainsi, à moins que dans la foule, on ne découvre quelque ami silencieux, au dévouement sincère, qui vous protége de loin, dont l'affection est toute abnégation.... à celui-là, on voudrait pouvoir dire : « Merci! »

STÉNIO, à part.

Que dit-elle?

MARIQUITA, vivement.

Mais cela n'est pas! on court avec la foule au bal, au spectacle, on se distrait et l'on n'a pas le temps de regretter le bonheur. Ah! tous ces plaisirs que l'on blâme, don Rodrigo, c'est plus moral qu'on ne

pense; croyez-moi, les plaisirs sont faits pour les malheureux : les gens heureux n'en ont pas besoin! — Mais, qu'est-ce qui nous prend? nous voilà trop sérieux.

MATHÉO, à part.

Au fait, je suis terne et ennuyeux. Allons donc!

MARIQUITA.

Au reste, peu importe notre méchante humeur: il faut nous séparer.

RODRIGO.

Déjà!

MARIQUITA.

Je vous quitte bien vite après vous avoir fait longtemps attendre; mais, en ce moment, j'ai affaire: mon mari m'attend. Si vous pouvez disposer de quelques instants à la fin de la matinée, revenez, messieurs, revenez ensemble.... ou séparément. — Adieu, don Mathéo, les vers que vous m'avez envoyés sont fort jolis.

MATHÉO, à part.

Jolis!... c'est un homme qui se tue par désespoir amoureux; jolis.... il se brûle la cervelle.

MARIQUITA.

Don Rodrigo, à la dernière revue, votre cheval a fait l'admiration générale; tous les yeux étaient tournés vers lui.

RODRIGO.

Mon cheval est bien heureux, madame.

MARIQUITA.

Oh! quand un cheval est monté, il est fort difficile de ne voir que le cheval; prenez la moitié de son bonheur. —Adieu, messieurs, recevez mes excuses et à revoir.

(Elle les salue tour à tour : Rodrigo et Mathéo sortent.)

SCÈNE IX.

STÉNIO, MARIQUITA.

STÉNIO, *vivement.*

Madame, je voudrais vous parler.

MARIQUITA, *sérieuse.*

A moi, mon cousin?

STÉNIO.

Oui, à vous. C'est pour moi chose rare que d'oser vous retenir, vous interrompre, vous parler; mais, soyez tranquille, ce ne sera pas long.... et c'est pour m'acquitter d'une commission.

MARIQUITA.

Et quand vous me parleriez sans commission à remplir, quand vous me parleriez.... par amitié, Sténio?

STÉNIO.

Oh! madame, je n'oserais!... (Silence.) Tenez, madame, tout à l'heure un homme que je ne connais pas m'a fait appeler, m'a remis cette lettre, et m'a dit de ne la donner qu'à vous et quand vous seriez seule.

MARIQUITA.

C'est bizarre.... donnez.

(Sténio s'avance, s'incline et remet doucement la lettre. En ce moment Antonio paraît, voit donner la lettre et pousse un cri étouffé.)

ANTONIO.

Lui aussi! et de trois!... O mon frère!

(Il rentre dans la coulisse.)

MARIQUITA.

Qu'est-ce? Je croyais qu'on avait parlé.

STÉNIO.

Dans le salon à côté, peut-être.

MARIQUITA, regardant la lettre.

C'est étrange.... je dois la lire seule?

STÉNIO.

On m'a dit « seule. » Adieu, madame.

MARIQUITA.

Adieu, Sténio. (Il salue et sort lentement; Mariquita le suit du regard et reste un instant silencieuse.)

Mais cette lettre.... cette lettre. (Elle ouvre et lit.) Grand Dieu! quel malheur! est-ce possible? Il en mourrait, lui, l'honneur même.... il serait perdu!... Oh! non, non, il n'en peut être ainsi; mon noble et digne ami, le ciel viendra à son secours. Lui.... lui, perdu! perdu!... (Avec un cri de joie.) Non, sauvé!... sauvé!... (Elle court vers la coulisse.) Vite, vite, ma mantille, un manteau. (Elle les prend et les met; Antonio paraît dans le fond et entend ce qui suit:) Surtout que personne ne sache.... tâchons qu'on ne me voie pas sortir. De la prudence, du mystère! il en faut. Ah! si mon mari le savait!....

(Elle sort.)

ANTONIO reste immobile au milieu de la scène, et se voile la figure de ses deux mains.

O abomination!...

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTONIO, *seul.*

Ouf !! de l'air ! (Il s'évente avec son chapeau) je n'en puis plus ; c'est trop pour un jour.—Ah ! mon frère, mon très-cher frère ! je voudrais bien savoir comment vous vous tirerez de là, pour me prouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ! En vérité, si je n'étais pas aussi occupé à vous plaindre, je jouirais bien de mon triomphe ; comme je serais content si je n'étais pas au désespoir ! — Je croyais être juste envers l'humanité et la juger telle qu'elle est : bah ! j'étais indulgent, follement indulgent ; je la voyais en beau, moi !!! Oh !

quelle journée! ma tête se trouble.... que faire? Récapitulons : — Je veux traverser ce salon pour me rendre au jardin : j'entends deux hommes qui se disputent le cœur de la femme de mon frère, et qui se disent également encouragés par elle. Terrifié, je rentre chez moi. — Une heure après, j'essaye de nouveau de sortir : je vois un homme.... un autre! qui remet en secret une lettre, toujours à la femme de mon frère. Indigné, je rentre chez moi. — Enfin, suffoquant de colère, quand je crois le champ libre, je recommence à essayer de passer : je vois la femme de mon frère qui sort en secret, cachée dans sa mantille, en s'écriant : « Ah! si mon mari le savait! » — Cela devait suffire à la destinée, et j'avais droit à quelque repos : point! On me prévient confidentiellement que le vaisseau que mon frère attendait est arrivé, mais arrivé sans argent; notre correspondant, notre associé des Indes a fait faillite, et nous allons nous trouver sans ressource pour les payements de la fin du mois! — Ah çà, je ne peux pas garder pour moi ces nouvelles exorbitantes! Mon frère a été malade et on lui défend les émotions : soit! mais moi, moi seul, je ne puis pas parer à tout; il faut bien qu'il sache ses malheurs....

tous! c'est son affaire à lui, ce n'est pas la mienne. Après ça, cependant, tout ce que je possède est à son service, et je lui prêterai mon château de la Sierra Morena pour enfermer sa femme.

(Hermandèz paraît appuyé sur Mariquita.)

SCÈNE II.

ANTONIO, MARIQUITA, HERMANDÈZ.

MARIQUITA.

Comment êtes-vous, mon ami? l'air vous a-t-il fait du bien?

ANTONIO, à part.

Oh! cela est indigne! .. Satan, la première fois, prit la forme d'un odieux animal; mais celle d'un ange, avec une petite voix flûtée, cela ne s'était jamais vu!..

HERMANDÈZ, s'asseyant.

Mon mal de tête se dissipe, je suis mieux, mon enfant ; j'avais trop travaillé.

ANTONIO, haut et d'une voix retentissante.

Mon frère! je voudrais vous parler....

HERMANDÈZ.

O mon cher ami, attends un peu, je me sens fatigué aujourd'hui.

ANTONIO.

Fort bien ! mais c'est pour affaire sérieuse.

HERMANDÈZ.

A demain les affaires sérieuses! je donne la journée au repos, à ma famille, à vous deux, mes amis.

MARIQUITA.

Voulez-vous ce tabouret, mon ami?

(Elle approche le tabouret).

ANTONIO.

(A part) C'est trop fort! (Haut) Il y a des gens qui sont pleins d'attention pour les autres, qui prennent bien garde qu'ils ne se cognent par le coude.... et qui leur enfoncent un poignard dans le cœur!

MARIQUITA.

Est-ce que vous connaissez ces vilaines gens-là, mon frère?

ANTONIO.

Ouais! si je les connais? — Mon frère, je voudrais vous parler.

HERMANDÈZ.

Mais est-il obstiné! Je t'ai dit, Antonio, que j'étais fatigué.

MARIQUITA.

Ah! s'il est fatigué?...

ANTONIO, à part.

Fatigué! voilà une belle affaire.... Petit monstre, va!!..

MARIQUITA.

Mais où est donc Sténio?

ANTONIO.

(A part) Sténio!! ah! nous y voilà! — (Haut) Sténio, dona Mariquita.... il est sûrement chez lui *à écrire;* il a une fort belle écriture, don Sténio : cela est agréable quand *on écrit des lettres.*

MARIQUITA.

Oh oui! pour les lettres d'affaires, c'est très-commode : on voit plus vite ce dont il est question.

ANTONIO.

Les lettres d'affaires.... d'affaires!... Il y a dans le monde d'autres lettres que celles-là; on écrit à des femmes....

MARIQUITA.

Il faut bien l'espérer, puisqu'on nous apprend à lire!

ANTONIO, à part.

Oh! elle plaisante.... c'est horrible! (Haut) Mon frère, je voudrais vous parler.

HERMANDÈZ.

Va-t'en au diable!... Ah çà, tu n'as donc qu'une idée aujourd'hui?

MARIQUITA.

Vous êtes sans pitié pour votre frère; il ne travaille déjà que trop. — Causons, mon ami. On dit qu'il y aura beaucoup de bals cette année.

HERMANDÈZ.

J'ai renoncé à mon voyage lointain; je veux, Mariquita, que vous alliez dans le monde, que vous y soyez belle. Achetez des robes magnifiques.

MARIQUITA.

Oh! vous n'avez pas besoin, mon ami, de m'y exhorter bien fort : c'est mon projet. J'ai vu ce

matin une parure en perles de toute beauté, et j'ai l'intention de l'acheter cet hiver.

ANTONIO, à part.

Bon! des perles!... et l'autre qui est ruiné! (Haut) Mon frère, je voudrais vous parler....

HERMANDÈZ.

Mon cher Antonio, faites-moi le plaisir d'aller prendre l'air : il y a dans vos idées quelque chose de dérangé; un peu de mouvement vous fera du bien.

MARIQUITA.

D'ailleurs, don Rodrigo et don Mathéo vont venir, et je doute que cela vous amuse, mon frère.

ANTONIO.

Ah! ils vont venir? vous les attendez? — Mon frère, je voudrais....

HERMANDÈZ.

Oui, me parler! Pardi, je le sais bien! — Re-

venez à cinq heures, mon frère; vous me direz alors les choses si importantes qui vous troublent un peu la cervelle. D'ici là, j'irai, moi, me reposer; Mariquita recevra ses visites, et vous.... vous prendrez patience.

ANTONIO, à part.

Quel flegme!... Qu'il est heureux pour lui que je sois à ses côtés! sans moi, il ne se douterait jamais de tous ses malheurs.

HERMANDÈZ.

Adieu, ma petite Mariquita, amusez-vous bien. Vous, mon frère, revenez à cinq heures, ici, j'y serai. (Antonio se prépare à sortir avec lui). Non pas, s'il vous plaît, prenez à gauche et moi à droite, vous me parleriez sur l'escalier. Adieu!

(Il sort. Antonio se dirige vers une autre porte; il heurte don Rodrigo qui entrait, et qui se confond en excuses).

ANTONIO, à part.

Les laisserai-je seuls? Grand Dieu! les laisserai-je seuls?... (Il regarde à sa montre.) Trois heures!

De trois à cinq, deux heures.... c'est beaucoup.
Enfin ! !...

(Il salue avec indignation et sort.)

SCÈNE III.

MARIQUITA, sur un canapé, travaillant, RODRIGO.

RODRIGO.

A-t-il tous les jours une physionomie aussi gracieuse, don Antonio ?

MARIQUITA.

N'y faites pas attention.... il est excellent au fond : seulement, bien au fond. J'aime mieux que mes amis aient leurs qualités à la surface : quand il faut chercher.... oh ! nous ne cherchons guère les vertus d'autrui. C'est bien assez de chercher les nôtres ; nous ne les avons pas toujours sous la main.

RODRIGO.

Charmante, ravissante!

MARIQUITA.

J'aime le mérite qui brille comme l'or de votre uniforme. — Il est joli, votre uniforme, don Rodrigo.

RODRIGO.

Ah! que ne puis-je le porter tous les jours, et tous les jours espérer qu'il attirera un de vos regards!...

MARIQUITA.

O mon Dieu, oui! les jeunes filles et les jeunes femmes courent vite au balcon et se penchent vers la rue pour voir passer un bel uniforme; les héros des rêves sont tous officiers jeunes et superbes.

RODRIGO, se rapprochant.

Vraiment? C'est une belle carrière que celle où les jeunes femmes vont chercher les héros de leurs rêves!

MARIQUITA.

Et il est bien simple qu'il en soit ainsi. Sous ces épaulettes, sous ces brillantes broderies, on sait qu'il se trouve un cœur intrépide, qui brave la mort sans y songer; un cœur qui fait de l'honneur son culte, son dieu!

RODRIGO.

Sans doute! et s'il faut jamais nous battre pour la femme que nous aimons....

MARIQUITA.

S'il faut vous battre pour le pays, le pays sait qu'il peut compter sur vous. (Elle se lève.) Un officier, ce n'est pas un beau panache qui se balance, une épée qui retentit sur le pavé; c'est le courage, l'honneur, l'abnégation de soi-même, le dévouement. — Voilà, voilà pourquoi les jeunes filles et les jeunes femmes regardent et se penchent au balcon quand passe un officier!

RODRIGO.

Dona Mariquita, que vous êtes belle avec cet air martial, avec cet enthousiasme!

MARIQUITA.

Ah ! c'est que mon père était un officier comme vous. Trente ans, il a servi son pays avec gloire. La fortune n'a pas récompensé son dévouement ; mais, « *Tant mieux!* » nous disait-il. Mon pauvre père! il a été tué.... tué par un boulet ennemi.... et un jour, mon frère, bien jeune encore, reçut une épée et une croix, avec ces simples paroles : « *Je te les donne, mon fils ; l'épée a été teinte du sang des ennemis, la croix est teinte du mien.* » Et mon frère les a reçus.... à genoux—puis, mon frère a placé l'épée et la croix au pied du crucifix que ma mère avait mis près de son lit.—Voilà, don Rodrigo, voilà à quoi je pense quand je vois un uniforme, une épée, une croix.

RODRIGO, ému.

Vive Dieu ! doña Mariquita, il est bon de porter une épée quand on vous entend ; d'être jeune, pour espérer en l'avenir, et d'avoir bon courage pour avoir bonne espérance.

MARIQUITA, doucement.

Après cela, don Rodrigo, tout officier n'a pas

pour lui de bonnes chances. Il y en a qui sont condamnés à l'oisiveté ; il y en a qui, pendant que d'autres se battent, passent leur temps—à leur grand regret, sans doute—à aller aux bals, aux spectacles, à faire la cour aux femmes : oh! ils sont bien à plaindre.... car ceux-là, ils ne pourront envoyer leur épée à personne.

RODRIGO.

Qu'est-ce à dire, dona Mariquita? mon épée vaudra toujours l'épée de tout homme d'honneur. Est-ce de moi que vous parlez?

MARIQUITA.

Vous, don Rodrigo? ne sais-je pas que vous avez un cœur noble et patriotique? ce n'est pas votre faute si votre régiment est à Madrid. Mon Dieu! si vous pouviez partir avec ceux qui vont se battre dans nos possessions lointaines—ne sais-je pas que, préférant les regrets et l'estime d'une amie à la frivole occupation de chercher à plaire par les moyens vulgaires des jeunes gens oisifs de Madrid, vous n'hésiteriez pas....

RODRIGO.

Que signifie une telle insinuation? Parce que je suis jeune, gai, amoureux, me prenez-vous pour un officier de parade qui ne sait pas se servir de son épée? Voyons, expliquez-vous franchement; que voulez-vous de moi? Aimez-vous les sérénades, les bouquets et ma présence sous votre balcon? c'est le métier que je fais depuis un mois....

MARIQUITA, souriant.

Oui, les voisins en savent quelque chose....

RODRIGO.

Cela vous ennuie-t-il? Préférez-vous les lauriers, la gloire, le canon bravé pour vous plaire? cela vous convient-il mieux? Parlez, l'un est aussi facile que l'autre.

MARIQUITA.

Et l'un vaut mieux que l'autre.

RODRIGO.

Eh bien, oui! dona Mariquita, vous avez raison;

l'un vaut mieux que l'autre! Vous avez réveillé en moi des sentiments qui, à tout prendre, n'étaient qu'endormis. Votre raillerie piquante — que j'ai comprise, dona Mariquita — me rappelle à moi-même; vous n'avez pas blessé mon cœur, vous l'avez relevé! adieu, madame.

MARIQUITA, avec émotion.

Don Rodrigo!...

(Entre Mathéo.)

MATHÉO, à part.

Allons, bon! j'arrive le second : quel désavantage!

RODRIGO.

Adieu, madame!

(Il sort.)

MATHÉO.

Hein? est-il fou? il me laisse la place. Allons, courage.

SCÈNE IV.

MARIQUITA, MATHÉO.

(Mariquita a repris sa place sur le canapé; elle ne travaille pas, elle appuie sa tête sur une de ses mains et joue de l'autre avec sa ceinture ou une fleur, avec indolence et insouciance.)

MATHÉO.

Dona Mariquita, je suis heureux que Rodrigo ait terminé sa visite, et me cède le plaisir de vous entretenir seule; mais je suis triste de m'être laissé prévenir. (à part) Je ne suis pas en verve aujourd'hui.

MARIQUITA.

Vous faisiez des vers?

MATHÉO.

Non, je rêvais tristement! Les heures de joie passent vite, mais les heures où l'on se livre aux regrets ont des ailes aussi.

MARIQUITA.

Vous mettrez cela dans votre première élégie?

MATHÉO.

Madame, vous ne voulez voir en moi que le poëte, et vous blessez l'ami.

MARIQUITA.

Eh! pourquoi reniez-vous votre titre de poëte, don Mathéo? Vos vers sont beaux, pleins d'âme, de feu, de rêverie; on y sent le cœur autant que le talent, et....

MATHÉO.

Ah! que je suis heureux! un pareil éloge dans votre bouche, c'est la gloire; c'est plus encore, c'est le bonheur!

MARIQUITA.

Ce n'est pas moi qui dis cela. Moi, je ne m'y connais pas, et je vous avouerai que je suis parfois près de sourire des belles tristesses poétiques; mais

c'est dona Maria, votre ancienne fiancée, qui, l'autre jour, parlait ainsi devant moi. Pauvre âme! comme elle vous admire, don Mathéo!

MATHÉO.

Et vous trouvez cela étrange?

MARIQUITA.

Non, pas positivement, mais fort aimable pour vous. Il paraît qu'elle a de l'esprit, elle!

MATHÉO, à part.

C'est ce qu'il me semble. (Haut.) Ses éloges, madame, certes, me flattent infiniment; mais il en est d'autres que je placerais au-dessus des siens.

MARIQUITA.

Oh! on place toujours *au-dessus* les choses que l'on n'a pas. Nous serions heureux, si, sans chercher plus loin, nous regardions ce qui est devant nous : il faut bien nous en garder. Pleurez, don Mathéo, pleurez, et rimez vos pleurs! C'est beau pour une femme de causer de si belles douleurs, de joindre

son nom à un grand nom, et d'arriver à la gloire par le chemin le plus doux et le plus facile : par l'amour qu'on inspire!

MATHÉO, à part.

Bon ! elle s'anime.... (Haut.) Ainsi donc, vous seriez touchée, dona Mariquita, de tous ces poëmes, enfants de ma douleur, où votre image, comme un ange qui vient du ciel, a répandu l'harmonie et la poésie?

MARIQUITA.

Moi?... oh! non, non! je veux de la gloire à moi toute seule; je fais fi de celle qui me viendrait d'un autre. Mais c'est dona Maria, pauvre humble créature, qui rêvait d'être chantée par un poëte, et qui rougissait de plaisir à la seule pensée que dans les siècles futurs on dirait : Elle fut aimée de lui! — Elle était fort jolie, dans son naïf enthousiasme....

MATHÉO, à part.

Naïf, naïf.... Ah çà, il me semble qu'elle n'est pas trop aimable pour moi! (Haut.) De l'enthousiasme pour

mes vers, c'est trop de bonté; je ne demande pour eux qu'un peu d'indulgence.

MARIQUITA.

Oh! c'est une charmante situation que d'être la femme d'un poëte! On voit venir l'inspiration, on la protége de son silence; on se tient doucement à l'écart, assise, travaillant près d'une lampe; puis on laisse tomber l'aiguille, et l'on regarde le front rayonnant de son époux.... on suit de l'œil sa plume rapide, on devine les battements de son cœur, et on est la première initiée aux confidences de son génie.

MATHÉO, à part.

Elle regrette de n'être plus libre : c'est toujours cela. (Haut.) N'est-ce pas, dona Mariquita, cette vie de poésie et d'amour ne vous eût pas paru sans douceur?

MARIQUITA.

A moi? Franchement, elle m'eût paru très-déplaisante. Moi, j'aime le bruit, le mouvement, j'aime

à parler, et je préfère un mari qui répond, à un mari qui écrit. Mais, c'est dona Maria, la douce créature, qui me disait qu'elle aimerait à passer sa vie ainsi en contemplation du génie poétique! — Elle est bien pâle, bien changée; — don Mathéo, vous ne devineriez jamais la bonne plaisanterie que l'on me faisait l'autre jour : on me disait.... mais j'en riais, — on me disait qu'elle se mourait d'amour pour vous! quelle folie!

MATHÉO, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle trouve donc de si risible à cela? et puis, pourquoi le croit-elle si impossible? Elle me blesse à la fin!

MARIQUITA.

N'est-il pas absurde de mourir pour n'importe quel homme? même pour vous, don Mathéo.... Ah! pauvre dona Maria, comme je la guérirais si nous causions ensemble!

MATHÉO.

Mais, madame, laissez-la.... laissez-la, le dan-

ger n'est pas si grand ! (A part.) A-t-on jamais vu ? non contente de ne pas m'aimer, elle veut encore en empêcher les autres !

MARIQUITA.

Voici vos derniers vers qu'elle m'a suppliée de lui montrer : voulez-vous les lui porter de ma part ? Vous m'obligerez ; — et puis, vous aurez le plaisir de la voir pleurer en écoutant vos belles tirades ! cela vous amusera.

MATHÉO, à part.

M'amuser ? (Haut.) Madame, je pleure quelquefois en voyant rire, mais je ne ris jamais de ceux qui pleurent. — Je vais faire votre commission. (Il salue.) (A part.) Eh bien ! voilà un tête-à-tête qui m'a bien profité ! (A Sténio qui entre.) Toi qui n'étais pas amoureux, Sténio, aime donc cette femme-là !

STÉNIO.

Comment, moi ? mais vous.... vous l'aimez déjà tous deux ?

MATHÉO.

Va toujours, mon bel étudiant! aime-la, te dis-je, tu me diras ensuite si c'est un ange ou un démon.

SCÈNE V.

STÉNIO, MARIQUITA.

MARIQUITA, *vivement.*

Sténio! je voudrais vous parler.

STÉNIO.

A moi, ma cousine?

MARIQUITA.

Puis-je compter sur votre dévouement?

STÉNIO.

Si vous pouvez y compter! Ah! madame, je ne

puis dire que tout ce que je possède en ce monde est à votre service, car je ne possède rien; mais ma vie est à vous, disposez-en.

MARIQUITA, sans le regarder.

Sténio ! j'ai besoin d'un ami, pour me donner une grande preuve d'affection. J'ai cherché autour de moi.... ah ! je n'ai pas cherché longtemps, j'ai bien vite pensé à vous.

STÉNIO.

Merci, madame !

MARIQUITA.

Cette lettre que vous m'avez remise, elle m'annonce que notre associé des Indes a fait faillite, les payements sont suspendus. — Sténio, on demande là-bas un homme intelligent, dévoué, affectionné, qui vienne avec la mission de sauver quelques débris de notre fortune.... Sténio, voulez-vous partir?

STÉNIO, avec douleur.

Partir!!

MARIQUITA.

Voulez-vous, pour moi.... pour mon mari, voulez-vous partir?

STÉNIO.

Tout à l'heure je vous disais : « Disposez de ma vie! » — j'espérais que vous ne me demanderiez que de mourir à vos pieds, et non d'aller vivre loin de vous!.... je partirai.

MARIQUITA, avec émotion.

Merci, Sténio.

STÉNIO.

Madame.... il y a une larme dans vos yeux!...

MARIQUITA.

Sans doute!... quitte-t-on sans regret un ami de toute la vie, un compagnon d'enfance?

STÉNIO.

Ah! vous me donnez du courage.... Adieu, adieu, madame!....

MARIQUITA.

Adieu, Sténio, que Dieu vous protége! (Sténio sort. Mariquita reste pensive et émue.—Entre Antonio).

SCÈNE VI.

ANTONIO, MARIQUITA, puis HERMANDÈZ.

ANTONIO.

Il est cinq heures! — Holà, mon frère, me voici au rendez-vous, il ne s'agit plus de plaisanter, ah! il-est-cinq-heures!

HERMANDÈZ, entrant.

Quel bruit, Antonio! me voici. Voyons donc ce grand mystère; vous avez fini par piquer ma curiosité.

MARIQUITA.

Puis-je rester, mon frère?

ANTONIO.

Oui, oui, restez. (A part). Il n'y a pas de mal à la confondre, à l'humilier un peu : ça la corrigera pour l'avenir.

HERMANDÈZ.

Attendez, s'il vous plaît, que j'aie pris mon fauteuil, que je sois à mon aise : je ferai mieux attention à vos communications. Ce sera long ?

ANTONIO.

Long ? ce sera immense. Ah ! je vais vous en dire de belles, mon cher frère.

HERMANDÈZ, s'asseyant.

J'y suis ; allez !

ANTONIO.

Ah ! vous croyez que vous allez m'entendre là, tranquillement étendu ? Mon frère, quelle que soit votre philosophie, vous allez bondir d'indignation et pleurer de chagrin.

HERMANDÈZ.

Mais.... mais, vous m'effrayez ! Bondir, je réponds que non; mais pleurer, cela se peut tant que l'on est en vie. Cependant, Mariquita est là!

ANTONIO, s'éclaircissant la voix.

Mon frère, je voudrais vous....

HERMANDÈZ.

Passez le préambule! je le sais. Vous voulez me parler.

ANTONIO.

Ce que j'ai à vous dire, mon frère, est triste, est grave, mais la vie est ainsi faite: les jours heureux y sont en petit nombre, les mécomptes y abondent, et le vrai chrétien, mon frère....

(Entre Rodrigo).

SCÈNE VII.

ANTONIO, RODRIGO, MARIQUITA, HERMANDÈZ.

RODRIGO.

Est-ce que je vous dérange ?

HERMANDÈZ.

Pas du tout ! Mon frère, vous me parlerez plus tard.

ANTONIO.

L'importun !

RODRIGO.

C'est qu'il m'eût été trop pénible de m'éloigner, mes amis, sans vous serrer la main. Je pars; (Étonnement général) je vais en Amérique ! Tout à coup, il m'a pris honte de ma vie oisive ; il y a un coin du globe où l'on tire le canon, j'y cours : un boulet à

la tête ou d'autres épaulettes sur mes épaules, voilà ma destinée!

ANTONIO.

Hein? quoi! vous partez?

RODRIGO.

Oui, mon cher monsieur, je pars! Je remplace un de mes camarades, un pauvre diable qui larmoyait un peu de quitter une vieille mère de soixante-dix ans; moi, je n'ai pas de mère.... j'ai dit: « Camarade, touche là; reste, et je pars! »

HERMANDÈZ.

Bravo, jeune homme! morbleu! c'est bien. Je vous souhaite bonne chance et succès.

RODRIGO.

Dona Mariquita, si quelque fusillade m'envoie une balle au cœur, une petite prière pour un ami!

MARIQUITA.

Don Rodrigo, pas de si noires idées! Vous revien-

drez, colonel, et je serai la première à courir au balcon pour vous saluer et vous voir passer.—Cette fois-là, de tout mon cœur, je dirai : « Oh ! le bel uniforme ! »

ANTONIO, à part.

Il part?.... Allons, il ne peut plus être question de celui-là.—Il m'en reste encore deux, puis les payements suspendus : pauvre frère, il y en a bien assez comme cela !

(Entre Mathéo).

SCÈNE VIII.

ANTONIO, RODRIGO, MATHÉO, MARIQUITA, HERMANDÈZ.

HERMANDÈZ.

Ah ! Mathéo !

ANTONIO.

A l'autre ! quelle maison pour n'avoir pas un instant à soi !

MATHÉO.

Bonjour, mes amis, bonjour! vous ne voyez que moi aujourd'hui; mais c'est que j'ai une grande nouvelle à vous apprendre. (Bas à Rodrigo). Rodrigo, tu ne me trouveras plus sur ton chemin.

RODRIGO

C'est probable, je traverse les mers.

MATHÉO.

Bah!

HERMANDÈZ et MARIQUITA.

Qu'y a-t-il donc?

MATHÉO.

Il y a.... que je me marie!

ANTONIO.

Hein? quoi? vous.... vous vous mariez?

MATHÉO.

Oui, mon respectable doyen, je me marie. Dona

Maria veut bien avoir quelque affection pour moi, quelque indulgence pour mes ouvrages, et je veux m'assurer pour la vie ses applaudissements et sa douce présence.

HERMANDÈZ.

Bravo ! A quand la noce ? J'aime les mariages, moi ! Mathéo, je boirai au bonheur de votre avenir.

MATHÉO.

Madame daignera-t-elle assister à la cérémonie ?

MARIQUITA.

Avec grande joie, don Mathéo. Je voulais ramener dona Maria à mon opinion ; elle me ramène à la sienne, et je dirai comme elle et de tout mon cœur : « Oh ! les beaux vers ! »

ANTONIO, à part.

Il se marie.... Je n'ai rien à dire non plus de celui-là : il se marie, cela coupe court à tout. Mais ce petit hypocrite de Sténio, je le démasquerai....

(Sténio entre).

SCÈNE IX.

ANTONIO, RODRIGO, MATHÉO, STÉNIO, MARIQUITA, HERMANDÈZ.

STÉNIO.

Mon cher cousin, je viens....

HERMANDÈZ.

Ah! mon Dieu! quelle lugubre figure! Sténio, qu'y a-t-il ?

MARIQUITA.

Il y a, mon ami, qu'il faut remercier Sténio; oui, le remercier! En ce jour, il s'acquitte pour tout ce que vous lui avez témoigné d'affection. Ce matin, j'ai reçu d'assez mauvaises nouvelles des colonies.... c'est peu de chose, ne vous tourmentez pas; on s'est adressé à moi à cause de votre maladie. — On demande en toute hâte un homme dévoué pour aller

là-bas aviser aux moyens de réparer le mal.... et Sténio va partir.

HERMANDÈZ.

Excellent Sténio, je le reconnais là! Merci, mon enfant. — Pourtant, j'éprouve, là.... quelque chose qui me serre le cœur à l'idée de te quitter!... Mais va, mon ami, va! ce n'est pas moi qui t'empêcherai de faire une belle action!

MARIQUITA

Appuyée sur le fauteuil de son mari et tendant la main à Sténio.

Merci, mon ami.

ANTONIO, à part.

Ah çà! mais je ne peux pas non plus parler de celui-là? il part, et il va rendre service à mon frère.

RODRIGO, passant entre Mathéo et Sténio.

Amis, ce matin nous étions ici tous les trois, rêvant un long avenir de joie, de folie et de plaisir : ce soir, nous sommes encore réunis, mais pour nous séparer. Oui, nous allons nous quitter! cependant

la fin de la journée est meilleure que le commencement : ce que nous faisons est bien. Donnons-nous la main, et disons : « Au revoir un jour ! »

MATHÉO et STÉNIO.

Au revoir un jour, nous aimant comme aujourd'hui ! au revoir !!

(Les trois jeunes gens se tiennent la main au milieu de la scène ; les autres personnages les regardent avec émotion.)

RODRIGO.

Adieu, mes bons amis, adieu !

STÉNIO.

Adieu, mon protecteur, adieu !

TOUS.

Adieu ! adieu !

(Rodrigo, Mathéo et Sténio sortent.)

SCÈNE X.

MARIQUITA, ANTONIO, HERMANDÈZ.

HERMANDÈZ, s'essuyant les yeux.

La belle chose que la jeunesse ! je suis tout ému.

ANTONIO, à part

Hum ! hum ! me voilà satisfait ! certainement.... je suis bien content.... mais enfin, je n'ai plus rien à dire ; c'est un peu gauche. — Ah ! les payements.... ils sont toujours suspendus.

MARIQUITA, qui a entendu les derniers mots, allant à lui vivement.

Taisez-vous !

ANTONIO.

Mais enfin, les échéances ?...

MARIQUITA.

Tout sera payé.

ANTONIO.

Comment?

MARIQUITA.

Mes diamants que j'ai vendus ce matin : je crois que vous m'avez vue sortir?

(Hermandèz se remet dans son fauteuil, Mariquita s'assied sur un tabouret à côté de lui.)

HERMANDÈZ.

Ah ! enfin nous voici seuls ! Je te demande pardon, mon frère, de t'avoir fait attendre; mais, tu vois, ce n'était pas ma faute.—Allons, maintenant je suis tout à toi ! Je te donne deux heures pour t'expliquer: cela te suffira-t-il? Parle.

ANTONIO, avec embarras.

Tu es bien bon, merci.... certes, c'est bien assez. Mais.... je ne suis pas en train de conversation; si.... si j'allais prendre l'air?... hein? si je prenais l'air?

HERNANDÈZ.

Ne te gêne pas ; va te promener, va ! Tu me diras ton affaire demain.... quand tu voudras.

ANTONIO.

Eh bien, oui, demain ! pour ce soir, j'aime mieux.... me promener un peu. Bonsoir, mon frère !

(Il prend son chapeau et gagne la porte. Mariquita le suit des yeux, et quand il est près de sortir, elle dit :)

MARIQUITA.

Mon frère ?

ANTONIO.

Quoi ?

MARIQUITA.

Vous ne venez pas m'embrasser ?

(Antonio hésite, puis va vivement à elle et l'embrasse sur le front tandis qu'elle est assise sur le tabouret.)

FIN DE MÉFIANCE N'EST PAS SAGESSE.



TABLE DES MATIÈRES

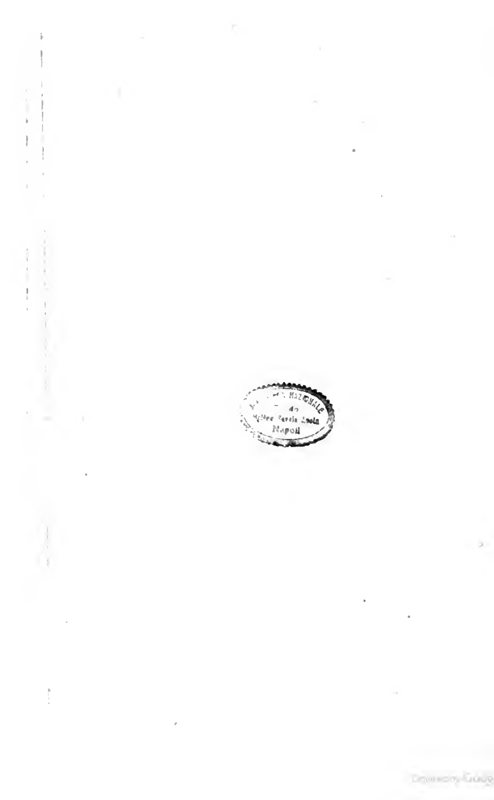
DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

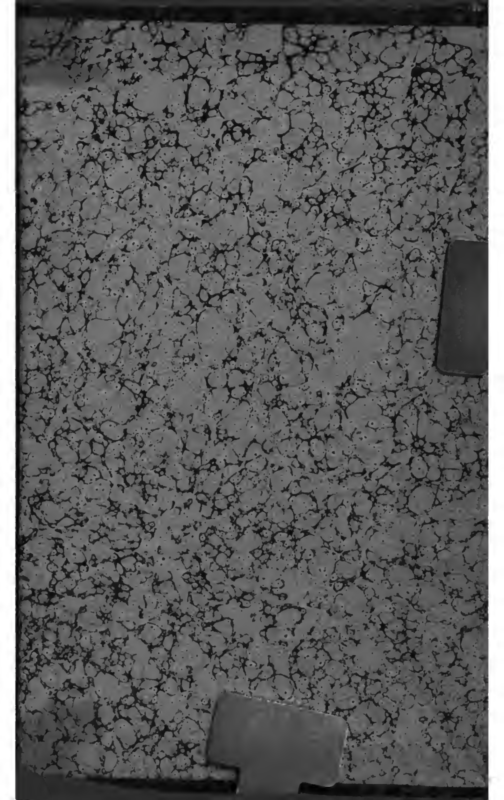
ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page 51, ligne 14, *lisez :*
C'est le soir, au printemps, quand le jour affaibli
Page 66, ligne 8, *lisez :*
Que l'amour, par l'oubli, se donne un prompt trépas;
Page 138, ligne 2, *lisez :*
De ces fleurs sans parfum
Page 139, ligne 11, *lisez :*
De ces fleurs sans parfum
Page 229, ligne 18, *lisez :*
C'étaient celles d'un frère, au jour de la bataille.
Page 261, ligne 7, *lisez :*
Accord mystérieux de joie ou de douleur,

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.


NAZIONALE
Napoli
Digitized by Google






BIBLIOTECA